RECHERCHES PHILOSOPHIQUES *SUR LES* AMÉRICAINS, *OU* MÉMOIRES INTÉRESSANTS

Pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Nouvelle Edition, augmentée d'une *Dissertation critique* par Dom PERNETY; & de la *Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.*

Studio disposita fideli.

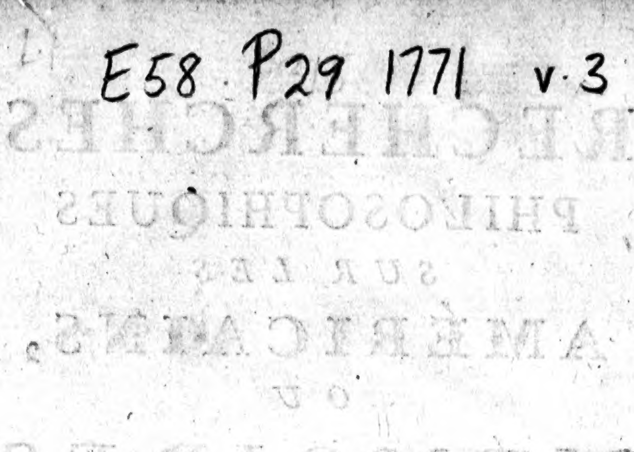
LUCRECE.

TOME TROISIEME.



A BERLIN.

M. DCC. LXXI.



DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES
DE MR. DE P.

Par DOM PERNETY.

* ij

PRÉ-

DISSERTATION SUR L'AMÉRIQUE ET LES AMÉRICAINS,

CONTRE LES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

DE MR. DE P.

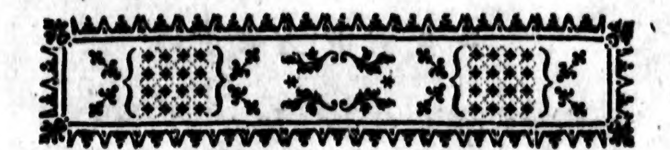
Par DOM PERNETY,

Abbé de l'Abbaye de Bürgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.



A BERLIN.

M. DCC. LXX.



PRÉFACE.

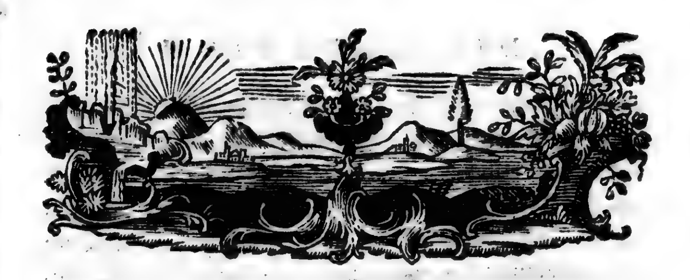
On m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de Mr. de P., qui a pour titre : *Recherches philosophiques sur les Américains.* Je me le procurai ; je le lus une première fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-sensées, mais aussi beaucoup d'assertions très-hazardées, pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton affirmatif, un style vif, & une confiance qui devoient en imposer aux Lecteurs peu au fait des

matières qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma première idée. Je reconnus que Mr. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, sans une connoissance de cause assez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le Nouveau Monde & ses productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique ; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choses qui y sont rapportées. Etonné de les voir contredites ou travesties par Mr. de P., je me contentai de faire quelques Notes sur les endroits les moins exacts. Mon dessein étoit de les com-

muniquer à Mr. de Francheville, pour les inſérer dans ſa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant enſuite paru trop nombreuſes pour en faire l'uſage que je m'étois propoſé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en compoſer une Diſſertation où l'Amérique & ce qu'elle contient ſeroient appréciés à leur juſte valeur. J'en lus la première Partie à l'Aſſemblée de l'Académie du 7 de Septembre dernier, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'on n'y déſapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le Public en erreur à cet égard. La vérité me ſera toujours chère; elle doit l'être à Mr. de P., & l'emporter

ſur tout autre motif. J'eſpère que Mr. de P. la reconnoîtra dans ma Diſſertation, & qu'il n'employera que pour elle ſes talents, qui méritent des éloges.





DISSERTATION

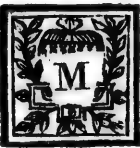
SUR

L'AMÉRIQUE

ET

LES NATURELS

DE CETTE PARTIE DU MONDE.



ONSIEUR DE P. vient de mettre au jour un Ouvrage sous ce titre : *Recherches philosophiques sur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus désavantageuse du Nouveau Monde & de ses habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose & résout ses questions ; le ton d'assurance avec lequel il parle du sol & des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitants, de leurs moeurs & de leurs usages, enfin des animaux ; pourroient faire croire qu'il a voyagé

dans tous les Pays de cette vaſte étendue de la te ... ; qu'il a vécu aſſez long-temps avec tous les Peuples qui l'habitent. On ſeroit tenté de ſoupçonner, que, parmi les Voyageurs qui y ont fait de longs ſéjours, les uns nous ont conté des fables, ont traveſti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (*a*) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthouſiaſme, ont ſi mal vu les choſes, qu'ils auroient dû, par reſpect pour la raiſon, s'abſtenir de le décrire. Il eſt fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le reſpect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans ſon Diſcours Préliminaire, l'Amérique, plus que tout autre Pays, offre des phénomènes ſinguliers & nombreux ; mais ils ont été ſi mal obſervés, plus mal décrits, & ſi confuſément aſſemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers des contradictions vicieuſes des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reſte des hommes.

Le Nouveau Monde eſt, ſuivant Mr. de P. (*b*) une terre abſolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cériſiers, les Noyers, y ont foiblement proſpéré, & preſque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Iſle de Juan Fernandez : ils ont dégénéré ailleurs; notre Sei-

(*a*) Diſcours Préliminaire.
(*b*) Tom. I, p. 14.

gle & notre Froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit, au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe, — la surface de la terre frappée de putréfaction, y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles, & d'insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du Monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (*c*) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P., de voir que la nature ait tout donné à notre Continent, pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surfa-

(*c*) Tom. I, p. 9.

ce, trompant toujours l'espérance de ses Cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (*d*) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris ; leur taille s'est dégradée, (*e*) & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. (*f*) Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébétés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déja aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, (*g*) continue cet Auteur, les Peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, &

(*d*) Tom. I, p. 13. Tom. II, p. 164.
(*e*) Tom. I, p. 8.
(*f*) Tom. II, p. 186.
(*g*) Tom. I, p. 153.

leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés; ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir; — les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées: ils ne méditent point, & manquent de mémoire. (*h*)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre-humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, (*i*) qui surprendra par sa nouveauté, parce que

(*h*) Tom. I, p. 154.
(*i*) Discours Préliminaire.

l'hiſtoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne penſe. Enfin l'Amérique eſt aux yeux de Mr. de P. une Terre que la Nature ſemble avoir faite dans ſa colère; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & ſur laquelle elle a verſé avec complaiſance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, ſans y laiſſer échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle eſt l'eſquiſſe du portrait de l'Amérique & de ſes habitants que Mr. de P. nous préſente. Il a puiſé ſes couleurs, dit-il, autant qu'il a été poſſible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du Nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleverſé par la cruauté, l'avarice & l'inſatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aiſément que le Peintre a trempé ſon pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie, & délayé ſes couleurs dans le fiel de l'envie; dont tous les traits ſemblent avoir été placés & conduits, non par la philoſophie qu'il annonce avoir préſidé à ſon Ouvrage, mais par un amour-propre offenſé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me feroit-il permis, Meſſieurs, de vous en préſenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en ſera pas moins reſſemblant?

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en perſonne, il l'auroit vraiſemblablement conſidérée & obſervée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait ſon Livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiſer le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trou-

veroit. Oferoit-on faire ce reproche à Mr. de P.? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? Non, je n'oferois le penfer; mais ne pourroit-on pas le foupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lu & vu les chofes avec des yeux mal prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramaffé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothèfe enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendreffe pour notre Hémifphère & pour fes habitants? Il ne doit pas fe croire affez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui préfentent tant d'obftacles à la vraie philofophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous infpire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui fe fortifient de plus en plus: nous nous habituons à des ufages; ils nous plaifent, & influent tellement fur notre façon de voir & de penfer, que nous croyons voir par les yeux de la philofophie, lorfque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les ufages des autres Pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mêts & leurs apprêts font de fi bonnes chofes! n'eft-ce pas être imbécille, ftupide, que de s'en tenir à la caffave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poiffons boucannés? Nous faifons parler ainfi notre éducation fous le nom de la philofophie. Cependant, à confidérer notre Hémifphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vrai-

ment philosophiques, Mr. de P. y auroit vu que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre Continent. Il auroit vu dans celui-ci des Lappons, des Samoyèdes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres même ne peuvent germer; où les hommes, mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des Peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une Terre maudite, & la nature humaine, ainsi que l'animale, absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être, par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considère nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vu leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouïe, pendant que notre odorat est charmé, & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux.

Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agreſtes, dont la ſaveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces Pays de l'Amérique expoſés ſous les mêmes parallèles que les nôtres, ces Pays où les fleurs les plus ſuaves naiſſent ſans ceſſe ſous vos pas, & où les fruits les plus excellents croiſſent dans la plus grande abondance, & ſans culture?

Quel privilège a donc notre Continent ſur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail ſans relâche; obligés pour ſatisfaire leurs beſoins les plus preſſants, de manger le pain même le moins ragoûtant, d'arroſer ſans ceſſe de leur ſueur & de leurs pleurs cette Terre, le jouet d'un climat inconſtant, cette Terre qui ne trompe que trop ſouvent leurs eſpérances, & dont la beauté riante eſt l'effet non d'une nature empreſſée, comme en Amérique, de ſatisfaire les deſirs de ſes enfants; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulſive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont ſu nous apprendre à nous contenter, qui plus eſt, à la trouver belle.

Ce ne ſont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence, mollement étendue ſur le duvet, nargue les injures de l'air ſous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils ſont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mêts apprêtés pour irriter leur appétit émouſſé, ou pour ſatisfaire leur ſenſualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes

qui gémiſſent ſous le poids de leur cruelle tyrannie; ce ſont ceux-ci qu'il faut conſulter : à eux appartient de comparer l'état du ſol de l'Amérique & de ſes habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Meſſieurs, que s'ils en étoient parfaitement inſtruits, ils diroient avec Mr. de P. que la Nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la Terre qu'ils habitent? Le penſerez-vous vous-mêmes ſur le portrait naïf, ſincère que je vous en tracerai ci-après ſur le rapport d'Auteurs vrais, & ſur ce que j'ai vu moi-même? Vous pourrez dire enſuite avec moi du Tableau prétendu philoſophique de Mr. de P. ce qu'il dit (*k*) des Hiſtoriens Eſpagnols au ſujet du Pérou; malheureuſement tout ce Tableau, lorſqu'on l'examine avec attention, n'eſt qu'une fiction, un tiſſu de fauſſetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux Loix de l'hiſtoire, qui veut que l'on détruiſe toutes les erreurs ſpécieuſes, qui pourroient devenir des vérités hiſtoriques, ſi l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'eſt pas ſurprenant de trouver des relations différentes entre elles ſur le même Pays, & ſur les mêmes Peuples : elles ont été écrites en différents temps; les uſages avoient pu changer, ainſi que la ſuperficie du ſol, par la fréquentation des Européans qui s'y ſont établis. Les naturels du Pays ſe ſont ſouvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens

(*k*) Tom. II, p. 169.

ciens uſages, ou les ont changés en partie : ainſi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence ſur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requiſes pour une bonne hiſtoire ; qu'elles aient été compoſées par des Auteurs déſintéreſſés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu ſe jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient aſſez d'intelligence & d'eſprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai ſont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter ſur les extraits qui formeront le contraſte du tableau de l'Amérique, que nous a préſenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Hiſtoriens Eſpagnols au ſujet de l'Amérique ; que ſi tout ce qu'ils diſent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro étoit vrai, on ſeroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes ſpacieuſes, ornées d'édifices ſuperbes ; de campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance ; des loix admirables ; & ce qui eſt plus rare encore, des loix reſpectées : que ſi l'on en croyoit à tous ces Ecrivains, à peine eût-on trouvé un Peuple qui eût joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens, ſous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il ſoit pour l'amour-propre & la vanité des Européans, de trouver dans un Nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards ; faut-il que parce qu'ils ſe croient

les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus ſpirituels & les plus raiſonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout; & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (*l*) Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce Pays-là, il en reſteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune Cité bâtie ſous les Incas: — quant à Cuſco, leur réſidence ordinaire, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de ſa plus grande ſplendeur; — le reſte de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparſes qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes compoſées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus miſérable.

Lorſque Mr. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-deſſus, il avoit lu le Mémoire de M. de la Condamine ſur quelques anciens monuments du Pérou, inſéré dans les Mémoires de cette Académie de l'année 1746. Mr. de P. le cite; (*m*) mais il s'eſt bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop oppoſé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ſes habitants. Vous en jugerez, Meſſieurs, par le court extrait de ce Mémoire, que je vais vous lire.

„ Sans s'arrêter à un récit, dont les circonſtances
„ peuvent être exagérées, dit Mr. de la Condamine,
„ on ne peut nier, à la vue des ruines différentes qu'on
„ rencontre encore aujourd'hui en différents endroits
„ du Pérou, que ces Peuples, quoiqu'ils n'euſſent ni

(*l*) Tom. II, p. 178.
(*m*) Tom. II, p. 179.

„ l'usage du fer, ni aucunes connoissances des mé-
„ chaniques, de l'aveu de tous les Historiens, n'eus-
„ sent trouvé le moyen de transporter, d'élever &
„ d'assembler, avec beaucoup d'art, des pierres d'une
„ grosseur prodigieuse, & souvent de figure irrégu-
„ lière. Le P. Acosta, témoin oculaire, assure que
„ ces masses ne peuvent être vues sans étonnement;
„ & dit avoir mesuré lui-même dans les ruines de
„ Traguanaco, une pierre de 38 pieds de long, sur 18
„ de large & 6 d'épaisseur, & qu'il y en avoit de
„ beaucoup plus grandes. „ Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est, à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des méchaniques. Les preuves que Mr. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les Arts, de leur adresse dans l'exécution des pièces de sculpture, d'orfévrerie, &c. ne détruisent pas moins l'idée que Mr. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que Mr. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le Lecteur, dit ce Savant, dont la sincérité égale les vastes connoissances; je crois devoir prévenir le Lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la forme, & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été trans-

portés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples, de la magnificence desquels la description de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des Cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier. Je ne donnerai pas ici la description de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le Mémoire même. On y verra que Mr. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du Monde ne seroient, au sentiment de Mr. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature, par grace & par pitié, avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux, qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannières, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? Aussi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir si parfaitement

les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instruments, chez des Peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter. — Ils ont heureusement surmonté ces obstacles. — Le plus habile Tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier : à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Mr. de P., n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili, les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili : celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par

les Indiens, présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniére d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs Provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piset*. On y a recours aussi dans beaucoup d'autres Pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de fraix.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens Peuples de l'Amérique; (*n*) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P., étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrémement industrieux à conduire les eaux des riviéres à leurs habitations. On voit encore (en 1713) des aquéducs de pierres séches, & de terre, menés & détournés fort ingénieusement le long des côteaux, par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces Peuples, tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols; Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette Nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains, connus sous le nom d'Apa-

---

(*n*) P. 131.

lachites, n'étoient pas plus abrutis, ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé; qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur Pays en 1653, & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7 & 8 du second Livre de l'Histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls Pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des Villes. Celui des Apalachites étoit habité par un Peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six Provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande Ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons: celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voûte est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli, tout d'une pièce; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette mon-

tagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'élève un beau cèdre, pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des Chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré, qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des Chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes d'oiseaux, très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois Pays très-considerables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses & vagabondes. Une colonie Françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaud, & sous les auspices de Charles, IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espèce de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivières de ce Pays-là, les noms des ports & des rivières de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Mr. Bristock.

Tout ce Pays est divisé en six Provinces, dont trois,

Bémarin, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & ſpacieuſes vallées entourée de montagnes d'Apalates. Les trois autres ſont *Schama*, *Méraco* & *Achalaques*, qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent preſque que de chaſſe. La vallée a ſoixante lieues de long & dix de large. Les Villes & Villages ſont bâtis ſur les petites éminences; le Pays abonde en bois de toutes ſortes, en fruits, légumes, herbes potagères, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiſeaux de toutes ſortes. Les hommes y ſont de grande ſtature, bien faits; ils compoſent un Peuple, dont les mœurs ſont douces, vivant en ſociété dans des Villes & des Bourgades, & dans la plus grande union. Tous les immeubles ſont communs parmi eux, excepté leurs maiſons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir dépoſés dans des greniers publics placés au milieu de chaque Ville & Village. Ceux qui ſont prépoſés pour la diſtribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille, ſuivant le nombre des perſonnes dont elle eſt compoſée, autant qu'il en faut pour ſon néceſſaire.

L'union eſt ſi grande parmi eux, qu'on voit dans la même maiſon, un vieillard avec ſes enfants, & ſes petits enfants, juſqu'à la quatrième génération, au nombre de cent perſonnes & quelquefois davantage. Ils ſont d'un naturel fort aimable, ne ſachant quelles careſſes faire aux étrangers, quand ils les reconnoiſſent pour amis, & préſentant tout ce qu'ils ont, à la manière des grands Tartares & des Circaſſiens, pour le ſeul plaiſir d'obliger. On trouve le même eſprit d'hoſpitalité

chez presque toutes les autres Nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flûte, & d'une espèce de hautbois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulières, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du Soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le récit des exploits de leurs Chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur manière de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits sont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehaussées de couleurs

ſi vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute liſſe. Les Chefs couchent ſur des matelats faits d'une eſpèce de duvet auſſi doux que de la ſoie : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun ſont faits de feuilles de fougère, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délaſſer le corps, & de réparer ſes forces épuiſées par la chaſſe, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté des habits d'une toile légère de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une caſaque ſans manches, ſur un petit habit de chamois très-fin. Cette caſaque deſcend juſqu'au gras de la jambe aux hommes, & juſqu'à la cheville du pied des femmes. Elle eſt aſſujettie ſur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les Chefs de famille mettent par-deſſus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bas; mais qui aboutit par derrière en une pointe alongée juſqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames Françoiſes portoient encore au commencement de ce ſiècle. On leur a fait ſuccéder les capes dans quelques Pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous ſont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment treſſée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande ſur le ſommet de la tête; les hommes ſe

couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derrière de belles plumes d'oiseaux, arrangées de manière qu'une partie de cette panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de crystal ou d'une pierre verte qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune, dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la proprieté de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions, jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissance, ils boivent d'une espèce de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques Peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort paresseux : mais les Apalachites ont en horreur l'oisiveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai

parlé. Ils fabriquent des toiles & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre, émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers, & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigners & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce Pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses espèces de Pommes, des Cérises, des Abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à Mr. de P. que tout ne dégénère pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi, par leur propre expérience, que ce Pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François, qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un Peuple civilisé en Amérique, vivant dans des Villes & dans des Villages avant l'arrivée des Européans; des Villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1659, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que Mr. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mé-

moire. Celles du Mexique & du Pérou sont disparues à ses yeux : il n'a vu dans leurs ruines que des chaumières. Le Père Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de Mr. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709.) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne Ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur ; qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrémités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de Mr. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc peut-être la seule à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur Pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitants naturels. Cette espèce de Répuplique ou de Royaume des Apalachites, où regne une entière liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jésuites au Paraguai ; & n'en paroîtra que plus chimérique à Mr. de P. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de Mr. Bristock est une fable, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnoles ? Alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même : (o) *Nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridi-*

(o) Tom. I, p. 232.

ques ou les moins suspectes des Ata-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations, n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimères & de faussetés, dans tout l'Ouvrage de cet Auteur?

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet, la qualité du sol de l'Amérique; le second, les qualités personnelles physiques; le troisième, les qualités morales de ses habitants; & le quatrième, celles des animaux, soit naturels au Pays, soit transportés d'Europe.



SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

Ce Pays que la Nature a pris en averſion, à qui elle ne diſpenſe qu'à regret quelques-uns de ſes dons, ſi nous en voulions croire Mr. de P., eſt le même dont le Père Feuillée parle dans les termes ſuivants. (*p*)

Une diſpoſition ſi admirable du terrein me fit faire pluſieurs réflexions ſur les avantages que cette partie du monde a ſur les autres. Il ſemble que la Nature ſe ſoit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'eſt là où elle a voulu faire ſes chefs-d'œuvres. Avouons, Meſſieurs, que c'eſt en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Père Feuillée, & je n'ai pas vu ſans étonnement, des oranges mûres & encore ſur l'arbre, renfermer des ſemences qui avoient germé, & dont le germe avoit deux pouces ſix lignes de longueur. (*q*) J'ai vu, Meſſieurs, au Paraguai, ce que le Père Feuillée dit avoir vu au Pérou, (*r*) j'ai vu dans la maiſon de campagne du Gouverneur de Monte-video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers, & autres arbres fruitiers

(*p*) P. 578.
(*q*) P. 490.
(*r*) P. 573.

tiers à noyaux, tranſportés d'Europe. Ces arbres y avoient ſi bien réuſſi, que tous y étoient ſurchargés de fruits, au point que la plupart des branches étoient rompues, pour n'avoir pas eu la force d'en ſupporter le poids. Fâché de voir perdre une ſi grande quantité de fruits excellents, je conſeillai au Gouverneur d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la ſaiſon où ils commencent à groſſir, pour favoriſer la conſervation & la maturité des autres. Peine ſuperflue, me dit-il, il en reſte encore une ſi grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la Ville, pour en manger dans la ſaiſon & pour en conſerver de ſecs, & de confits au ſucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de ſa Maiſon-de-Ville, une treille, où les raiſins venoient en abondance & très-bons. Il avoit eſſayé de planter une vigne dans ſa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en ſi grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleurs & en maturité, qu'il n'avoit pu réuſſir à recueillir aſſez de vin pour le dédommager tant ſoit peu des peines de la culture.

Le froment & le ſeigle y venoient ſi bien, que nous y avons mangé du pain à un prix auſſi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fîmes une copieuſe proviſion d'excellente farine, à très-bon marché. Mr. de P. eſt-il croyable quand il nous aſſure que le froment & le ſeigle n'ont pu réuſſir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale, & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont proſpéré que dans l'Iſle de Juan Fernandez? J'ai vu auſſi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Iſle Ste. Ca-

therine, au Bresil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : Les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparaisso) réussissent parfaitement dans ces Contrées. Le climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vu sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges, en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grosses, & des pommes en maturité tout ensemble. (s) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particuliérement des pêches, dont il se trouve de petits bois, qu'on ne cultive pas; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans un terrein très-petit, on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin, qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris; qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cents mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cents mille livres, monnoie de France.

Mr. de P. avoit lu les Relations du Père Feuillée, & de Mr. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vu les Pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lu dans les Relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

(s) P. 105.

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les Pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espèce d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (*t*) ce seroit peu pour un si bon Pays, si la terre étoit cultivée; elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue, faite le plus souvent d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend guères moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin. — Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux qui y règne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluie, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (*v*)

(*t*) P. 70.
(*v*) P. 208.

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce Pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on, avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? Ecoutons encore Frézier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce Pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tièdes; les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'Automne, qui semblent se donner la main pour y régner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits : de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une Province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (x)

GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prou-

---

(x) Ce dernier Article convient seulement aux Pays les plus méridionaux, & les plus septentrionaux de l'Amérique.

vent pas assez contre son assertion. Voyons donc si Mr. de P. est mieux fondé à l'égard des autres Pays du nouveau Continent.

En parlant du terrein des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort, qui nous en donne une Relation très-circonstanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale* de ces Isles, nous assure (y) que sans vouloir faire tort aux autres Pays du monde, les Antilles possèdent sans contredit (z) tous les rares avantages des autres Pays; elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remèdes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six, ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles, & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne feroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné, n'y forme que des épics; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays, & diverses espèces de légu-

(y) P. 76.

(z) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

mes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré; les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempère la chaleur & la rend très-supportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre si ingrate dans l'opinion de Mr. de P., a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Pa-Payer*, le Coqs, & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (*a*) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au Pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (*b*)

A la Cayenne & à la Guyane la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet, (*c*) que les végétaux & les arbres qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes espèces se succèdent

(*a*) Hist. Nat. des Antilles, p. 59.
(*b*) L'écorce de Winter du Détroit de Magellan, y suppléeroit également.
(*c*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 334.

toute l'année. (*d*) La chaſſe eſt ſi facile & ſi abondante, que, fourniſſant aux Naturels du Pays tout ce qui leur eſt néceſſaire à la vie, ils ne veulent s'aſſujettir à apprivoiſer aucune eſpèce d'animaux : — on y trouve une quantité prodigieuſe d'oiſeaux; preſque tous ont le plumage d'une beauté raviſſante. Les perdrix y ſont griſes, mais groſſes comme de bons chappons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, ſi prodigieuſe dans ce Pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poiſſon y eſt ſi excellent, ajoute cet Auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il ſurpaſſe de beaucoup en bonté celui de nos Côtes de France. (*e*) Jugez donc, dit Biet, ſi ce Pays eſt ſi mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien ſubſiſter.

Biet avoit fait un long ſéjour dans ce Pays-là, lorſqu'il en parloit ainſi; ſi Mr. de P. l'eût vu autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Bréſil, la terre produire ſans culture toutes ſortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ſes habitants paſſer leurs jours, par cette raiſon, dans la plus grande oiſiveté, ne ſe croyant pas ſans doute iſſus d'Adam, & condamnés avec ſa race, à manger leur pain à la ſueur de leur front.

Si nous conſultons l'Atlas hiſtorique de Guedeville, nous trouverons, T. VI, p. 86, que ſi la navigation pouvoit être libre depuis Québec juſqu'au lac Erié, qui a

(*d*) Ibid. 337.
(*e*) Ibid. 346, 351.

deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y ſont, on trouve auſſi de mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en eſt très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac ſont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de chataigniers, de noyers, de pommiers & de treilles, qui portent leurs grappes juſqu'au ſommet des arbres, ſur un terrein agréable & uni. Les bois & les vaſtes prairies qu'on découvre du côté du Sud, ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs ſauvages ſe trouvent ſur les bords de deux belles rivières, qui ſe déchargent au fond du lac.

L'Acadie, ſuivant le même Auteur, eſt un Pays fertile, très-beau, ſon climat aſſez tempéré; l'air y eſt pur & ſain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi, ou Maguai, qui vaut lui ſeul une petite Métairie, puiſqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler? Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants ſuppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truies, les chèvres, multiplient deux fois l'an dans ce beau Pays; & tous les quadrupèdes y foiſonnent en ſi grande quantité, qu'on eſt obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux & des cuirs; & l'on y abandonne, comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiſeaux de proie. (*f*)

(*f*) Ib. p. 102.

Je pourrois ajouter ici, ce que Margraf, Piſon & tant d'autres ont dit du Mexique, du Breſil, de la Louiſiane & des autres Pays de l'Amérique ſeptentrionale; mais ces témoignages, quoique non ſuſpects, deviendroient ſuperflus. Je laiſſe aux perſonnes inſtruites des qualités du terrein de ces différents Pays, à en faire la comparaiſon avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Eſt-il mieux fondé à nous préſenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Eſt-il plus croyable, lorſqu'il parle des animaux? Peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, font tout au plus une exception à la règle qu'il a voulu établir pour preuve de la ſupériorité des trois autres parties du Monde, ſur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font juſqu'à ſix à ſept pontes en autant de jours de ſuite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs. (*g*) Ne feroit-ce pas auſſi par un ſemblable privilège, que nos raves ne croiſſent en Europe que de la groſſeur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent groſſes comme la jambe? (*h*)

Mr. de P. eſt-il plus heureux dans les conſéquences qu'il tire de ſes réflexions philoſophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (*i*) des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos

---

(*g*) Feuillée, p. 439.
(*h*) Ib. p. 441.
(*i*) Tom. I, p. 6.

climats, ont été trouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſſes. Les chénilles, les papillons, les mille-pieds, les ſcarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-ſouris, y étoient pour la plupart d'une taille giganteſque dans leur eſpèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'on y voit des grenouilles qui pèſent juſqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abâtardiſſement général, qui avoit atteint juſqu'au premier principe de l'exiſtence & de la génération; (*k*) je me ſerois donc bien trompé, en tirant une conſéquence toute oppoſée. J'aurois cru raiſonner philoſophiquement en concluant de cette quantité prodigieuſe d'êtres vivants, & qui plus eſt, d'une taille giganteſque, que le principe de vie eſt dans ce Pays-là bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce ſemble, à l'égard de ceux de l'Amérique de la même eſpèce, qu'une demi vie, & des corps à demi perfectionnés, puiſqu'on les trouve ailleurs bien ſupérieurs en groſſeur & en qualités. Il me ſemble cependant, que raiſonner ainſi, c'eſt raiſonner conſéquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penſer qu'un végétal, qui au-lieu de continuer de ramper, de garder la foibleſſe de ſa nature molle, tendre, herbacée, s'élève à celle d'arbuſte: qu'un arbre gros, droit, bien venu, & qui élevant ſa tête altière au-deſſus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de

(*k*) Tom. I, p. 9.

même eſpèce; qu'un Géant enfin, ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, ont un degré de perfection au-deſſus des Lapons, des Groenlandois, & des Nains, à qui la Nature ſemble avoir regretté la matière & la forme. Heureuſement Mr. de P. n'eſt pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées ſur l'Amérique & ſes habitants, ni pour exprimer nos ſentiments de gratitude envers le Nouveau Monde. Si on l'en croyoit ſur ſa parole, il faudroit regarder ce Pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à ſon malheureux ſort. Mais la conduite journalière des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao & le Caffé, pour flatter notre goût, & ſatisfaire notre ſenſualité; la Cochenille, les bois de teinture & de placage, pour notre luxe & nos fantaiſies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Saſſafras, l'Hypécacuana, & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens, comme le diſent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre ſi riche, ſi fertile, ſi abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choſes, qu'elle ne trouve pas dans ſon propre terrein.

La ſituation de l'Amérique ſous trois Zones différentes, y cauſe une grande diverſité de climat; ſuivant les Contrées l'air y eſt chaud ou froid: on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville, (*l*)

(*l*) Atlas Hiſt. Tom. VI, p. 822

que le Nouveau Monde eſt extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choſes que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du Pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon, chez eux, prévaut ſur le mauvais. Ces Peuples le ſentent parfaitement, ils ſavoient bien dire aux Eſpagnols dans le temps de leur invaſion : Il faut que votre Pays ſoit bien ſtérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de riſques & de dangers pour venir envahir le nôtre; ou que vous ſoyez des hommes bien méchants, pour venir nous perſécuter de gayeté de cœur, & nous en chaſſer. (*m*) Ce raiſonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme ſi ſtupide que Mr. de P. le donne à penſer. Je lui fournirai dequoi ſe guérir de ſa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'eſt pas une race ſans force & ſans vigueur, une race énervée & viciée juſques dans les principes mêmes du phyſique & du moral.

§. II.

Des qualités phyſiques des Américains.

En liſant l'Ouvrage de Mr. de P., il me ſemble entendre parler les Peuples du Tyrol & des Pays montagneux circonvoiſins, qui trouvent un trait de beauté dans leurs goîtres énormes, & ſe rient de ceux qui

---

(*m*) Feuillée, p. 386.

n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécille est très-supérieur à tous les Américains, même Créoles, au sentiment de cet Auteur. (*n*) Enervés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des Mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces Peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, (*o*) les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des Pays qui leur étoient connus; mais ils se sont grossiérement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manières des Sauvages. Les Récollets & les Jésuites en ont parlé d'une manière toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi, Si je n'avois pas entendu la langue des Sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raisonné avec ces Peuples, je me suis entiérement désabusé. Ceux qui ont dépeint les Sauvages velus comme des ours, n'en avoient

(*n*) Tom. II, p. 166 & 154.
(*o*) Tom. II, p. 91.

jamais vu; (*p*) car il ne leur paroit ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille, & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européans.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillants & plus rusés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis, & quelques autres Nations, sont d'une taille médiocre, courant comme des lièvres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas, & la plupart des Sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Clistinos, sont poltrons, laids & malfaits. Les Hurons sont braves, entreprenants & spirituels: ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les Sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre; sont beaux en général, aussi-bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature, au sentiment de Mr. de P., bien différents cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vécu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la dernière guerre avec eux.

(*p*) Tom. II, p. 63.

Les Sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'ivoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pesantes & si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, d'héthysie, d'asthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature, qui a tant donné à notre Continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un Sauvage Apalachite, ou des Pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la Terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si es-

ſentiellement répandu ſur toute la race humaine du Nouveau Monde, de manière que la dégénération ait atteint ſes ſens, ſes organes, & toutes ſes facultés phyſiques? Mr. de P. trouvera-t-il chez les autres Peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il aſſure y être, à chaque page de ſon Ouvrage? Non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs Pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyane les Naturels ont tous une très-belle diſpoſition de corps, (q) les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau viſage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau baſanée, mais douce au toucher comme le ſatin. Les femmes y ſont très-bien faites, & l'on y en voit d'auſſi belles qu'en Europe. Briſtock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des Naturels de Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage ſur les habitants de la Floride, de la Caroline, & ſur les Caraïbes, tant des Iſles que de la Terre-ferme, non quant à la beauté du viſage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils ſont, dit-il, bien faits, (r) ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges, & tous communément aſſez d'embonpoint. Leur bouche eſt médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-ſerrées. On n'y voit aucun borgne, ni boſſu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, ſinon par accident.

Si

(q) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 351.
(r) Ib. p. 382.

Si la plupart de ces Peuples ont quelque chofe de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front, il ne faut pas rejetter la faute fur la Nature; elle ne les a pas faits tels, mais fur le caprice & le préjugé des mères, qui les leur applatiffent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur preffer pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce reproche aux Peuples de notre Continent fur des préjugés de cette efpèce. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des ufages des Américains.

Si nous remontons du feptentrion jufqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les Peuples que nous rencontrerons fur notre route, offrent des hommes bien conftitués. Tels font, fi nous en croyons Vincent le Blanc & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Bréfiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili, & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pifon & des autres Auteurs non fufpects, ce feroit tomber dans des répétitions déja trop ennuyeufes. Mr. de P. les a cités lui-même, mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer fa fauffe hypothèfe. Je dirai feulement d'après Frézier, (s) que ceux du Chili, & les autres Peuples de l'Amérique méridionale font de bonne taille, ont les membres gros, l'eftomac, la poitrine & le vifage larges : que malgré leurs débauches, ils vivent des fiècles fans infirmités,

(s) P. 56.

tant ils ſont robuſtes & faits aux injures de l'air; ſupportent long-temps la faim, la ſoif dans la guerre & dans les voyages, & que perſonne n'en approche pour ſoutenir la fatigue.

Quand Mr. de P. auroit eu quelques mémoires ſur des Cantons particuliers inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le Public, auroit-il dû en faire la baſe de ſon Ouvrage, & conclure du particulier au général, contre toutes les règles? Qu'il me permette de lui dire ce qu'il a dit du célèbre Mr. de Cat de Rouen: (*t*) quel que ſoit le reſpect que nous avons pour les vaſtes connoiſſances de Mr. de P., nous oſons lui marquer notre ſurpriſe de ce qu'il lui ait pris envie de reſſuſciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & ſoutenu une hypothèſe auſſi contraire à ſes lumières, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé ſon zèle, & proteſté qu'il a entrepris de réfuter les fauſſetés & les exagérations des Hiſtoriens Eſpagnols. (*v*)

Je ne conçois pas comment Mr. de P. a entrepris d'anéantir l'exiſtence des Patagons Géants. En raiſonnant ſuivant ſa méthode philoſophique, rien n'étoit plus capable que cette exiſtence, de prouver à ſes yeux la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la ſtérilité & l'ingratitude du ſol, ainſi que la dégradation des végétaux dans le Nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amé-

(*t*) Tom. II, p. 29.
(*v*) Ib. p. 169.

rique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des Géants dans leurs espèces parmi les végétaux.

Je rends justice à Mr. de P.; il ne s'étaie pas toujours de preuves de cette espèce. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter, & Mr. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, font avec celles dont il s'étaie, un cahos, mais un cahos qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte Mr. de P., & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent, sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit Mr. de P., éblouit les Observateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là? c'est au Lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse, avec raison, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les Journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage

assez long pour avoir le temps de les bien connoître; je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouissant; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernière franchise, les choses comme ils les ont vues.

Frézier ne dit pas, comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vu, & mangé avec ces Géants; mais Mr. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur; puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (*x*) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmèrent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues*; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle, & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix pieds : ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la Côte de l'Est de la Terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé; ce que l'on a ensuite traité de fables, parce que l'on a vu dans le Détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les Journaux des deux Capi-

(*x*) P. 78.

taines François, que j'ai nommés. Quand ils descendirent, en 1766, à la Baie Boucaut, vers l'est du Détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron, Anglois, y avoit vu l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. Mr. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Mr. Guyot n'avoit vu l'année d'auparavant, sur la Côte méridionale du Détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baie, voient sur la Côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux : ils abordent, descendent, & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs Journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette première fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot ces Journaux en original, écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du Journal du voyage que j'ai fait avec eux aux Isles Malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vu ces mots que Mr. de P. cite (y) d'après le Journal des Savants de 1767. *Il y rencontra des habitants du Pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut.* Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces Journaux rien d'équivalent ; Mr.

(y) Tom. I, p. 309.

de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non existence de ces Patagons. L'Auteur du Journal des Savants aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'*environ six pieds*.

Mr. Guyot s'étant avancé dans le Détroit plus que Mr. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vu l'année précédente, sur l'Isle Ste. Anne, & aux environs : mais il a soin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baie Boucaut & du Cap Grégoire. (y) Les sept qui se présentèrent à eux, la première fois qu'ils y abordèrent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi François, n'étoient qu'un échantillon de ceux que Mr. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Ste. Anne peut convenir la qualification de *Peuple plus que misérable* que leur donne Mr. de P.; ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour régal, & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misère. Mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour

---

(z) Journal du voyage aux Isles Malouines, p. 660.

fervir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons fe préfentèrent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on fur la parole de Mr. de P., que c'eft un Peuple peu nombreux, errant dans les fables Magellaniques, où la misère les harcèle & les pourfuit fans relâche?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Ifle de Chiloé. Il paroît, dit Mr. Guyot, (*a*) qu'ils ont traité avec les Efpagnols; car ils ont une efpèce de fabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres font faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Efpagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroiffoit être leur Chef, ils le nommèrent *Capitan*. Pour demander du tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument auffi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils fe frappoient doucement la poitrine & difoient *buenos*; ils paroiffent rufés & hardis.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (*b*) d'une quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-deffus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues groffes, les dents très-blanches & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hom-

(*a*) Ib. p. 662.
(*b*) Ib. 693.

mes de quatre varres de haut, les mêmes avec lesquels les équipages des Navires François ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que Mr. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire, que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vus, lorsqu'ils ont été au Détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vus, nous ont conté des fables & des faussetés; conséquemment que cette race d'hommes gigantesque n'existe pas, & n'a pas existé.

La Logique de Mr. de P. me paroît en défaut sur cet article, comme elle l'est sur bien d'autres. Mr. de Bougainville ne vit pas ces Colosses au premier voyage qu'il fit au Détroit de Magellan en 1765, lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui assure les y avoir vus; donc celui-ci nous en impose. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre Navire François, ignorant l'un & l'autre l'existence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P.? qu'ils ont rêvé, & qu'ils se sont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vus qu'en songe; ou qu'ils sont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à soutenir leur illusion. (c)

Mr. de P. eût eu bien beau jeu, si (ce qui pouvoit aisément arriver) M. Guyot avoit continué sa

(c) Discours Préliminaire.

route, au-lieu de mouiller dans la Baie Boucaut avec Mr. de la Gyraudais; & qu'au retour il eût également passé devant, comme il le fit, sans s'y arrêter. Mr. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement assuré avoir vu, bu & mangé avec ces Titans; Mr. Guyot auroit été en droit, au sentiment de Mr. de P., de lui dire: Vous avez rêvé. Vous nous contez une fable: J'y étois avec vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé: j'y ai vu de loin des hommes montés sur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce sont des Géants? c'est une illusion de votre part.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vu, ou n'avoir pas vu cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta, monté sur le vaisseau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vu, en 1519, au Port St. Julien, sur la Côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenèrent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du scorbut sur la Côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des espèces de guêtres ou brodequins, faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta, Mr. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumières, que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières. (*d*) Ce qui les rend

(*d*) Tom. I. p. 290.

cependant vraisemblables, c'est que les habitants du Port St. Julien & de toute cette Contrée sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons*, que Magellan leur donna alors.

Quiros navigea aux Terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au Détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525 jusqu'en 1540, ils n'y trouvèrent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hyverner dans le Port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du Détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baie famine*. La relation fa'.e par Pretty, du voyage de Candisch, au même Détroit en 1586, ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second, entrepris en 1592, Knivet dit avoir trouvé au Port Desiré, sur la Côte de l'Est, non loin du Port St. Julien, des Patagons dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vu au Bresil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au Port St. Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déja treize palmes de haut. Mais ajoute Mr. de P., il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur des Lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590, sur la Côte du Détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui as-

ſommèrent ſept perſonnes de ſon équipage. Richard Hawkins trouva au Port St. Julien, en 1593, nombre d'Américains de ſi grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes rencontrèrent à la Baie verte, des Sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuèrent quelques-uns. Mais Jantzſoon, Auteur de cette relation, auroit dû ſe cacher de honte, dit Mr. de P., d'avoir écrit des fables ſi inſipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Noort, nous apprend que les gens de ſon équipage apperçurent au Port deſiré, des hommes de grande ſtature; qu'ils tuèrent enſuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Iſle Naſſau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroiſſoient pas giganteſques, l'un de ces garçons, après avoir appris la Langue Hollandoiſe, — leur dit, que dans un Pays nommé *Coin*, il exiſtoit une race de Géants, qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impreſſion dans l'Ouvrage de Mr. de P., ou avoit-il oublié ſon objet, lorſqu'il ajoute : *Ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martinière, y verront que rien n'eſt plus vrai, ni plus réel que ce Pays de Coin, & ces Géants Tiremenen?*

Spilberg, ſuivant Corneille de Maye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire ſur la Terre Del Fuego. En 1615, le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivants ſur les Côtes Magellaniques; mais en creuſant vis-à-vis l'*Iſle du Roi*, on déterra des oſſements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur

retour, ces deux Navigateurs, qui avoient fait le voyage ensemble, se reprochèrent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leurs Commis Aris, des faits controuvés; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal, envoyé par l'Espagne en 1618, pour apprendre la route du Détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la Côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Tytans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons Mr. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vu à huit ou dix degrés plus au Nord que le Détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin, en 1696 & 1699, ne virent dans ce Détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la Côte Orientale de l'Amérique à la Côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de

Chiloé & l'embouchure du Détroit; (*e*) mais ſi Mr. de P. n'eſt pas plus fidèle dans ſes autres extraits qu'il l'eſt dans celui-ci, il eſt à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront ne l'accuſent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité aſſez à cœur. Quant à l'article préſent, Mr. Frézier dit expreſſément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants, avec leſquels ils communiquoient, faiſoient leur ſéjour ordinaire ſur la Côte orientale de la Terre déſerte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur ſéjour entre l'Iſle de Chiloé & l'embouchure du Détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimènens de la Terre de Coin, que le jeune Patagon, enlevé par les gens de l'équipage de Noort, leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martinière, pour vérifier la poſition de cette Terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaiſſeaux, ajoute celui-ci, ont vu les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jacques de St. Malo, que commandoit Harinton, virent ſept de ces Géants dans la Baie Grégoire. L'équipage de St. Pierre de Marſeille, commandé par Carman de St. Malo, en virent ſix, parmi leſquels un portoit quelques marques de diſtinction. Ses cheveux étoient ramaſſés ſous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiſeaux, & orné de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en de-

(*e*) P. 78.

dans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie, qu'ils refusèrent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flèches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la Lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseaux marchands, nommé Reinaud, l'a assuré avoir vu en 1712, sur une Côte voisine du Détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741 le fameux Chef d'escadre Anson relâcha aux Côtes des Patagons, tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi : (*f*) on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P., dit que son vaisseau relâcha à la Terre Del Fuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ses citations; il

(*f*) Tom. I, p. 306.

a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut; la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la Terre Del Fuego; mais qu'étant dans le Détroit, il vit cette Terre à quatre ou cinq lieues de distance. (g) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la Côte septentrionale du Détroit, à quatorze brasses d'eau: nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vus sur la Côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la Côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse. — Nous voyons le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fûmes descendus, les Sauvages acccoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous

(g) P. 72.

regardant avec l'air de la plus grande ſurpriſe, & ſouriant, à ce qu'il paroiſſoit, en obſervant la diſproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur eſt ſi extraordinaire, que, même aſſis, ils étoient preſqu'auſſi hauts que le Commodore debout, (le Commodore a ſix pieds de haut.) Il leur diſtribua des colliers de grains, des rubans, & autres colifichets. Ces Patagons furent ſi charmés de ces petits préſents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à ſe dérober à leurs careſſes, ſur-tout à celles des femmes, dont les traits du viſage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes eſt auſſi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes auſſi quelques enfants dans les bras de leurs mères, & leurs traits, relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidélement extraite, que Mr. de P. l'a conſidérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même penſé. Pour qu'on ne m'accuſe pas de faire à tort ce reproche à Mr. de P., on en jugera ſur ſes propres expreſſions : les voici ; (*b*) on peut les comparer avec la relation ci-deſſus.

„ Auſſi-tôt que ces Géants, montés ſur des che-
„ vaux nains, eurent apperçu le Commodore & ſon
„ eſcorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de
„ lui, l'enlevèrent dans leurs bras énormes, & le careſ-
„ ſèrent

(*b*) Tom. I, p. 306.

„ ſèrent beaucoup, en lui donnant des baiſers âcres;
„ les femmes lui firent, de leur côté, eſſuyer des politeſſes encore plus expreſſives : *Elles badinèrent ſi ſérieuſement avec lui*, que j'eus, dit-il, *beaucoup de peine à m'en débarraſſer.* Elles firent auſſi amitié au Lieutenant *Cumans*, & lui mirent la main ſur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement ſouffrir, qu'il en reſſentit pendant huit jours des douleurs aiguës dans cette partie bleſſée par le poids de la main robuſte des Sauvageſſes. Ce conte de Gargantua, ajoute Mr. de P., fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, ſi connu par ſa petite taille & par ſon Journal Britannique, ſe hâta extrêmement d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans les Pays étrangers. „ Voici comme il s'exprime dans ſa Lettre à Mr. de la Lande :

„ L'exiſtence des Patagons eſt donc confirmée, on en a vu & *manié* pluſieurs centaines. Le terroir de l'Amérique peut donc produire des Coloſſes; & la puiſſance génératrice n'y eſt donc pas dans l'enfance.

Si Mr. de P. en écrivant ainſi, a eu ſimplement deſſein d'égayer ſon Lecteur après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'exiſtence des Patagons Géants : à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer ſon talent, & d'étaler toute ſa vaſte érudition pour mieux réuſſir dans ſon objet. Mais le Public, qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ſes garants, autrement qu'ils ne parlent? Je doute que quelque amateur que l'on ſoit de

critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que Mr. de P. ait voulu que le Public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Mr. de P., moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la nature ne s'est organisée que depuis peu au Nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira : on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole, puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty: (*t*) vos réflexions ne sont pas heureuses; on pourra même ajouter, vos arguments sont bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des Journaux des deux Capitaines François, Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne

(*t*) Ib. p. 207.

le change à ses Lecteurs, en supprimant du Journal de ce dernier tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vu au Détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *Ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore* Biron. Mais Mr. de P. avoit dessein d'induire le Lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de Mr. Guyot avec celles des Commodore Biron & Mr. de la Gyraudais ; en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vu d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que Mr. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que Mr. Biron ; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. "N'est-il pas surprenant, „ ajoute Mr. de P., que deux Observateurs, qui se „ trouvent dans le même lieu, la même année, & au „ même mois, varient d'un démi-pied sur la taille des „ Patagons ? „ Il me paroît encore plus surprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du Journal des Savants, qu'il donne pour son garant, aient imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-unes disent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention ; toutes les autres assurent les avoir vus, & leur avoir parlé. Dire avec Mr. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu ha-

zardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns, au Port Desiré par d'autres, au Cap Grègoire & à la Baie Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux, & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? Non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la Ville; & à la Campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir; je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vu, le détail des fêtes que vous leur avez données ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le Philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire; mais il ne nie pas. Une seconde espèce d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le Peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'exiſtence d'une race humaine giganteſque eſt de ce nombre. Depuis le commencement du ſeizième ſiècle on nous débite l'avoir trouvée, vers le Détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vu ces Géants, leur avoir parlé, avoir bu & mangé avec eux, font la deſcription de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages ſe ſont renouvellés ſucceſſivement depuis 1519 juſqu'à nos jours, que Mr. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Coloſſes; ont fait préſent de quelques-uns à Mr. Darboulin, Fermier-Général des Poſtes de France, chez qui je les ai vus & meſurés; & chez lequel vraiſemblablement on peut encore les voir. L'exiſtence de ces Patagons Géants eſt cependant encore un problême pour beaucoup de perſonnes. Comment le réſoudre? la ſolution n'eſt pas difficile. Que quelques Philoſophes accrédités de nos jours ſe tranſportent ſur les lieux; qu'ils parcourent le Pays, & y faſſent un ſéjour aſſez long, pour le viſiter dans les différentes ſaiſons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucabues*, avec leſquels ils communiquent de temps à autre. Si ces Philoſophes à leur retour, nous diſent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'exiſtence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuſe : on ſera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui ſubſiſtent du contraire, que l'on trouve dans les relations des plus célèbres Navigateurs. En attendant le retour de

ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble, croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné, & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles diffèrent peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; Mr. Guyot, que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la Côte des Terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli

d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les ossements de ce Paien, que Mr. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de Mr. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut aussi jetté à la mer. Mr. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du Ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine, l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y avoit mis que pour satisfaire la curiosité des Européans, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire entraîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand Mr. Guyot, ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espèce? Non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe, & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race

d'hommes plus grands, plus gros, & plus robuſtes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'eſt pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'exiſtence de ces Géants; puiſqu'elle eſt encore au moins un probléme pour eux. Ces preuves ſeront fondées ſur le rapport, je puis dire unanime, des Auteurs qui nous ont donné des relations des Peuples du Nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons ſuivi du Nord au Sud : retournons ſur nos pas, & voyons ſi les Voyageurs ont vu les Peuples de ce Pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine eſſentiellement viciée dans toutes ſes facultés phyſiques; ſi la dégénération avoit atteint les ſens & les organes des hommes; ſi ces hommes ſont encore aujourd'hui une eſpèce dégénérée, lâche, impuiſſante, ſans force, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, ſans mémoire, incapable d'enchaîner ſes idées, & ſupérieure enfin aux animaux, mais ſeulement par l'uſage de la langue & des mains; inférieure d'ailleurs au plus foible, & au moins ſpirituel des Européans.

Les Américains du Chili ſont de bonne taille, dit Frézier; (*k*) ils ont les membres gros, l'eſtomac & le viſage larges, ſans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit guères d'hommes dans les autres parties du monde qui en approchent pour la légéreté, pour la force à ſoutenir la fatigue, & pour

(*k*) P. 61, & ſuiv.

l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particulière du sang; car les descendants des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européanes, & conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même manière, & ordinairement alaités par les Naturels du Pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge basanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitants des deux extrémités du Nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de Mr. de P. portent par conséquent à faux.

Sont-elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid si différent en Amérique en deçà de l'Equateur, & sous le même parallèle dans notre Continent? (*l*) il l'ignore. Mais je sais qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphère Austral, au même degré, qu'en deçà de l'Equateur. Les deux frères Pierre Duclos & Alexandre Guyot ont doublé

(*l*) Tom. I, p. 11.

deux fois le Cap Horn au cinquante-fixième degré de latitude Auftrale, au milieu de l'Hyver du Pays; & même pour éviter les courants violents & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jufqu'au foixantième degré, ou environ. Ils m'ont affuré n'y avoir pas reffenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitième.

Les François que nous avons établis aux Ifles Malouines, fous le cinquante-deuxième parallèle, y ont paffé trois Hyvers confécutifs. Mr. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au Détroit de Magellan. Ils m'ont également affuré que le froid y avoit été très-modéré, & même fi doux aux Ifles Malouines, que fur les eaux dormantes la glace n'avoit pas été affez forte pour porter, fans fe fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili, comme dans prefque toute l'Amérique, le Sexe a une fi bonne conftitution de corps, qu'il ne femble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandife & la défobéiffance de la première mère du genre-humain. Les Américaines fe délivrent du fardeau naturel fans le fecours des fages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (*m*) Si c'eft là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foibleffe feroient donc une perfection : alors Mr. de P. aura

(*m*) La Hontan, p. 138.

raiſon d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élèvent leurs enfants de manière qu'on les voit marcher ſans appui dès l'âge de ſix mois; & l'on ne trouve guères parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre ſi communément chez nous. La durée de leur vie paſſe ordinairement le terme de la nôtre; leur vieilleſſe eſt extrêmement vigoureuſe; (*n*) à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous aſſure même avoir vu des Sauvageſſes fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans, & quelquefois davantage. Mr. de Laudonnière & les ſept François qui échappèrent dans la Floride aux cruautés des Eſpagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova*, âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ſes petits-fils juſqu'à la cinquième génération incluſivement. (*o*) Vincent le Blanc donne une vie auſſi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Caſubi. Pirard dit la même choſe des Bréſiliens, d'autres des Péruviens, & des autres Peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'eſt pas une preuve d'une bonne conſtitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.

(*n*) Hiſt. Nat. des Antilles.
(*o*) Ibid.



§. III.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des Naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille, & d'une constitution si robuste qu'elle est à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les Peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage; mais il se seroit bien trompé.

Ce que les Naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins ivrognes, ni moins adonnés aux femmes, (*p*) & qu'ils vivent néanmoins des siècles. Ils sont également sans ambition pour les richesses, qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en diffèrent beaucoup quant à la bravoure & la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusilla-

(*p*) Frézier, p. 56 & 76.

nimes, au reste malins, dissimulés & sournois; c'est l'apanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on emploie la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuient, les rend craintifs : la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les Peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyane & du Mexique, ont conservé leur ancienne bravoure, qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les Peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les Nations voisines, qui ne sont pas conquises. — Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la rivière de *Biobio* & aux montagnes de la Cor-

dillière, où l'on trouve une infinité de mines de toutes fortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y fupplée dans ce Pays-là par la fonte (*q*) & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en maffes fi confidérables, qu'on y a vu des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Meléndes a donné le nom de St. Jofeph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à Mr. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon féjour à la Conception, dit cet Auteur, (*r*) à faire fix Canons de campagne de fix livres de balles.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lu dans l'Ouvrage de Mr. de P., (*s*) que l'élévation du terrein de la Tartarie orientale forme la boffe la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié fans doute, que depuis qu'on a mefuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordillières, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les obfervations de Mrs. de Condamine & Bouguer. Ce feroit donc en Amérique, & non en Tartarie, fuivant fon fyftême, qu'il faudroit chercher les plus anciens Peuples de l'Univers : il traite cependant les Américains de Peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèfe, Mr. de P. nous les repréfente comme des hommes dont les facultés font encore tellement engourdies, qu'on n'a pu

---

(*q*) Frézier, ib.
(*r*) Ibid.
(*s*) Tom. II, p. 343.

jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture. (*t*) Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y aient mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déférent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (*v*) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gais, & trouvent les manières françoises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études, & suivant les pures lumières de la Nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matières, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette

---

(*t*) Voyage de la France équinoxiale, p. 351 & suiv.
(*v*) P. 303 & suiv.

jamais le temps que l'on a passé avec ces Philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit, (x) ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent : leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'aient pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des Pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivières, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par journées, demi-journées de guerriers, chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulières sont faites sur des écorces d'arbres. (y) Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes

(x) Atlas & Dissert. de Guedeville, Tom. VI, p. 102 & suiv.
(y) La Hontan, p. 203.

bêtes ſur l'herbe & ſur les feuilles. On ne ſauroit donc diſconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'aient beaucoup d'eſprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs Nations. (z)

Sans avoir des Licurgues pour Légiſlateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains reſpectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux ſentiments des Anciens, & ſe réglent ſur leurs volontés. Ils ſont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoiſie, d'amitié, de généroſité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué long-temps, leur rendent plus de juſtice que Mr. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le menſonge, la perfidie, la trahiſon, le libertinage, & pluſieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils ſavent ſi bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promiſe, fauſſée lâchement dans toutes les occaſions; les Européans toujours pillant, brûlant impitoyablement les maiſons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & ſe laiſſant emporter à mille autres excès inconnus à ces Peuples avant que les Européans les euſſent fréquentés.

Mr. de P. accuſe les Naturels du Nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une

(z) Ib. p. 112.

insensibilité stupide, qui sont, dit-il, le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame; (*a*) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportements, & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi: non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés; ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que père, mère, frère ni sœur aient droit de leur faire des reproches à ce sujet. (*b*)

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure de Pere Feuillée prouve bien que ces Peuples ne sont pas si insensibles que le dit Mr. de P.,

(*a*) Tom. II, p. 154.
(*b*) La Hontan, p. 131.

un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misère. " Je n'eus pas achevé de prononcer ces
,, paroles, dit-il, (c) que s'élevant de rage sur ses
,, pieds, elle se jetta sur moi avec furie, prête à m'é-
,, gorger; de plus elle m'accabla de mille injures, &
,, de mille différentes malédictions, dont la langue In-
,, dienne est toute remplie; me reprocha les cruautés
,, atroces que les Européans avoient exercées sur eux,
,, en ravissant leurs biens & leurs trésors; elle me fit
,, sentir que je ne devois pas la traiter de *pauvre*
,, *femme*, disant que je n'étois moi-même qu'un gueux,
,, contraint d'abandonner mon Pays, & d'entreprendre
,, de si longs & de si pénibles voyages pour venir en-
,, lever leurs trésors; qu'au reste les Indiens possé-
,, doient plus de richesses dans un petit coin de leur
,, Empire, que les Européans dans toute l'étendue de
,, leurs plus grands Royaumes. — Les deux Indiens
,, qui étoient avec elle, se contentèrent de me chasser
,, de cette cabane, par ordre de cette mégère, qui ne
,, voulut jamais entendre raison, & me jetta ma piastre
,, au nez. Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir
,, donné de l'argent pour me faire accabler d'injures,
,, & me voir même exposé à perdre la vie. Je me trou-
,, vai fort heureux d'être échappé de leurs mains à si
,, bon marché.

Cet exemple, entre mille autres, prouve combien Mr. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'é-

(c) P. 386.

mouvoir leur ame. D'ailleurs ils font très-jaloux de paſſer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à ſouffrir les plus cruels tourments ſans ſe plaindre. Auſſi les Naturels des Iſles Antilles & de la Terre ferme qui les avoiſine, aiment à être appellés *Caraïbes*; parce qu'en leur langue ce terme ſignifie *brave* & *belliqueux.* Ils ne ſont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manières on gagne tout ſur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Eſt-elle bien philoſophique, quand il en conclut que les Américains n'en ſont que plus ſtupides, & par-là ſe rapprochent davantage des enfants & des animaux que l'on apprivoiſe par la douceur? Penſe-t-il donc que pour être homme, on doive être inacceſſible aux ſentiments d'honneur, aux impreſſions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes ſont du caractère des Nègres & de quelques autres Nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, ſans quoi ils deviennent inſolents, pareſſeux & infidèles? Ce ſeroit par-là même qu'ils reſſembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domeſtiques, qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains ſont des hommes, & des hommes ſuſceptibles de ſentiments de gratitude. Ils ſentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus beſoin de vous, comme la plupart des Peuples civiliſés de notre Continent; & ils ſe conduiſent par principes d'honneur & de reconnoiſſance.

Les richeſſes ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais ſi en conſéquence de leur indifférence à cet égard, Mr. de P.

a raiſon de les traiter de ſtupides, nous avons donc été juſqu'à préſent des ſots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *Sages* & de *Philoſophes*. Ceux-ci mépriſoient les richeſſes, & ceux qui avoient l'ambition d'en amaſſer. Les Américains reprochent à tous propos aux Européans leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouiſſent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent enſuite. Ils ſe moquent de nous, dit l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle & morale des Antilles, ils ſe moquent de nous, & diſent que, puiſque la terre eſt ſi capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper ſimplement de ſa culture. Auſſi, ajoute le Chevalier de Rochefort, ſont-ils libres des ſoucis des choſes qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robuſtes, plus ſains, plus gras que les Européans. Ils vivent ſans chagrin, ſans inquiétudes, mépriſant l'or & l'argent, comme les Lacédemoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière miſère; mais ils ſont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curioſités & les commodités ſuperflues, qui deviennent des beſoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en paſſent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'eſt point troublée par les ſubſides & l'inégalité des conditions. Ils ne ſouhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages, qui ne font qu'irriter l'ambition ſans la ſatisfaire, & flattent quelques moments la vanité, ſans rendre l'homme plus heureux. Ce qui eſt encore plus remarquable, dit Frézier, c'eſt

qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voient chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces Peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les Nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clorre un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces Peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le crystal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une pièce d'or en leur disant : Voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs Pays; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations; pour ceci ils se tuent; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voient un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compère, (terme d'amitié) compère, tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton Pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soient englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps; tes cheveux blanchissent, ton front se ride,

mille incommodités te tourmentent ; & au-lieu d'être gai & content, ton cœur, rongé par le chagrin, te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre Pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste : que veux-tu donc que [illegible] vienne le pauvre Caraïbe? faudra-t-il qu'il aille hab[illegible] avec les poissons? Ta Terre est donc [illegible] m[illegible] [illegible]que tu la quittes pour venir prendre la m[illegible] [illegible] as bien de la malice de venir ainsi de gaieté d[illegible] me persécuter. (d)

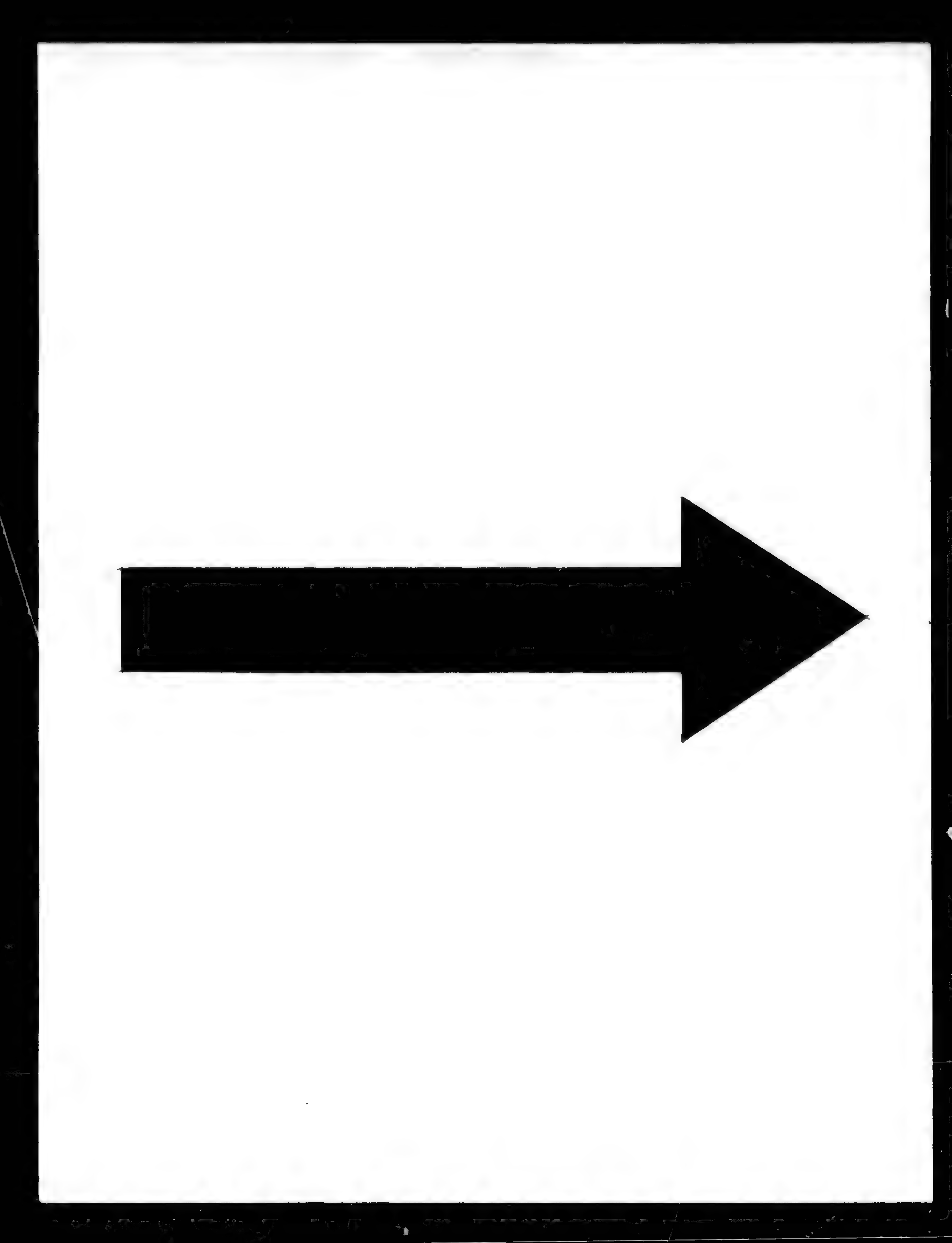
Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébété? je le demande à Mr. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens?

Oui, les Naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & estiment leur Pays plus que celui des autres. Ont-ils tort? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs? Plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit, qu'il étoit moins sorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles & les boiteux : qu'il ne desira jamais de voir d'autres Villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres Loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P., cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la re-

---

(d) Histoire naturelle & morale des Isles Antilles.



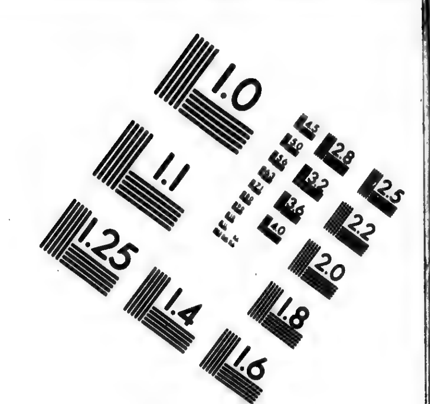
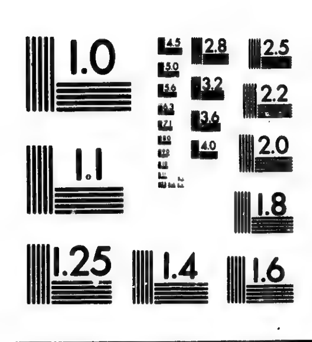
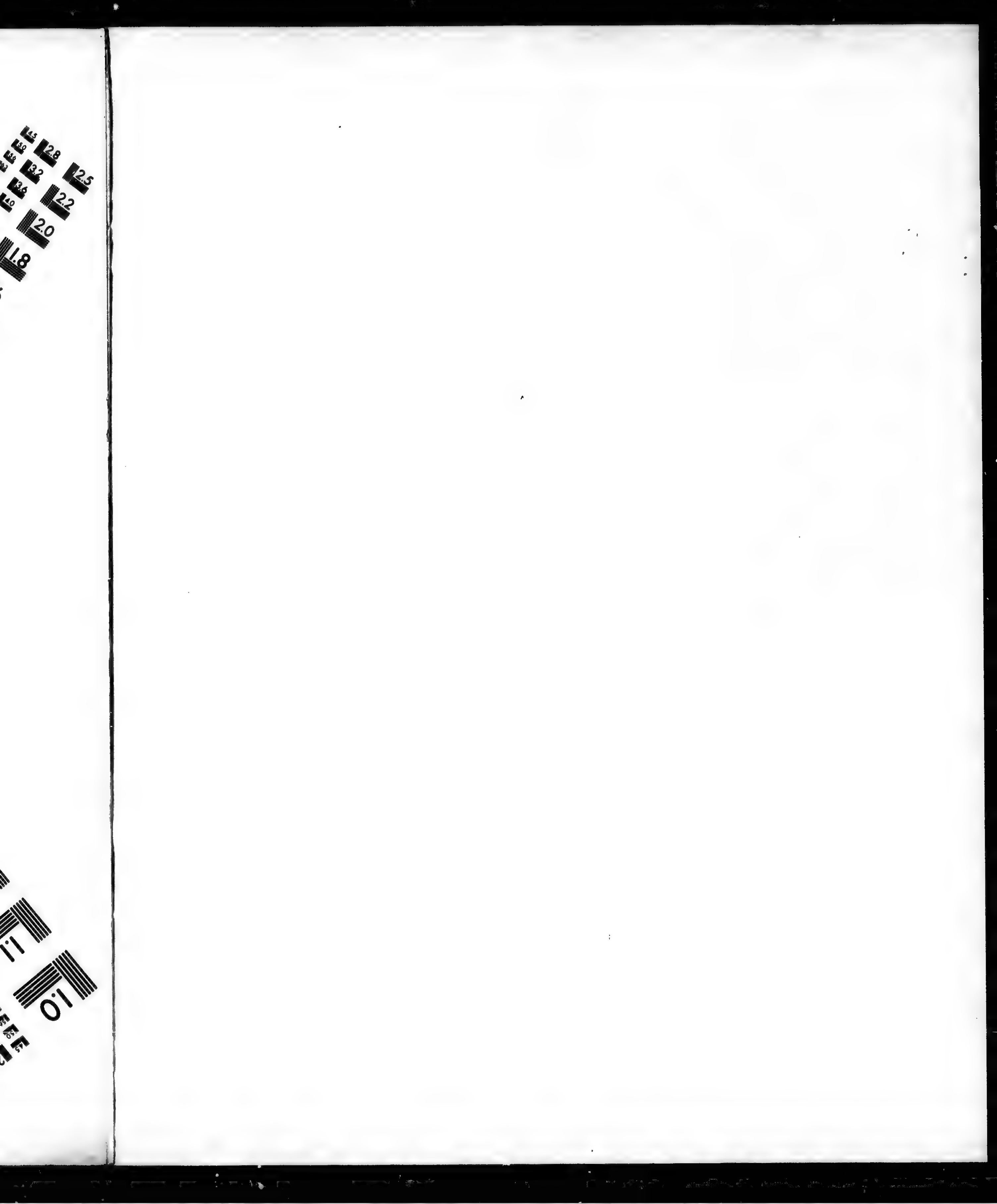


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



garder comme une vertu? elle eſt d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des Pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-ſeulement tout ce qui eſt de néceſſité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouiſſons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulyſſe, le plus ſage des Grecs, dit Cicéron, (*e*) préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces Peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriſer, ſont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots ſi funeſtes à la Société, & deſquels ont pris naiſſance toutes les diviſions, toutes les querelles qui s'élèvent parmi les hommes. L'intérêt ne cauſe point de procès parmi eux. Tout ce qui eſt à l'un eſt à l'autre; & les ſecours mutuels qu'ils ſe prêtent en toutes occaſions, font voir que, ſi leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politeſſe*, les principes naturels d'humanité ſont encore plus entiers parmi eux, que chez les Peuples civiliſés, qui les mépriſent. Cette indifférence des Américains pour les richeſſes, n'a pas la Religion pour principe, puiſqu'on convient preſqu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs Langues un terme pour exprimer la Divinité. C'eſt une vraie philoſophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les Chefs les exhortent tous à ſe bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils reco-

(*e*) Tanta vis patriæ eſt, ut Ithacam illam in aſperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum ſapientiſſimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

vront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement celui qui aspiroit à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide : il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Lery, de Biet, dans les dissertations de Guedeville, &c. Aujourd'hui presque toutes les Nations du Nouveau Monde choisissent pour chef, ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la Nation.

Ces Peuples, si idiots suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons & de marionnettes, qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoste requirat?* La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sait qu'ils sont braves, (*f*) courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir; & se font plutôt hacher en pièces que de se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient déshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée, (*g*) & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, Peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *Nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces Peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la

---

(*f*) Hist. Nat. des Antilles.
(*g*) Garcilasso. Liv. 5, Chap. 12.

guerre. Ceux qui ne s'y font pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les époufer. Une femme eft le prix du courage & des fentiments généreux. Chez les Bréfiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles : cet ufage eft encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. (*b*) Qui ne fait que Saül exigea de David les têtes de cent Philiftins, comme une condition préalable pour lui accorder fa fille en mariage?

Non, il n'eft pas vrai que les Naturels de l'Amérique foient tous une race d'hommes lâches, pufillanimes, fans force, & fans vigueur de corps & d'efprit. Les Anglois en firent une trifte expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent réfifter à l'affaut qu'y donnèrent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit, & laiffer les Sauvages pour le camp de réferve. Ceux-ci l'ayant appris, fentirent leur amour-propre très-mortifié : leur orgueil fe réveilla, ils fe crurent méprifés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'affaut, ou qu'ils fe retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter, Mr. de Moncalm y confentit; les Iroquois donnèrent l'affaut, & emportèrent le Fort, malgré la vigoureufe réfiftance des Anglois.

(*b*) Vincent le Blanc, I. Part, Chap. 30, & Alexandre d'Alexandre, Liv. I, Chap. 24.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols? J'ai de la peine à le croire, d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des Peuples remplis de bonne foi; qui, loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnèrent des présents, comme à des amis; leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissent avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été si saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage! (*i*) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les Naturels de l'Amérique, nullement au fait des Arts, enfants de notre ambition, de notre

(*i*) Tom. II, p. 154.

convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familières aux Nations civilisées, aient été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées. La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi? La simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des Peuples du Nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe, & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé, combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la ſtupidité on eſt incapable de ſuivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'eſt pas par où péchent les Naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de P. nous l'aſſure. Si l'ignorance de nos Sciences & de nos Arts les prive de beaucoup de commodités & de plaiſirs, ils ſont en revanche exempts de beaucoup de ſoucis, de beaucoup de peines, qui ſe multiplient chez nous à proportion de nos connoiſſances & de notre ambition. Nous ſentons très-bien quel bonheur ce ſeroit de nous rapprocher de cette ſimplicité; puiſque nous nous plaignons ſans ceſſe de ce que notre état & nos beſoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons ſans relâche ce bonheur que nous reconnoiſſons dans la médiocrité; nous ſommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous ſommes des fourbes qui agiſſons en Européans & penſons en Américains. N'y a-t-il pas plus de ſtupidité à ſe tourmenter l'eſprit & le corps, pour ſatisfaire des beſoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainſi que l'art & l'induſtrie de les ſatisfaire? la miſère, la gène donnent de l'induſtrie & de l'eſprit: *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en ſont réduits les Européans; & ils ont la folie de ſe croire au milieu de la miſère plus heureux que les Américains. Il me ſemble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Eſpagnol, à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & mépriſant, croire & dire que toute la terre eſt à lui, & ne reconnoître au-deſſus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous eſtimerons mieux les choſes ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent; & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent; sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur Pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le desirent : pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces Philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité, & stupidement portés par la foiblesse. — Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille, & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des escla-

ves fainéants dans certain Pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des Peuples de l'Amérique, suivant Mr. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs, & adopté un peu trop légérement par Mr. de P.; lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nombre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus : ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une manière de les faire, une Arithmétique inconnue à Mr. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée : à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la callebasse; le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres Peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou sur un petit bâton autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vue. Tous les jours ils dénouent un nœud, ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt ; mais parce qu'ils nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas? Chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents, comme trois fois dix est le synonime de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne savons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils pas sû faire jusqu'à trente & au-delà?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne savent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au-delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq : & l'expriment en montrant tous les doigts

des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? Nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères, & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant, qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils savent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces Peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque

ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge signifieroient des dixaines; à la bleue seroient des centaines, & ainsi des autres. L'Arithmétique palpable de Mr. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoie. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espèce, on ne sauroit nier que puisque les Naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres Pays, les Boulangers & Bouchers emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

Mr. de P. (*k*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas su faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point ; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein ; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le coeur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau. (*l*) Il s'ensuit de cette preuve, dit Mr. de P., que les Peuples du Nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux Nations les plus grossières de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoie leur étoit plus que superflue, puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire ; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les Pays où le tien & le mien causent tant de désordres ; où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos ; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société ; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoie met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair

(*k*) Tom. II, p. 184.
(*l*) Atlas historique de Guedeville, Tom. VI, p. 86.

des animaux qu'ils tuent à la chasse. Ils vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace ; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les emploient à faire des crochets ou des agraphes. (*m*) En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les Peuples les plus stupides de l'Univers ?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons ; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient, peut-être, aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les Peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner ?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la

(*m*) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraie.

bienveillance & de l'amitié, si l'on est du nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pièges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voix, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (*n*) on vous conduit au *Carbet*; chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom, & vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte; & on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & récitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé

(*n*) Histoire naturelle des Isles Antilles, p. 458 & suiv.

d'accueillir, de recevoir les passans & de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos Auberges avec les Carbets, & la conduite des Européans à cet égard, avec celle des Peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre, je n'en vois que l'image grossière, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les Peuples du Nouveau Monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gaiement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement; & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelquefois les manches de leur robe des morceaux de viande & de pain du repas qu'on leur a servi, & les emportent chez eux. (*) Les grands Tartares

(*) Buchequins, Liv. IV.

ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (p) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira sans doute cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déja introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les Peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir, la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (q) que les anciens Allemands régaloient les Européans, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les Peuples de l'Amérique, les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres ne me paroissent guères disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus, de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées,

(p) Rubruquis, Voyage de Tartarie.
(q) Livre des mœurs des anciens Allemands.

ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? Un Sauvage n'a-t-il pas réussi à la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se crève, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, se battent, ni ne se volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles, & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celles du monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la brièveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement

le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme, il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois, sans autre guide ni provisions que son arc & ses flèches.

On auroit cependant tort, avec Mr. de P., d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les Arts & les Sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son Histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou, prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine, que j'ai déja cité à ce sujet. Je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurima*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une rivière. Cette rivière roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres ; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq ou

trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette brèche, jointe à la néceſſité de paſſer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ ſix pieds. Ces cordes ſont entrelacées de traverſes de bois. On paſſe deſſus même avec des mules chargées; non ſans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de Mr. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on ſent un balancement capable de cauſer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de ſix à ſept journées pour paſſer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandiſes de Lima à Cuſco, & dans le haut Pérou, paſſe deſſus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Eſpagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge; ce qui lui produit des ſommes conſidérables.

Comment Mr. de P. accordera-t-il la mal-adreſſe, dont il taxe tous les Peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'eſprit des perſonnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choſes? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverſes couleurs; les tableaux de plumes des Mexicains, les ſièges; les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flèches, & leurs carquois; les vaſes pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille groteſques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili; les ciſelures des Péruviens. Nous conſidérons toujours ces choſes avec un nouveau plaiſir; nous admirons la beauté de ces vaſes, la délicateſſe, la légéreté de leurs arcs & de leurs flèches, l'adreſſe à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés

avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de manière, que leur symmétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains, ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européans, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguisées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils : le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donnés, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les Arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres. (*r*) Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des Peuples de l'Amérique. J'ai déja cité Mr. de la Condamine, & je rapporterai encore ici ses termes, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à Mr. de P.

„ Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrê„ té, dit ce Savant, (*s*) quelquefois ils ont heureuse„ ment surmonté ces obstacles. Mais souvent leur in„ dustrie s'est arrêtée où finissoient leurs besoins. —

(*r*) Hist. Nat. des Antilles, p. 454.

(*s*) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 1746.

„ Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, & à les jetter
„ en moule. — Le plus habile Tailleur de pierre d'Eu-
„ rope, quelqu'adresse qu'on lui suppose, seroit sans
„ doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe
„ & régulier, dans l'épaisseur d'un granit, avec tous
„ les secours de l'art, & les meilleurs instruments de
„ fer & d'acier. A plus forte raison sera-t-il difficile
„ d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu
„ réussir avec des haches de pierres dures, ou de cui-
„ vre, telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom-
„ beaux ou avec d'autres outils équivalents, sans équerre
„ ni compas; — les vases & la vaisselle d'or & d'ar-
„ gent, les habillements couverts de petits grains d'or
„ plus fin que la semence de perles, & dont les Or-
„ fèvres de Séville ne pouvoient concevoir le tra-
„ vail, sont une grande preuve de leur industrie. J'ai
„ vu plusieurs de ces beaux vases, ajoute le même Au-
„ teur, j'en ai même encore quelques-uns entre les
„ mains d'une grande délicatesse; & je regrette la perte
„ d'un grand nombre d'autres.

„ Il paroit par l'usage que les Espagnols ont fait
„ de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus la
„ matière que l'ouvrage. Il ne faut cependant pas en
„ conclure, qu'aucun ne méritât d'être conservé : quel-
„ ques morceaux précieux par leur matière, échappés
„ depuis deux siècles au danger de changer de forme
„ par l'ignorance & l'avidité des propriétaires, peu-
„ vent servir de preuve & de monument, si non de
„ l'habileté des Indiens dans la sculpture, du moins
„ d'une *rare industrie*, par laquelle ils ont suppléé aux
„ machines & aux outils.

„ Dans mon voyage de Lima, continue Mr. de „ la Condamine, j'avois fait acquisition de diverses „ petites Idoles d'or & d'argent, & d'un vase cylin- „ drique de même métal, de huit à neuf pouces de „ haut, & de plus de trois de large, avec des masques „ ciselés en relief. A en juger par ces ouvrages, les „ Péruviens n'avoient pas fait de grands progrès dans „ le dessein; celui de ces pièces étoit grossier, & peu „ correct, mais l'adresse de l'ouvrier y brilloit par la „ délicatesse du travail. Ce vase étoit sur-tout singulier „ par son peu d'épaisseur. Ce ne peut être la rareté de „ l'argent qui y avoit fait épargner la matière; il étoit „ aussi mince que deux feuilles de papier collées ensem- „ ble; & les côtés du vase étoient entés d'équerre sur „ le fond à vive arrête, sans aucun vestige de soudure.

„ J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette „ antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase peut „ être tombé; le peu de poids de la matière pouvant „ avoir préservé le vase de la fonte.

Sur ce que Mr. de la Condamine avoit vu, il fut moins incrédule que Mr. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut Mr. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpents, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vu à Monte-Video,

dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachim-Joseph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espèce, qu'il nous dit avoir payé mille piastres, & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, Mr. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des Peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? Si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vu une Marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatières & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*t*) N'avons-nous pas vu des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes? Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

(*t*) Histoire des Antilles.

Sur quoi donc Mr. de P. ſe fonde-t-il pour établir ſon paradoxe, que tous les Peuples du nouveau Continent ſont inférieurs en tout au moindre des Européans? Nous avons vu qu'en général les Américains, loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractériſe la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun boſſu, tortu, aveugle, muet, ou affecté d'autres infirmités, ſi communes dans notre Continent; une ſanté ferme, vigoureuſe, une vie qui paſſe ordinairement les bornes de la nôtre; un eſprit ſain, inſtruit, éclairé, & guidé par une philoſophie vraiment naturelle, & non ſubordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuſe; un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à Mr. de P. pour être véritablement homme? Auſſi ces hommes, qu'une vanité ſi mal-fondée fait traiter d'idiots, diſent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux; puiſqu'en effet nos actions ſont contraires à l'humanité, ou du moins à la ſageſſe qui devroit être le guide des hommes, qui ſe piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumières de la pure raiſon, plus ſaine dans ces habitants de vaſtes forêts, ou de Pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuſe de nos Villes, où les paſſions autoriſées obſcurciſſent la raiſon; & où la ſociété eſt plus dangereuſe que le ſéjour des déſerts & des bois; où nos ſciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille; où nos beſoins ſe multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne ſert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'a-

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, ou Contract Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns; de les autoriser même dans leurs usurpations, & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plûpart au moins d'entre eux ne vivent point seuls; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des Peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la Loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette Loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissants, & si riches? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié; parce que leurs richesses & leur splendeur ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles

dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité : parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or qu'en ont encore les Sauvages? Ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au-lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnements soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentiments des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différents Peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de

travers d'esprit ; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs & de leurs caractères avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux, & de cet esprit calme qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les Peuples du Nouveau Monde sont bienfaisants, officieux, prévenants, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paie d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent jamais, & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vu des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flèches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtements & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que, comme chez les grands Tartares, (*v*) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres

(*v*) Voyage de Carpin & de la Mottraye.

closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté, ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même denotre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont frères, il voyoit la misère incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du misérable à qui il le refuse; s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice feront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de manière à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde?

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du Nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages,

s'ils voyoient des Anglois bleſſés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les François, qui s'empreſſoient à étancher le ſang de leurs bleſſures, à verſer du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les ſecours d'une humanité bienfaiſante ? y a-t-il rien de plus cruel que le Soldat Européan ? je rougirois d'en rapporter les actes de cruauté & de ſcélérateſſe. Tirons le rideau ſur des parallèles ſi odieux, & paſſons à d'autres objets, qui ne feront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps, la moitié du monde ſe moque réciproquement de l'autre. On ſe paſſionne aiſément pour les uſages, comme pour les ſentiments que l'on a adoptés ; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penſer & d'agir. Les Européans, dont les climats qu'ils habitent ne leur ont pas permis de ſe paſſer de vêtements, blâment les Peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur ſeroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages ſe peignent le corps d'une façon qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une ſeule couleur ; d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & repréſentent ſur leurs corps diverſes figures de fleurs & d'animaux ; d'autres s'oignent d'une eſpèce de colle gluante, ſur laquelle ils font ſouffler du duvet de diverſes couleurs, par compartiments. Ils trouvent cet uſage admirable, non-ſeulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantiſſent des inſectes, les rendent plus ſouples & plus agiles : ils ont donc raiſon de

les faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs, vêtus de robes longues, faites d'un millier de pièces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos Pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence; mais nos Européanes, en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge; ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de soufre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire, en France, en Angleterre, en Allemagne, & dans tous les Pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître

plus belles; elles imitent en cela les Sauvageſſes, qui ſe font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reſte, la mode de ſe peindre tout le corps ou quelques parties ſeulement, fut celle de tous les temps & de tous les Pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juives, Tacite le dit des Allemands, (*x*) Pline, (*y*) Hérodiens, (*z*) nous apprennent que certains Peuples de la Grande-Bretagne, n'ayant l'uſage d'aucuns vêtements, ſe peignoient le corps de diverſes couleurs, & y repréſentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Gots ſe rougiſſoient le viſage avec du cinabre; & les premiers Romains, ſi nous en croyons Pline, (*a*) ſe peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit auſſi le viſage de Jupiter. Les Européanes faiſoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & ſur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougiſſoient tout le corps, & même les ſtatues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des eſpèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiſeaux très-bien tiſſues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent auſſi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique ſe percent

(*x*) Livre des mœurs des anciens Allemands.
(*y*) Liv. 22, Ch. 1.
(*z*) Vie de Sevère.
(*a*) Liv. 33, Ch. 7.

les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur, travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésiliennes en ont d'or pur d'une grandeur demésurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de cryſtal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainſi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur deſcendent juſqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent auſſi des bracelets comme les Américaines; vraiſemblablement elles ſe peindroient auſſi tout le corps, comme les Caraïbes, les Bréſiliennes, preſque tous les Peuples du nouveau Continent & de pluſieurs Cantons de l'Afrique, ſi le climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas ſe vêtir. Nos Européanes ſe flattent cependant d'avoir du goût & de l'eſprit : pourquoi donc mépriſeroient-elles les Américaines, ſur leſquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres uſages & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverſes choſes, ſuivant le caprice & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à meſure qu'elle croît. On aſſure même qu'ils ont le ſecret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils penſent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chèvres. Tous les Peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui penſent

comme les Américains ſur l'uſage de porter la barbe; ils laiſſent aux Militaires & aux Cochers le plaiſir de porter des mouſtaches, & coupent la barbe le plus ras poſſible, pour ſe donner ſans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raiſons que l'on ſait. Ainſi varient les opinions ſur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois, plus un corps eſt vélu, plus il paroit beau. Ce ſeroit parmi nous comme chez les Peuples de l'Amérique, la beauté d'un ours & non celle d'un homme. Par la même raiſon les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent ou ſe coupent preſque tous les cheveux, pour n'en laiſſer croître qu'un toupet au ſommet de la tête, tandis que les Peuples occidentaux de l'Europe non-ſeulement conſervent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaiſie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainſi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat, les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment auſſi les nez écraſés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles alongées juſques ſur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y ſuppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retrouſſé; ils ont leur raiſon pour cela.

Les Ethyopiens préfèrent les lèvres épaiſſes & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Moſambique aiment les dents aiguës & pointues;

ils emploient même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir alongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les mères la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Asiatiques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mamelles pendantes, & assez alongées pour être jettées par dessus l'épaule; nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des

agréments & des appas, nos Européannes ne se mettent-elles pas le corps à la torture pour se former une belle taille? A quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent, comme ailleurs, des loix, du climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible, que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés, pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe, dont l'expérience journalière prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé! parmi nous, combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique, les Naturels du Pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux? Des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le

nom seul de *Sauvage* nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui, ne connoissant presque aucun excès, ne connoit presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déja bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que, endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à Mr. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvagas, incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie, dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine, que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *Voilà qui est bien.* Vient-on lui dire : *Vos enfants ont été tués : Cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle ins-

pire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que, ignorant le génie de leur Langue, on le leur explique mal; soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du Nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin, quoiqu'ils n'aient ni culte, ni religion, ils disent que ce grand Esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le Recueil des Voyages de l'Abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébétés & stupides? Les Brachmanes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Apollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la Philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que Mr. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vu que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; (*b*) que tout y

(*b*) Dissertation de Guedeville, Tom. VI, p. 91 & suiv.

vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des Naturels du Pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vu que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats; puisqu'en général ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse, & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qu'elles sont pleines d'esprit, toujours gaies, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité, qu'à beaucoup d'égards ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manières dignes de la simplicité primitive du vieux temps; qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination, & relativement aux préjugés des Peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la mollesse, & que la misère ou les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les Tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transf-

porté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, eſt à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un eſprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oiſif, phlégmatique & ſérieux, ils fument paiſiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les raſſemble, la ſatisfaction qu'ils éprouvent de ſe voir réunis.

Dans les Tabagies de notre Continent, on voit des gens aſſemblés pour paſſer des journées entières appuyés nonchalemment ſur le bout d'une table, couverte de vaſes pleins de thé ou de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des ſourcils rabattus, les étudiant dans un morne ſilence, examinant juſqu'à leurs moindres geſtes, avec des yeux obſcurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifeſter la défiance qu'ils ont de leurs voiſins, avec les ſoucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joie & le plaiſir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y ſont amenés que par l'ivreſſe, qui alors en bannit la raiſon, pour y introduire la diſcorde, les querelles, & toutes leurs funeſtes ſuites. Voilà cependant ces Peuples civiliſés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juſte titre le nom de Sauvages?

Il ne me ſeroit pas plus difficile de juſtifier l'Amérique des fauſſes aſſertions de Mr. de P. au ſujet des quadrupèdes naturels à ce Continent-là, ou qu'on y a tranſporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (c) par un

(c) Tom. I, p. 8 & 12.

contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes, & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout-à-fait pensé à cet égard, comme Mr. de P., & Mr. Muratori nous assure, dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à Mr. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déja de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine, & ceux de la Côte de la Terre-ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisière des forêts; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce Pays-là comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'A-

mérique

mérique septentrionale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

Mr. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontières du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce Pays-là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais Mr. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Brésil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands, puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchand. Les chèvres & les brebis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des chiens de chasse y est admirable, & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja

naturellement, & que Mr. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & font pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le Journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que Mr. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du Globe est, depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plu aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusés, & dont cette mère commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains Pays.

En effet, si les Européans pensoient comme Mr. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique, & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité aient fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'A-

mérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ses dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux Naturels du Pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouvèrent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Non, tout le spécieux de ses raisonnements ne sauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de Mr. de P., ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'Ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque gé-

néral qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le Public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (d) L'Ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monastères; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres comme un bien de famille! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son Ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou absorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs Plaidoyers, (e) les Ministres d'Etat, (f) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont

(d) Recherches philosophiques sur les Américains, Tom. II, p. 224.

(e) Mr. Joly de Fleury, Avocat-Général du Parlement de Paris.

(f) Arrêt du Conseil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science, & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'écho des sons bruyants de quelques tempêtes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

FIN.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

R

F

A

Tome

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS.

PAR MR. DE P***.

S

Rec

Con

mie

de

qua

garc

rédu

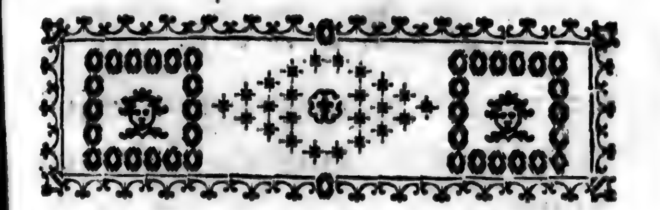
A

resp

lin :

jet

phiq



PRÉFACE.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philoſophiques* devant une Compagnie auſſi illuſtre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raiſons pour ne jamais répondre; quand même on ſe ſeroit imaginé qu'on gardoit le ſilence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on reſpecte infiniment l'Académie de Berlin : ſi elle n'a pas déſapprouvé le projet de réfuter les *Recherches Philoſophiques*, j'eſpere qu'elle ne déſapprou-

vera pas non plus le projet de les juſtifier. Car enfin la défenſe eſt de droit naturel.

Le Public va être inſtruit : il pourra juger. (*)

(*) La critique que l'on ſe propoſe d'examiner, eſt intitulée : *Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philoſophiques de Mr. de P.., par Dom Pernety, Abbé de Brügel, des Académies Royales de Pruſſe & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.* Elle contient, ſans compter la Préface, 133 pages.





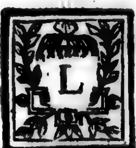
DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires.



I.



LE Critique qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son Ouvrage. Cette maniere de critiquer n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations; car quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré; sans quoi on ne discerne plus les choses; on accorde tout à l'imagination, & rien au jugement.

Que seroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups qu'on en a eue à les porter? Alors on ne feroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires : tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressants, bien plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

II.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son Livre; le Critique a fait en deux ou trois heures une Dissertation contre ce Livre, & il ne veut pas que le Public juge du Livre tel qu'il est; mais tel qu'il le dépeint dans sa Dissertation. Ce qui paroît un peu injuste.

III.

On accuse l'Auteur *d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'espece humaine*. Ensuite on l'accuse, à chaque page, *d'avoir trop loué les Peuples de l'Europe*.

Ainsi les Peuples de l'Europe ne sont pas partie de l'espece humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage,

l'avantage infini qu'ont les habitants de l'Europe sur les indigènes du nouveau Monde.

Les Nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Descartes, Bayle, Montesquieu, s'Gravesend, ne sont pas seulement supérieures, mais infiniment supérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute, jamais son Ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

I V.

Voici les termes du Critique.

Les Sauvages de l'Amérique sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. (*)

Ainsi Marc-Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philosophes; & les Anthropophages du nouveau Monde sont Philosophes.

Je conçois que le Critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages, qui est un effet de leur tempérament & de leur stupidité, pour un effet de leurs principes. C'est tout confondre.

V.

Mais voyons donc, après tout, s'il est vrai que Mr. de P. ait autant *décrié les Américains*, qu'on le dit.

Au commencement du seizieme siecle, comme l'ob-

(*) Pag. 124.

ferve Mr. de Bougainville, les Théologiens foutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda foutint qu'on pouvoit les maffacrer fans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philofophiques* ne ceffe de répéter qu'on a eu tort de refufer aux Américains le titre d'homme, & qu'on a eu encore plus grand tort de les maffacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que les terribles Théologiens du feizieme fiecle : il plaint le fort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, fur leurs malheurs; il n'y a pas un mot dans fon Livre qui ne refpire l'amour de l'humanité: il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accufé les Peuples de l'Amérique les moins barbares: il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une Idole. Cependant qu'on life l'*Hiftoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par le Pere Touron, & on y verra que ce Religieux ne forme pas le moindre doute fur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainfi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le Critique le dit, (*) a, au contraire, fait

(*) Pour prouver combien le Critique eft modéré dans fes termes & dans fes imputations, il fuffit de citer ici un paffage de fa Differtation, pag. 12.

„ A ce portrait, où l'on croiroit aifément que le Peintre „ a trempé fon pinceau dans l'humeur noire de la mélan- „ colie, & délayé fes couleurs dans le fiel de l'envie; dont „ tous les traits femblent avoir été placés & conduits non

tous ſes efforts pour les juſtifier ſur bien des points : il tâche auſſi de démontrer que tous les Auteurs des Relations, & tous les Hiſtoriens ont exagéré le nombre des Peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin, il a rendu la mémoire des déprédateurs Eſpagnols plus odieuſe qu'aucun Ecrivain ne l'avoit fait avant lui : il n'appelle Pizarre qu'un voleur, il n'appelle Cortez qu'un brigand ; il aſſure que Vaſco Nunnez étoit un monſtre infame, digne du dernier ſupplice. Il eſt vrai qu'il nomme Chriſtophe Colomb un grand-homme, & il le méritoit : la ſévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit beſoin pour contenir les Eſpagnols, ſes mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau Monde : plus il s'intéreſſoit à la conſervation des Américains, & plus on l'accuſoit de trahir Ferdinand & Iſabelle. Les Indiens pleurerent ſa mort : ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando, qui lui succéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Caſtillans qui paſſerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un Critique viendroit l'accuſer d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois, & ſur-tout aux Hurons ? On voit par-là combien il eſt difficile, avec les meilleures intentions, de ſatisfaire tout le monde. Au reſte il me paroît peu probable que l'Auteur des *Re-*

„ par la philoſophie qu'il annonce avoir préſidé à ſon Ou-
„ vrage ; mais par un amour-propre offenſé, par un parti
„ pris d'humilier la nature humaine.

cherches Philosophiques auroit envié le sort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.

CHAPITRE II.

De la dégénération des Européans établis en Amérique.

L'AUTEUR a non-seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat; mais il a encore assuré que les Européans, qui vont s'établir en Amérique, y dégénèrent aussi. On connoît les preuves incontestables qu'il a citées; & voici une nouvelle preuve, tirée d'un Ouvrage qui étoit sous presse à Paris, tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philosophiques* à Berlin, sans que les Auteurs aient été en correspondance les uns avec les autres.

„ Dans l'Amérique septentrionale les Européans dé-
„ génèrent sensiblement, & leur constitution s'altère à
„ mesure que les générations se multiplient. On a re-
„ marqué, dans la dernière guerre, que les hommes
„ nés en Amérique, ne pouvoient pas supporter aussi
„ long-temps que ceux qui étoient venus d'Europe,
„ les travaux des sieges, & la fatigue des voyages de
„ mer : ils mouroient en grand nombre. Il leur est
„ pareillement impossible d'habiter un autre climat,

„ ſans être ſujets à quantité d'accidents qui les font „ périr. „ (*)

Voilà donc cette dégénération progreſſive dans l'eſpece humaine, dont il eſt parlé dans les *Recherches Philoſophiques*. Comme c'eſt un fait très-important, très-ſingulier; comme c'eſt un fait qui ſert de baſe à l'hypothèſe de l'Auteur, le Critique devoit s'attacher à démontrer qu'il eſt faux, ou il devoit, ſuivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il ſemble qu'il lui ſuffiſoit de prendre la plume pour compoſer une réfutation dans les formes; mais qu'il me permette de lui faire obſerver qu'il a trop changé l'état de la queſtion, & trop peu approfondi les choſes, pour pouvoir les traiter avec quelque préciſion. Auſſi ne donne-t-il aucune obſervation ſur l'Hiſtoire Naturelle de l'homme: il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, & enfin des raiſonnements à perte de vue.

Quand on attaque un Livre écrit ſur une ſcience, il faut ſe ſervir d'arguments tirés de cette ſcience, & non d'une autre.

(*) *Hiſtoire Naturelle & Politique de la Penſylvanie*, P. 237. Paris 1768. Cet Ouvrage n'eſt pas tiré des Mémoires de quelques Voyageurs inconnus, mais des Obſervations de deux célebres Naturaliſtes, Mrs. Bertrand & Calm.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européans nés en Amérique, qui ont étudié dans les Universités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa-Fé, n'ont jamais écrit un bon Livre.

Pour démontrer que cette assertion est fausse, il falloit absolument citer un bon Livre écrit par des Créoles; mais le Critique s'en est bien gardé : il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore long-temps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les Lettres, & cela est d'autant plus probable que l'on a aussi bien remarqué ce phénomène parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les Provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphère de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur Pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans

l'Amérique septentrionale que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civilisé par les sciences ve ues du midi. La cause de ceci est que les Colonies Angloises travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrein, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses; tandis que les Espagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures Provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des indigènes. Il est bien vrai, comme je le ferai voir dans la suite, que les Colonies Angloises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.

CHAPITRE IV.

Caractères de l'abâtardissement des Indigènes de l'Amérique.

Les premiers Espagnols qui allèrent en Amérique débarquèrent, comme on sait, dans l'Isle de Saint-Domingue, qui se nommoit alors Hayti : ils furent bien surpris d'y trouver des hommes *dont l'indolence & la paresse formoient le caractère dominant, qui étoient simples & sans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain : après avoir mangé & dansé une partie du jour, ils passoient le reste du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoit ni esprit, ni mémoire.*

Ils étoient presque nuds, & s'enivroient souvent de Tabac. (*)

L'étonnement augmenta, lorsqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau Monde, on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroissoient presqu'insensibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une espèce de substance laiteuse dans leurs mamelles; qu'ils ne pouvoient ni soulever, ni porter des fardeaux. La surprise augmenta encore, lorsqu'on s'apperçut malheureusement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit ouï parler des Pays sauvages; mais on n'avoit jamais rien vu d'aussi sauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-seulement paresseux; mais si ennemis du travail, que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur Pays; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur industrie. Aussi le gibier, dit Mr. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

(*) Tel est le Portrait que le Pere Touron donne de ces Indiens, dans son *Histoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître; & il n'a rien dit qui n'ait été puisé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le Critique se fâchera sans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuse l'esprit & la mémoire à ces Indiens, ainsi que l'a fait Mr. de P.

Cette dépopulation & ces ſymptômes dont je viens de parler, prouvent de la manière la plus ſenſible, que l'eſpèce humaine y avoit eſſuyé une altération dans ſes facultés phyſiques & morales. Il étoit du devoir du Critique de démontrer que ces ſymptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais exiſté; mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'ait entrépris cette démonſtration. Jamais Ecrivain n'a examiné plus ſuperficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a obſervé que, parmi toutes les Peuplades, qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cents lieues, depuis le détroit de Bahama juſqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les Provinces les plus tempérées de la Zone Torride; mais les Péruviens qui habitent ſous la ligne, ſont tous auſſi naturellement imberbes. (*) Ce caractère ſingulier ſervit d'argument à ces Théologiens qui ſoutinrent que les Américains n'étoient pas des *Hommes*. Ils n'ont pas, diſoit-on, le ſigne de la virilité que la Nature a donné à tous les Peuples du Monde, hormis à eux ſeuls.

Il faut convenir que c'eſt là un phénomène extraordinaire, ſoit que la cauſe en exiſte dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu; ſoit qu'elle réſide dans le ſang même de cette race puſillanime, ce qui eſt bien plus probable.

(*) *Dom Juan*, *Voyage au Pérou*, T. 2. p. 283.

Quand ces Américains virent pour la premiere fois des Espagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage : *car comment pourrions-nous résister*, s'écrièrent-ils, *à des hommes qui ont des cheveux dans le visage, & qui sont si robustes qu'ils soulèvent des fardeaux que nous ne saurions seulement remuer?* Les Péruviens parurent le moins épouvantés à la vue des Espagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés; mais ils se détrompèrent bientôt.

Il faut observer que les Sauvages en général sont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les Peuples civilisés; parce que ces Sauvages ne travaillent jamais; & on sait combien le travail fortifie les nerfs : je crois aussi que la nourriture y influe beaucoup.

CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

Je ferai voir dans un autre Chapitre, que le Critique n'a pas compris l'Ouvrage qu'il a attaqué; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que quand l'Auteur cite des faits, le Critique les altère & en déduit des conséquences qu'on n'en sauroit déduire. Par-là il est arrivé qu'il parle souvent du moral, lorsqu'il est question du physique.

L'insensibilité des Américains en amour est un fait très-surprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démon-

trer

ver l'affoibliſſement de la complexion de cette eſpèce d'hommes dégradés.

Le Critique en admettant préciſément le même fait, raiſonne ainſi :

„ On ne voit jamais parmi les Américains cette fu-
„ reur aveugle que nous appellons amour. Leur ami-
„ tié, leur tendreſſe, quoique vive & animée, ne les en-
„ traine jamais dans ces emportements, & ne les porte
„ pas à ces excès que l'amour inſpire à ceux qui en
„ ſont poſſédés. Jamais femmes ni filles n'ont occa-
„ ſionné des déſordres chez eux. Les femmes ſont ſages
„ & les maris auſſi; non par indifférence, mais par
„ l'idée de la liberté qu'ils conſervent de dénouer,
„ quand ils veulent, le lien du mariage. (*)

Avant que de raiſonner ainſi ſur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les cauſes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des paſſions, la premiere paſſion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir ſur le cœur des Américains, que ſur celui des autres hommes? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie ſauvage ralentit cette paſſion plus ou moins, ſuivant le climat; comme Hippocrate l'avoit déja obſervé de ſon temps, lorſqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne ſauroit voir ſans étonnement.

2. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conſéquent bien moins ſenſibles que les autres individus de notre eſpèce, que

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique, &c. Pag.* 83.

l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains, sont des phénomènes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour, *parce qu'ils savent, en se mariant, qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage*; c'est dire une chose étrange, & c'est néanmoins ce que le Critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, & qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précède le mariage; il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les Pays de notre Continent, où la répudiation est établie, les hommes sont aussi sensibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les Pays de notre Continent où le mariage est indissoluble. Tout cela ne devroit pas être ainsi, suivant le Critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non-seulement une cause fausse, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les Jurisconsultes comme Charondas, ni les Casuistes comme

Sanchez, pour ſavoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la diſſolution du mariage; mais on aime éperdument: *Quis enim modus adſit amori?*

Les Loix ſont des inſtitutions humaines: ce ſont les préjugés des Peuples ou ceux des Légiſlateurs; mais l'empire de la beauté, & cet invincible penchant qui réunit les ſexes, eſt une inſtitution de la Nature par où la ſociété commence : ce grand principe de la ſociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en ſont tombés que plus avant dans l'abrutiſſement & dans un déſordre qui comprend en lui tous les déſordres poſſibles. Chez eux la condition des femmes eſt ſi malheureuſe, qu'on ne peut y penſer ſans s'attendrir : ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts : ils les mépriſent & les abandonnent très-ſouvent, lorſqu'elles ſont enceintes. Le Critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le ſexe eſt tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le déſordre eſt toujours là où l'amour n'eſt point?

Il n'eſt pas étonnant que de tels hommes ne connoiſſent d'autres mariages que des aſſociations fortuites, auſſi faciles à rompre qu'à contracter; &, par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté : elles ſont tellement diſgraciées de ce côté-là, elles reſſemblent ſi fort aux hommes, que, ſans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les diſtinguer par leur phyſionomie. On a obſervé, que plus un Peuple eſt ſauvage, plus les femmes y reſſemblent aux hommes; &

ſur-tout en Amérique, où ces hommes ſont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mittelberger, il eſt difficile de diſtinguer les ſexes au viſage. Il n'y a donc pas là de beau ſexe.

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

„ EN général, l'Amérique n'a jamais pu être auſſi „ peuplée que l'Europe & l'Aſie : elle eſt couverte de „ marécages immenſes, qui rendent l'air très-mal ſain; „ la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons; „ les flèches trempées dans le ſuc de ces herbes ve- „ nimeuſes font des plaies toujours mortelles. La Na- „ ture enfin avoit donné aux Américains beaucoup „ moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien Mon- „ de. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beau- „ coup à la population. (*)

Ce paſſage de M. de Voltaire contient bien des choſes en peu de mots : mais il ne contient pas une ſeule propoſition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une ſeule de ces propoſitions ſoit fauſſe. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenſes marécages, d'où il ſort néceſſairement des brouillards qui y rendent l'athmoſphère plus humide que dans les autres Contrées du Monde? Comment eût-il pu nier qu'il ne naiſſe en Amérique un nombre prodigieux

(*) *Philoſophie de l'Hiſtoire*, pag. 45.

de végétaux & de ſerpents vénimeux, puiſque ces plantes & ces reptiles ſont connus & décrits par les Naturaliſtes?

Mr. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il aſſure que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vaſtes terreins, & que, quand il s'éloignoit des rivieres, il lui arrivoit ſouvent de marcher pluſieurs jours ſans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces conſidérations ont porté Mr. de Buffon à penſer que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau Continent que depuis peu. Ce ſentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, qui s'eſt fondé ſur la différence eſſentielle qu'on obſerve entre les langues Américaines & les langues Tartares : cependant ſi les hommes s'étoient introduits récemment dans ces Contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamſchatka; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les Peuples Américains, la tradition conſtante de leur retraite ſur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchiſſe, qu'une telle tradition prouve abſolument que les Américains avoient habité ce Pays depuis une infinité de ſiecles.

Lorſque Mr. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages foſſiles, tirés des *Montagnes bleues*, qui ſe prolongent depuis le Canada juſqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant que de trouver

des coquillages autour des *Montagnes bleues*; puisqu'ils savoient, par l'ancienne parole, (*) que la mer les avoit environnées. Or, si ces Peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les révolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge, survenu dans notre Continent. C'est à cette inondation que le nouveau Monde a éprouvé plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une source commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoiblissement des Nations qui y habitoient. Le Critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphère opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches Philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce système de l'organisation récente; & cependant le Critique impute à l'Auteur cette même hypothèse qu'il a combattue de toutes ses forces. Je souhaiterois qu'il eût mieux compris l'Ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin des Peuples Sauvages de s'éteindre, lorsque des Nations policées viennent s'établir parmi eux: cela est très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique: beaucoup de personnes assurent que, si les Anglois continuent à y étendre leurs établissements, on n'y verra plus de Sauvages.

(*) Ils appellent ainsi la tradition.

Car, au-lieu de se mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européans, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & se replient ou vers les Assénipoils, ou vers la Baie de Hudson : comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres, ils dépérissent & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq Nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Senekas, les Oneydœs, les Onondagas & les Cayugas, qui faisoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique septentrionale en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes sur pied, ne sauroient aujourd'hui rassembler trois mille guerriers, dans un Pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont souvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre, lorsqu'ils étoient enivrés d'eau-de-vie ou de rhum, qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient solemnellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européans; mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum, & de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur Pays. Plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroissent nulles; car, comme je le dirai dans un autre Ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé; & quand il vend sa Patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne : aussi les Dellawares & tous ceux

qui, comme eux, ont vendu de vastes terreins, s'en sont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.

CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique, du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles, & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

En Europe, & dans plusieurs endroits de l'Asie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circassie, où le sang est très-beau & l'espèce humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le sang n'est pas beau, & l'espèce énervée, les femmes enfantent sans douleur & avec une facilité étonnante. (*)

En prenant les Pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, sur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une; & en Amérique, sur mille femmes en couches, il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien Continent est fort peuplé, & le nouveau Continent est un désert relativement à son étendue: ainsi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter, est accompagnée d'une grande infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe:

(*) Voyez *les Recherches Philosophiques, Tom. I. Pag.* 54

car il y a des cantons aux Indes orientales, & ſur-tout dans les Provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes ſe délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines; mais loin d'être ſtériles comme elles, leur fécondité ſurpaſſe celle des Européanes.

Ainſi l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractère d'affoibliſſement, qu'en tant qu'elle eſt accompagnée de cette ſtérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui ceſſent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux maſſacres des Eſpagnols, puiſqu'il a paſſé dans les Indes occidentales plus d'Européans qu'on n'y a détruit d'indigènes; & ſi l'on comptoit les Nègres, on trouveroit que le nouveau Continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en exiſtoit au moment de la découverte.

Le Critique dit juſqu'à deux fois, que les *Américains vivent des ſiecles.* (*) A cela je réponds, que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une Diſſertation où l'on n'examine pas les choſes; mais qu'elles ne ſauroient trouver place dans un Livre où l'on s'attache à examiner les choſes.

Comme les Sauvages ne ſavent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naiſſance, & il eſt très-difficile de connoître au juſte leur âge. Chez quelques Peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un pa-

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, *Pag.* 49. & 76.

nier : c'eſt là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conſerve qu'auſſi long-temps que le Village reſte dans un même lieu : car quand la Peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jetter des cailloux; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoiſſance intéreſſe très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, auſſi long-temps que les autres hommes : le mal vénérien n'eſt qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, leſquels parvenoient ſouvent à 80 ans, & pouſſoient quelquefois leur carrière au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raiſon ſe développe plutôt, c'eſt une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté ; de ſorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'eſt d'après les propres expreſſions de Don Juan, qu'il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquièrent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi eux l'eſprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle ſe manifeſte plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils ſont déja aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir. Or cette obſervation de Don Juan ſur les Créoles du Sud de l'Amérique, eſt exactement conforme à l'obſervation qu'on a faite ſur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui eſt ſans doute très-étonnant.

„ Nous ne devons pas omettre une remarque ſin-
„ gulière qu'on fait au ſujet des habitants de la Pen-
„ ſylvanie. Il ſemble que la Nature agiſſe plus rapide-
„ ment dans ces Contrées qu'en Europe; car l'on voit
„ la raiſon devancer la maturité de l'âge. Il n'eſt pas
„ rare de trouver de petits garçons en état de répon-
„ dre à des queſtions fort au-deſſus de leur âge, avec
„ autant de juſteſſe & de bon ſens, que s'ils étoient
„ déja des hommes. Il eſt vrai qu'ils ne parviennent
„ pas à la même vieilleſſe que les Européans. Il eſt
„ ſans exemple qu'un habitant né dans ces climats, ait
„ atteint quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ans. On ne
„ parle ici que des hommes d'origine Européane; car
„ pour les Sauvages, qui ſont les anciens habitants du
„ Pays, on voit encore des vieillards parmi eux; mais
„ ils ſont en bien plus petit nombre qu'anciennement. „
Hiſt. Naturelle de la Penſylvanie, pag. 236.

Cette précocité de la raiſon dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne ſauroient réuſſir dans les ſciences: leur entendement baiſſe à meſure qu'ils avancent: ils ont trop d'eſprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déja plus d'eſprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enſeigné dans leur jeuneſſe. Tout cela eſt un effet néceſſaire de la dégénération que l'eſpèce humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les Peuples véritablement ſauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits, (*) puiſqu'on y détruit les enfants qui naiſ-

(*) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circonciſion*.

ſent avec des défauts ſemblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de boſſus, ni des perſonnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on y jettoit les enfants nés avec de telles difformités dans cette voirie qu'on oſoit nommer le *Lieu du dépôt*, au pied du mont Taygete.

Il eſt vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les Peuples policés; mais la raiſon n'en eſt pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord ſont moins ardents dans l'amour, & qui vivant dans un état où le travail leur eſt inconnu, ne diſloquent pas leurs membres en ſoulevant des fardeaux, en conduiſant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des Arts, ils n'ont pas auſſi les maladies des Artiſans. Les grandes courſes que les femmes enceintes y entreprennent à la ſuite des chaſſeurs, les font quelquefois avorter; mais il eſt rare que la violence du mouvement eſtropie l'embrion : nous obſervons exactement la même choſe parmi les femelles de certains animaux ſauvages, & même de certains animaux domeſtiques, comme les chiens, dont on fait chaſſer les femelles pleines, ſans qu'il en réſulte aucun accident ſenſible par rapport aux petits dont elles ſe délivrent; tandis que les vaches, qui ſe meuvent ſi lentement, produiſent fort ſouvent des veaux monſtrueux, ou difformes; & cela eſt très-rare parmi les chiens. (*)

(*) Il ſe peut bien que dans les quadrupèdes le fœtus ne ſouffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'eſpèce humaine : auſſi faut-il convenir que les femmes ſau-

Dès que les Péruviens ſont devenus ſujets de l'Eſpagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus eſtropiés qu'on en rencontre en Europe : cela eſt occaſionné d'un côté par les travaux auxquels on les ſoumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de maſſacrer les enfants, qui en venant au monde ont quelque membre de trop ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne ſauroit s'en trouver chez les Peuples purement chaſſeurs & pêcheurs, où perſonne n'aide perſonne, & où l'on maſſacre même les vieillards qui manquent de forces pour ſe nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue : car, pour chaſſer & pour pêcher, il faut l'uſage des yeux. Parmi les Peuples Bergers, tels que les Lappons, on rencontre fréquemment des aveugles; mais comme il eſt très-aiſé de les nourrir de chair, ou de lait de rhenne, au fond d'une cabane, on eſt bien éloigné de les laiſſer périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne ſauroient conduire des vieillards, & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on ſacrifie, où l'on abandonne les

---

vages, dans les derniers mois de leur groſſeſſe, ne peuvent ſuivre les Chaſſeurs, & reſtent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon umbilical à leurs enfants; ce qui m'a beaucoup étonné. Les Voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choſes curieuſes ſur les mœurs des Sauvages : ſi l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils ſe ſervent d'un ligament, ou de quelqu'autre pratique ſemblable.

personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le Critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les Nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde : cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité ; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

CHAPITRE VIII.

Du Portrait des Américains.

Le portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le Critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, & cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur les passages suivants.

„ J'ai cru reconnoître dans tous les Américains un „ même fonds de caractère. L'insensibilité en fait la „ base. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom „ d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît „ sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne „ s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jus„ qu'à la voracité, quand ils ont de quoi se satisfaire ; „ sobres, quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se „ passer de tout sans paroître rien desirer ; pusillanimes „ & poltrons jusqu'à l'excès, si l'ivresse ne les trans„ porte pas ; ennemis du travail ; indifférents à tout mo-

„ tif de gloire, d'honneur ou de reconnoissance; uni-
„ quement occupés de l'objet présent, & toujours dé-
„ terminés par lui; sans inquiétude pour l'avenir; in-
„ capables de prévoyance & de réflexion; se livrant,
„ quand rien ne les gêne, à une joie puérile, qu'ils
„ manifestent par des sauts & des éclats de rire immo-
„ dérés, sans objet & sans dessein : ils passent leur vie
„ sans penser, & ils vieillissent sans sortir de l'enfance,
„ dont ils conservent tous les défauts.

„ Si ces reproches ne regardoient que les Indiens
„ de quelques Provinces du Pérou, auxquels il ne
„ manque que le nom d'esclaves, on pourroit croire que
„ cette espèce d'abrutissement naît de la servile dépen-
„ dance où ils vivent; l'exemple des Grecs modernes
„ prouvant assez combien l'esclavage est propre à dé-
„ grader les hommes. Mais les Indiens des Missions,
„ & les Sauvages qui jouissent de leur liberté, étant
„ pour le moins aussi bornés, pour ne pas dire aussi
„ stupides que les autres, on ne peut voir sans humi-
„ liation combien l'homme abandonné à la simple na-
„ ture, privé d'éducation & de société, diffère peu de
„ la bête. „

Tels sont les termes de Mr. de la Condamine, dans *son Voyage sur l'Amazone, pag.* 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (*) que ce qui est contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le

(*) Il n'y a qu'à consulter l'Ouvrage de Mr. de P. pour se convaincre qu'il a suivi fidélement le passage qu'on vient de citer, sans s'en écarter en un mot.

Critique a pu l'accuser devant une des premieres Académies de l'Europe, d'en avoir imposé sans aucune retenue, sans aucun respect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui est tout d'imagination.

Je souhaiterois pouvoir justifier ce procédé, où la bonne foi manque; mais cela est bien difficile. Au reste, l'Auteur se repose sur le témoignage qu'il a à se rendre à lui-même : il sait que plus on lira l'Histoire de l'Amérique, & plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une seule proposition sans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, est d'avoir relevé avec trop peu de ménagement les erreurs où quelques Voyageurs sont tombés; mais ces Voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages, qu'il connoissoit: s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les Voyageurs n'ont été ni Naturalistes, ni Philosophes, on ne sauroit assez se défier d'eux. Mr. de P. a adopté le fait rapporté par le Pere Charlevoix, dans l'*Histoire de la Nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît sur le corps des enfants sauvages, & qui se déracine vers le huitième ou le neuvième jour, comme Charlevoix le dit. Cette observation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite; parce qu'il soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *Crinons*, que les Médecins & les Naturalistes nomment *Vermes comedones* ou *crinones*: il est d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages sont fort sujets à différentes espèces de vers, & que des Voyageurs malhabiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux, ou des poils;
car

car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* attaquent aussi les enfants en Europe, cela fait disparoitre tout le phénomène. (*)

Je rapporte ce fait, pour prouver qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le Critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable; mais il ne s'est point du tout occupé de l'Histoire naturelle.

CHAPITRE IX.

Continuation.

VOYONS maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le Critique, qui y confond le physique & le moral. Voici ses termes:

„ Les Américains, loin d'être une race d'hommes „ dégradée & dégénérée de la nature humaine, *ont* „ *tout ce qui caractérise la perfection*: belle taille, „ corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveu„ gle, muet, ou affecté d'autres infirmités, si commu„ nes dans notre Continent; une santé ferme, vigou„ reuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de „ la nôtre; *un esprit sain, instruit, éclairé, & guidé* „ *par une philosophie vraiment naturelle, & non su*„ *bordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éduca-*

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*, pag. 39. T. I.

„ *tion ; une ame noble, courageuse, un cœur généreux,*
„ *obligeant* : que faut-il de plus à Mr. de P. pour être
„ véritablement homme ? (*)

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans Mr. de la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir Mr. de la Condamine d'une façon si formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croie sur sa parole, & qu'on refuse toute croyance à un Philosophe qui a séjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus ? Je pense que tout homme raisonnable ne balancera point entre ces deux témoignages: on en croira toujours Mr. de la Condamine ; quoiqu'en dise le Critique, (†) qui n'a été qu'aux Isles Malouines où il n'a pu vu des Américains, ces Isles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choses plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne *sont affectés d'aucune infirmité*, suivant le Critique, ont néanmoins la lepre écailleuse, endémique, dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui est endémique dans la plupart des Provinces méridionales de l'Amérique : (**) ils ont le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, son véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, sont insensibles à l'amour, & sujets aux vers, dont ils

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* 112 & 113.

(†) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de Mr. de la Condamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(**) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt, pour parler comme le Médecin Pison, *incendium & corruptio ani cum ulcere depascente, sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico.* Hist. Nat. & Med. Indiæ, L. II. Cap. 14.

nourrissent différentes especes dans leurs intestins; la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne sont, comme on le voit, *affectés d'aucune indisposition.*

On n'a pas trouvé une seule Peuplade en Amérique qui n'eût des Médecins, ce qui est fort singulier; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage sait se guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne sauroit disconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis & les Piaies, qui sont les Médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'eussent quelques connoissances des simples, & sur-tout des vulnéraires & des sudorifiques, qu'ils emploient contre le mal vénérien : ils assuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en observant les animaux malades; mais cela paroît aussi incertain que ce que disoient les Péruviens sur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils soutenoient, par les lions de leur Pays, qui pendant leur fièvre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina*. (*) Quoi qu'il en soit, les Médecins sauvages, & ceux mêmes qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains

(*) Le lion n'est pas sujet, comme on l'a prétendu, à une fièvre éphémère; il est vrai qu'il rugit tous les jours assez réguliérement aux mêmes heures, & c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de sa fièvre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui survient un frisson lorsqu'il digère. Mais je ne crois pas que ce frisson ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas.*

qui ne portent pas d'habits, & qui se frottent de différents onguents : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption ; mais une espèce d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lepre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nuds, que parmi les Indiens habillés des Missions.

Quant à la *philosophie* de ces barbares, elle consiste à maltraiter d'une manière inouie les femmes, à s'enivrer de chica, d'eau-de-vie, de guldive ; à fumer du tabac, à se faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs prisonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par paresse, à se tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préserve de ces Philosophes-là ! Le Critique assure, que *leur esprit est instruit & éclairé*. Oui, sans doute, puisqu'ils ne savent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuser étrangement des termes, pour oser mettre en fait que de tels hommes, brutalement poussés par leur instinct animal, ne sachant modérer ni leur voracité, ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philosophie que les Nations policées de l'ancien Continent.

Le Critique assure, dans sa Préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juste valeur. Qui se seroit attendu alors, qu'il soutiendroit, dans le cours de sa Dissertation, que les Barbares du

nouveau Continent ſont des Philoſophes ſupérieurs aux Philoſophes de l'Europe? Voilà donc les Américains appréciés à leur juſte valeur.

Ce qu'il y a encore de plus ſingulier, c'eſt que le Critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches philoſophiques* parle dans ſon ſyſtême. Il lui dit ſans ceſſe : *Vous ne devez pas penſer d'après vous-même : vous devez penſer comme moi : vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions : vous ſoutenez que les Sauvages de l'Amérique ſont en tout inférieurs aux Européans. Et moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde ſont très-ſupérieurs aux Peuples de l'Europe : je ne puis le prouver ; mais cela n'empêche pas que je n'aie raiſon, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention.* (*)

A cela je réponds que l'Auteur n'eſt pas opiniâtre ; mais il n'eſt pas auſſi imbécille : il ſoutiendra toujours que les Nations policées ont un avantage infini ſur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obſcures de l'Amérique, ſans arts, ſans induſtrie, ſans ſe connoître eux-mêmes, ni leurs ſemblables ; & ſans avoir une ſupériorité bien marquée ſur les bêtes, comme l'obſerve Mr. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII pourquoi on ne rencontre preſque jamais des hommes contrefaits, parmi les Peuples véritablement chaſſeurs & pêcheurs : j'ai auſſi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit eſt plus que ſuffiſant pour démontrer à cet égard les erreurs du Critique.

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 44.

CHAPITRE X.

De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

DOM Pernety parle, en passant, d'une dispute élevée jadis entre les Récollets & les Jésuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a su que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les Missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets François, qui firent de petits établissements dans l'endroit où est de nos jours Québec: ils en firent aussi à Tadoussac & chez les Hurons. Ensuite ils catéchisèrent de leur mieux les Sauvages, & en baptisèrent quelques-uns; mais ils s'apperçurent bientôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchisoit en vain, & qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la consulter sur la conduite qu'il falloit tenir: ils demandèrent sur-tout s'il convenoit d'administrer le Baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un Néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuèrent à prêcher du matin au soir, ennuyé-

rent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeller à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la Nouvelle-France, qu'ils formèrent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets; & ils y réussirent par le crédit de Mr. de Lauzon, Surintendant & Président de la Compagnie du Commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner, sous peine d'être châtiés : ils lui intentèrent un procès; mais ils le perdirent, & durent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la Nouvelle-France, ils publièrent, selon leur coutume, des *Lettres édifiantes*, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grand tort d'assurer que les Sauvages manquoient d'esprit : ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils firent imprimer une brochure à Bourdeaux, par laquelle ils félicitèrent Louis XIV, de ce que, sous son très-glorieux règne, le Ciel avoit daigné, par le ministère des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France, sans même excepter les Assénipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangères, & sur-tout les Récollets, qui commencèrent alors à entamer la dispute dont il est question, & ne cessèrent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au Public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux, & voici ce qui fut constaté : On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entièrement opposée à celle de leurs Prédécesf-

ſeurs, commençoient par baptiſer, ſans s'informer de la capacité des Néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce Pays, il n'y en avoit aucun qui ne ſe laiſſât très-volontiers baptiſer dix fois par jour pour un verre d'eau-de-vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis, aucun ne ſavoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On aſſure que Louis XIV fût fort irrité : mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jéſuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces Religieux étoient fort conſéquents, & entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'eſprit pour comprendre le Catéchiſme, on leur auroit dit : Que faites-vous donc en Amérique? Quand ce grand prétexte des converſions n'a pas guidé les Jéſuites, qui ont donné des relations particulières de quelques Provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus ſtupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitants de St. Domingue, auxquels il refuſe preſque le titre d'hommes. En effet, tous ces Inſulaires avoient autant d'eſprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en ſont très-fâchés le ſoir; ce ſont des Philoſophes, ſelon le Critique.

Quand les Anglois ſe ſont emparés du Canada, ils ils ont vu clairement que les Miſſionnaires Franciſcains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient auſſi peu convertis que du temps de Verrazan & de

Jacques Cartier : on ſuppoſe que ce qu'ils nomment le *Manitou Meſſou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont oui conter du Meſſie, & que tout leur Chriſtianiſme ſe borne là.

Le Critique aſſure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, ſont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoiſſance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'Iſle de Ceylan, & ceux ſur-tout qui connoiſſent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shaſtab de Bramab*, ſeront bien étonnés de ce que le Critique ait avancé une pareille propoſition. On n'a point trouvé parmi tous les Peuples Américains, la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramab*, *Biſtnoo* & *Sicb*, ſur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainſi avant Pythagore ; cela étoit ainſi lorſqu'il entreprit ſon voyage aux Indes ; cela étoit ainſi du temps d'Apollonius, & eſt encore ainſi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le ſait à n'en pas douter, de grands changements au *Shaſtab*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le Critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand Eſprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand Eſprit* eſt un Manitou, un être bizarre dont le Sauvages n'ont aucune idée claire : ainſi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils diſent que ce Manitou, ou cet Atahocan, eſt dans une peau de

castor, tantôt dans une peau de marte; & ils paroissent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aisément insérer dans une relation des raisonnements sur la théologie des Iroquois; mais on y distingue d'abord les idées & les préjugés du raisonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutissement, ne peuvent pas même s'expliquer sur de pareilles matières, faute d'avoir des mots abstraits pour désigner les êtres métaphysiques. Il n'en est pas ainsi d'un Peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des Livres qui nous sont connus, & dont nous pouvons juger sans raisonner. Le Lecteur ne sera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre sous ses yeux un article du *Shastah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il est question du grand Etre à trois attributs.

„ Cet Etre est Dieu. — Dieu est un — Créateur „ de tout ce qui existe. — Dieu ressemble à une sphère „ parfaite, qui n'a ni fin, ni commencement. — Dieu „ regle & gouverne tout ce qui est créé, par une pro- „ vidence générale qui résulte de principes fixes & „ déterminés. — Tu ne chercheras point à connoître „ la nature, ni l'essence de l'Eternel, ni par quelles „ loix il gouverne le Monde. — Une pareille recher- „ che est vaine & criminelle. — Il doit te suffire de „ voir ses ouvrages jour par jour, nuit par nuit, sa „ sagesse, sa puissance & sa miséricorde. — Profi- „ tes-en. „ (*)

(*) *Evénéments historiques, relatifs au Bengale, & à l'Indostan, par J. Z. Holwell. T. II. p.* 38. *Paris* 1768.

Mr. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shastah*, observe] très-bien que cette définition de l'Etre Suprême est à la fois simple, sublime, & comparable à tout ce qu'on trouve sur ce sujet dans les Codes religieux des plus anciennes Nations de l'Asie; mais en vérité, ce n'est pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions sur la Divinité, qu'on puisse mettre en parallèle avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parsis dont Mr. Anquetil vient de traduire les Livres Zends.

J'ai observé que le Critique ne cesse de faire dans son style affecté & précieux, (*) des déclamations mille fois répétées contre les sciences, les arts, les richesses, les commodités & le luxe des Peuples civilisés: il a sans doute prévu qu'on ne se donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe plusieurs misanthropes, qui se sont déclarés hautement en faveur de la vie sauvage contre l'état social, & cependant ils sont restés dans l'état social; tandis

(*) On pourra juger de la manière d'écrire du Critique, par le passage suivant. " Dans notre Continent, la beauté " riante de la terre est l'effet non d'une nature empressée, " comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants, " mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive " dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est à la trouver belle. " Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, " dont l'indolence mollement étendue sur le duvet nargue " les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui " n'ouvrent les yeux que pour être éblouis, &c. &c. Pag. 15. Ceux qui aiment le *Phœbus*, seront sans doute très-contents de ce style-là.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

que pour être conséquents, & pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & se faire Hurons : mais il est plus aisé de mal raisonner & d'être en contradiction avec soi-même, que de se faire Huron. Il est vrai qu'on a vu depuis quelques années un homme, qui ayant été persécuté par les Moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois, & comme les Iroquois : il resta assez long-temps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la dernière guerre; mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement, qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend Mr. Chevreau, au Mathématicien Martial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada : à son retour il avoit tout oublié, & paroissoit être devenu imbécille, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

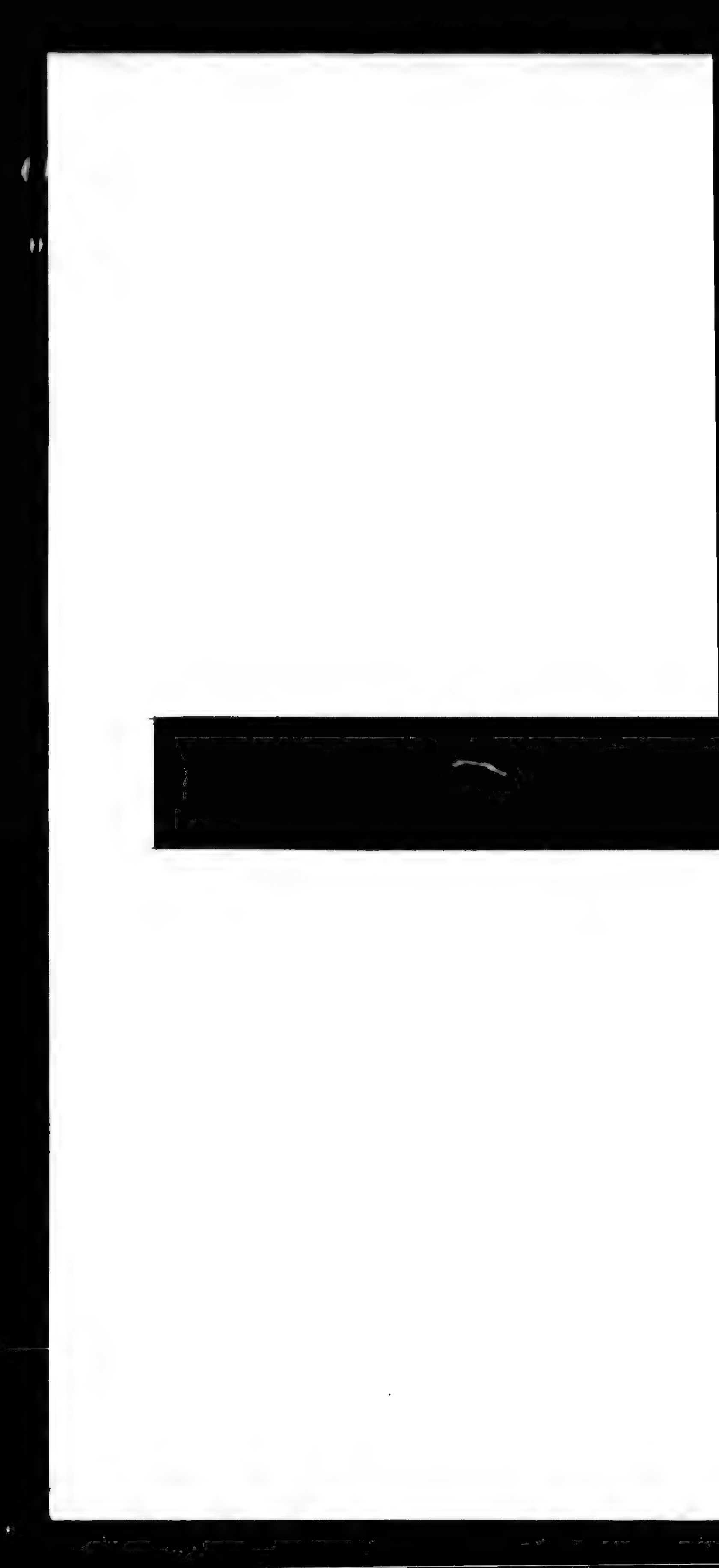
Ce n'est point seulement d'après le témoignage des Voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur Pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le Critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Au-

teur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lu plus attentivement l'Histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les Pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est éto né Mr. de Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a p in petit Prince en Europe, qui n'eût pu conq mérique, puisque l'Espagne, totalement épuisé gent, n'y envoya pas plus de forces que le moin Prince y en eût pu envoyer. Le Critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des Officiers assurérent qu'ils feroient les Européans prisonniers de guerre; & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un Gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à Atabaliba, que non-seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit; mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser; c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis, qu'ils nommoient des chevaux.* (*)

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrérent aucune ombre de courage, & on n'a jamais

(*) *Histoire de la conquête du Pérou. Liv. II. Chap. 5.*



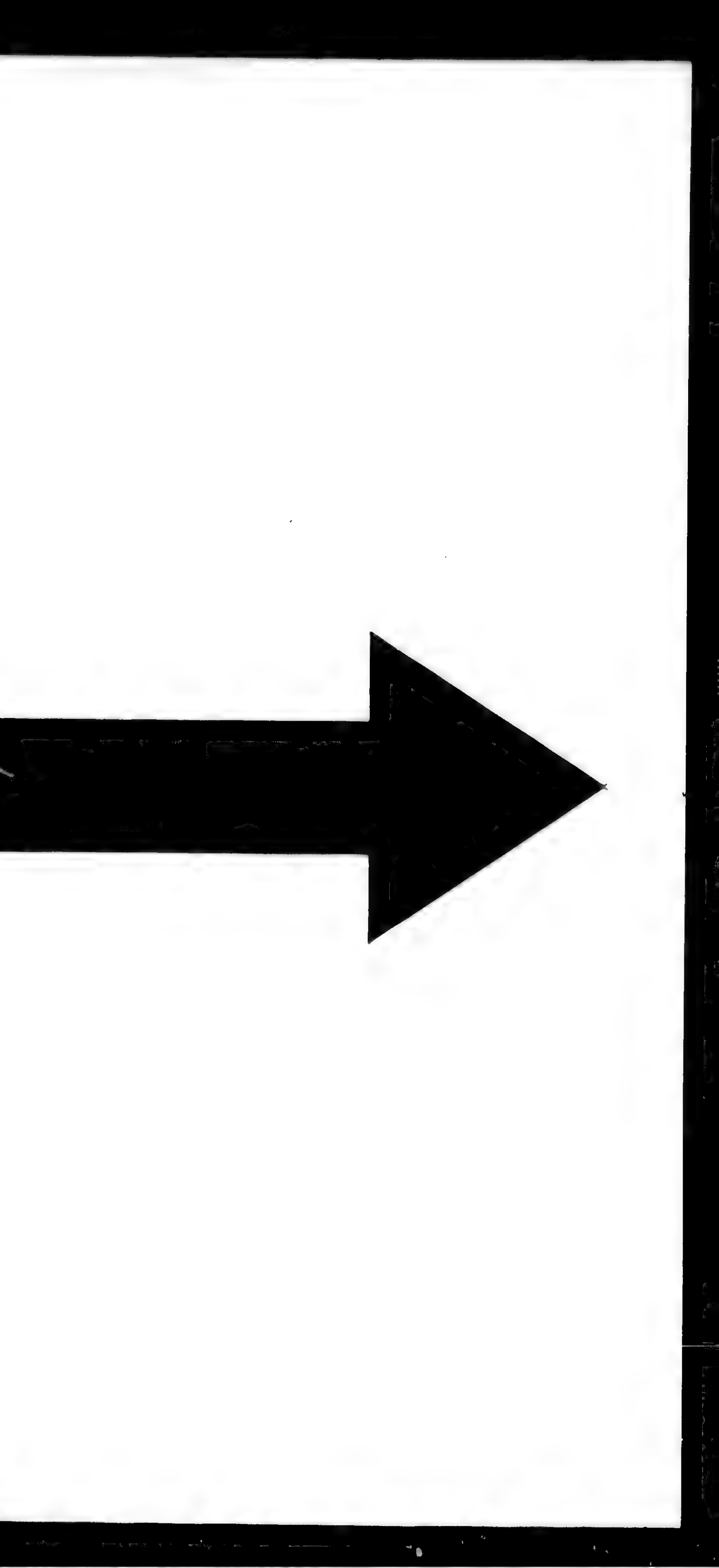
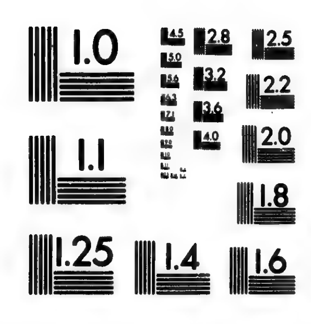
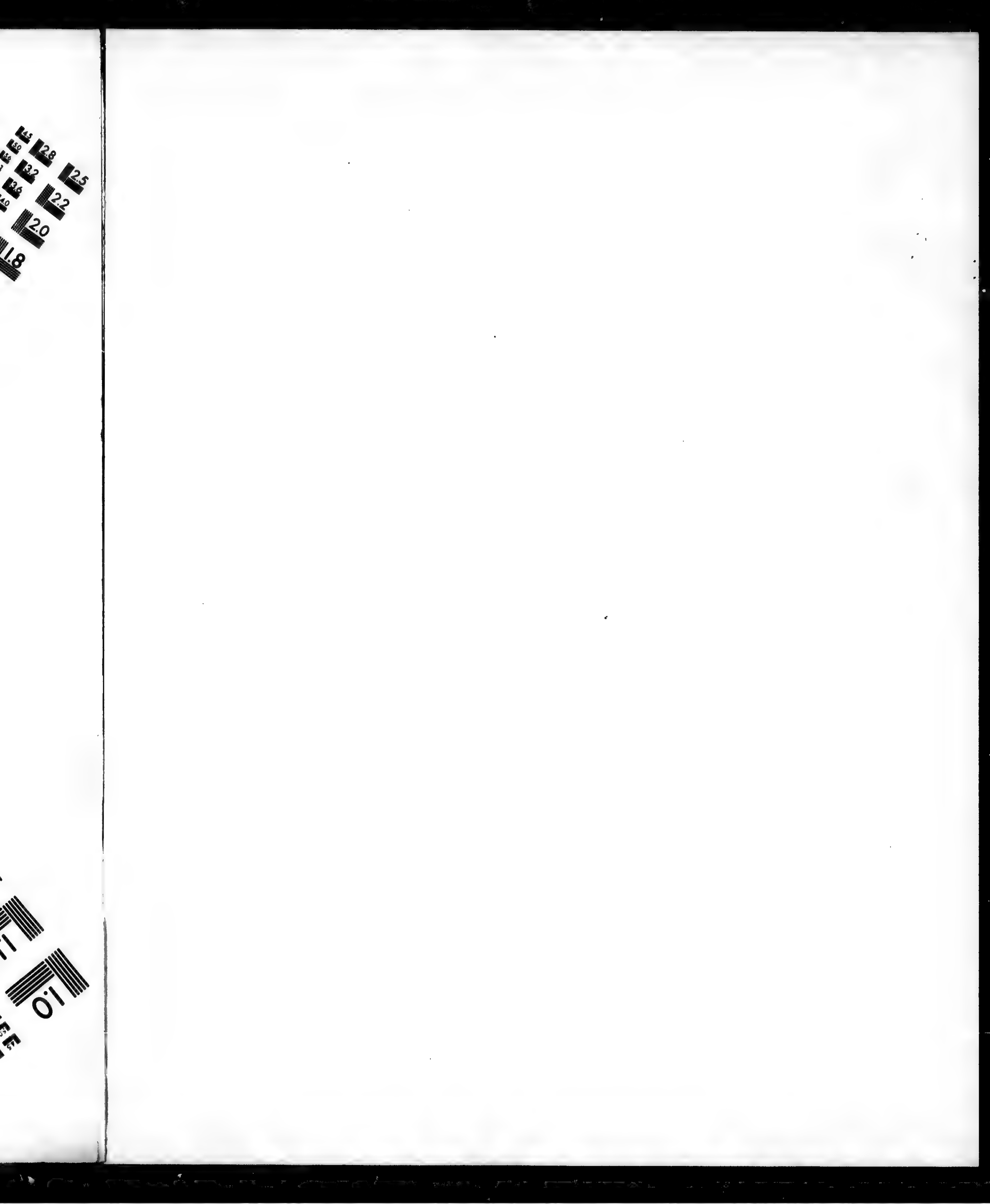


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime, qu'il descendit de cheval, jetta son mousquet, & entra l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie, où il se saisit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chassa & qu'on massacra comme des bêtes. (*)

Le Pérou étant un Pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés; où il faut sans cesse passer & repasser des rivières & des torrents, dont les bords sont fort escarpés & presque coupés à plomb, on assure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du Pays contre l'armée la plus nombreuse : la lâcheté des Péruviens est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aisé de disputer ce terrein qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne le connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient par-tout déclarées en faveur des Européans contre leur propre

---

(*) Garcilasso assigne cinq causes, qui, selon lui, ont rendu la conquête du Pérou si facile, qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La ressemblance que les Péruviens remarquèrent entre les Espagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Hist. des Guerres civiles des Espagnols aux Indes. Traduction de Baudoin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna est une fable; on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimère, & que les cruautés d'Atabaliba sont des faussetés, inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

Nation, (*) c'est sans doute un fait bien étonnant; mais la manière horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce sincère attachement qu'elles montroient aux Espagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entiérement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérants: leurs haines & leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du Peuple vaincu, éclatèrent; & on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un Pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde, jusqu'au dernier des Castillans: mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allèrent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entre-détruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire; & le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cents hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontoncha & à Tlascala: le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'Empereur Montezuma, que, dans la consternation générale, il perdit

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques.* T. I. p. 69. 170. & T. II. P. 181. & 182.

jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, & se laissa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il se démit de tous ses Etats, reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain; & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ses Sujets qui paroissoient vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzième siècle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des Peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu, en si peu d'années, soumettre une moitié du Monde, & former des établissements depuis la Baie de Hudson jusqu'à l'Isle de Chiloë.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique; quoique les Européans l'aient tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitants de ces Contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la première fois, que les Américains lorsqu'on les attaqua pour la première fois : aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie [illegible] comparaison de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repoussés dans aucune action, parce qu'on n'a pas rencontré un Indien qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux : ils les tuoient quelquefois de loin avec des flèches; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une plaie; & n'osant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols & tous les Européans en général, de laisser croî-

re leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique : car les Indiens ne pouvoient supporter la vue, ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux : ils n'osoient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers éléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus : ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom; & ils les prirent pour une espèce particulière de bœufs; (*) mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leur Pays fut achevée, continuèrent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que feroit-ce donc si ces hommes-là avoient été attaqués avec des éléphants?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le Critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la dernière guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François? Y a-t-il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un

(*) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colomne rostrale de Duillius, on nomme encore les éléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun Antiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des éléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là-dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le Consulat de Duillius*.

coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec? Non sans doute : que peut donc servir une pareille objection? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Bradock fut l'effet de son trop d'ardeur ; il se renferma dans un terrein qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On sait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglois employèrent, outre les *Rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi long-temps que continuera la dégénération dans l'espèce humaine au nouveau Monde, comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'Histoire de la Pensylvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européans nouvellement débarqués, qu'aux habitants. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagène des Indes par Mr. de Pointis : il enleva cette Place aux Espagnols sans aucun effort ; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presqu'échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque ; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'Isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, aient pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de

petites Peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les fraix qu'il faudroit faire pour les battre? Leur misère profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européans ont tant de terrein dans ce Pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la millième partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les Colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs, qui, ayant bâti dans les campagnes, souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conséquence des loix faites à ce sujet, (*) la sécurité a beaucoup augmenté; & ce fut sans doute par une grande imprudence, qu'on laissa un jour tellement approcher les Sauvages de la Ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu, & la réduisirent en cendre. Quand ils sont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils assomment ceux qui se sauvent des flammes, & exercent des cruautés

(*) Dans la Virginie on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés : la plupart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit : cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

inouies : ces barbares ne feroient certainement pas fi atroces, ni fi vindicatifs, s'ils avoient plus de courage; mais ils boivent le fang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'eft cet horrible traitement qu'ils font effuyer à leurs prifonniers; qui a fouvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloifes au milieu des bois, lorfqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européan égaré, que les Sauvages avoient mutilé, & découpé avec leurs fcalpels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent auffi fort fouvent le crâne, & fuient auffi promptement & vont fe cacher fi loin, que la difficulté eft de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne foient rien moins que braves, quoiqu'ils faffent la guerre en fe cachant, le Chevalier des Marchais affure néanmoins qu'ils font des héros en comparaifon des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on confidère l'état où les Jéfuites avoient réduit les Indiens de leurs Miffions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérants : ces Religieux ne font pas les feuls qui aient fubjugué de la forte des Peuplades entieres; les Dominicains, & beaucoup d'autres Moines, attirés dans ces Contrées par la foif des richeffes, en ont fait tout autant : fi les Américains avoient donc eu quelqu'efpèce de courage, ils ne feroient jamais tombés fous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de son état actuel.

Il ne faut point confondre les époques, ni juger du siècle de Henri l'Oiseleur par le siècle de Louis XIV. Le Critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette première faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains & des Européans. Le terrein exploité est au terrein non exploité comme deux mille sont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun Pays n'a éprouvé de si grands changements en un semblable laps de temps.

Le Critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude; pourquoi l'espèce humaine y étoit si foible, si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois cents lieues sans rencontrer un homme? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb & Vespuce trouvèrent le nouveau

Monde ſur la fin du quinzième ſiecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre ; mais le Critique ayant entiérement changé l'état de la queſtion, a par-là tellement obſcurci ſes propres idées, que ſouvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres tranſplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réuſſi comme ils réuſſiſſent aujourd'hui dans un terrein cultivé depuis près de trois cents ans. Cependant le Lecteur conçoit aiſément qu'il en eſt des plantes comme des animaux & des hommes : la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a ſenſiblement diminué. Le mal vénérien, ſi horrible, ſi deſtructif dans ſon origine, s'eſt beaucoup mitigé ; & Mr. Aſtruc croit qu'il eſt preſque parvenu à ſon dernier période : ſi cette maladie avoit conſervé ſa première violence & ſes premiers ſymptômes, ſi elle avoit réſiſté au temps, ou l'Europe ſe feroit dépeuplée, ou il auroit fallu ſe réſoudre à ne plus aller en Amérique : car chaque Voyageur rapportant ſans ceſſe de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu diſparoître de deſſus notre Continent des Nations entières. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoibliſſement de la peſte qui en ſortit au quinzième ſiècle, & que Margarita & le Moine Buellio, de l'Ordre de Bénoit, en rapportèrent les premiers en Eſpagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements, dont je parlerai beaucoup dans les Chapitres ſuivants.

L'obſervation d'Oviedo ſur les arbres à noyau, a

été faite du temps d'Oviedo, & elle eſt fort juſte : auſſi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croiſſent ſans qu'on y puiſſe extraire de l'huile des olives : il y a encore des Provinces entières, comme la Penſylvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire proſpérer, comme je le dirai dans la ſuite. Plus les Colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plupart des établiſſements on a détruit de plus en plus les inſectes : il eſt vrai qu'on n'y a point ſi bien réuſſi dans d'autres ; car au Bréſil les fourmis continuent leurs ravages, ainſi que les vers fabivores dans les poſſeſſions Angloiſes, (*) les kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-bello. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux ſerpents dont on a éclairci toutes les eſpèces, en leur faiſant une guerre continuelle, ainſi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus ſaines, à meſure que le travail des hommes force les rivières à couler dans un lit plus étroit, & ſur un terrein moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus expoſées aux rayons du ſoleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquièrent plus de légéreté, nourriſſent moins d'inſectes, dont les œufs ſont entraînés ; & ne forment plus de marais ſur les rives, qui ſe deſſèchent à proportion que le lit ou le baſſin ſe creuſe. Mr. Linnæus a très-bien obſervé que, dans tous les Pays incultes & ſauvages, les rivières ſont,

(*) C'eſt le *Bruchus Americæ ſeptentrionalis.* Il n'exiſte pas dans notre Continent ; mais un malheur ſingulier a manqué de la tranſplanter en Europe.

respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges que dans les Régions habitées depuis long-temps par des Peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de Mr. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un Pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européans ont déja beaucoup fait en abattant les forêts : par-là les marécages ont commencé à avoir une évaporation, que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur les Auteurs que le Critique cite, dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels Livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique; tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire, en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria & Vespuce, jusqu'à nos jours : mais dit le Critique, il a fait ses lectures rapidement & en se jouant. A cela je lui réponds, qu'on n'est pas soupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroissent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choses.

CHAPITRE XIII.

Du climat de l'Amérique.

QUAND le Critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe

& le reste du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a observé dans les Colonies Angloises, que l'air s'est beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois : ainsi le climat de ces Provinces, tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas le climat de ces Provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien distinguer ces choses, sans quoi on ne pourroit jamais se faire des idées claires là-dessus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du temps de Zarate, qui en donne une description effrayante. *Les Peuples*, dit-il, *qui habitent sous l'Equateur & aux environs, ont le visage bazané; ils parlent de la gorge; ils sont fort adonnés au péché contre nature, c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à peu près comme les Moines. Ce Pays est fort chaud & fort mal-sain : on y est particuliérement sujet à de certaines verrues, ou espèces de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps : ils ont des racines fort profondes, & sont plus à craindre que la petite vérole, & presqu'autant que des charbons de peste.* (*)

Ces *froncles*, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien, qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y pro-

(*) Liv. I. Chapitre 4.

duisit exactement les mêmes symptômes, comme on peut le voir par un passage du Poëte le Maire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en Latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez hideulz, si laits & si énormes,
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes;
N'onc ne receut si trez mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez
Onc ne vit-on tant de gens boutonnez.
Ne ne sceut onc lui bailler propre nom,
Nul Médecin, tant eut-il de renom.
L'ung la voulut *Sabafaii* nommer
En Arabie; l'autre a pu estimer
Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
Qui n'épargnoit ne couronne, ne crosse.
. . . .
Et dit-on plus que la puissante armée
Des fors François à grant peine & souffrance
En Naples l'ont conquise & mise en France. (*)

Telle étoit dans son origine cette maladie affreuse, qui se répandit de l'Amérique sur l'ancien Continent.

Dans les Isles, & en général dans toutes les Provinces du nouveau Monde les plus fréquentées par les Européans, le labour, les abattis, le saignement

---

(*) Voyez les *Contes de Cupido & d'Atropos*. Il est possible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracastor l'idée de son beau Poëme, intitulé *Syphilis*.

des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la constitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat ; & cela est vrai par rapport à l'Isthme de Panama, & surtout par rapport au terrein où sont situés Carthagène & Porto-bello : j'ai comparé une description de ce Pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine ; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-bello est le plus mal-sain qu'on connoisse dans le Monde, & sur-tout pour les étrangers : quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, six cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, & que si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européans, qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam, & dans plusieurs autres établissements.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau Continent que dans l'ancien.

On a cité, dans les *Recherches Philosophiques*, les expériences faites au thermomètre dans les deux Continents, par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le Critique, qui ne cite absolument aucune expérience dans toute sa Dissertation, révoque ces observations en doute, & accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit. (*)

En vérité, on est étonné que ce Critique n'ait pas été mieux instruit sur un phénomène généralement re-

(*) *Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, si différent en Amérique en deçà de l'équateur, & sous le même parallèle de notre Continent? Il l'ignore : mais je sais qu'il n'est pas vrai, &c.*

Tels sont les termes du Critique, pag. 73. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit; puisqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce Critique avoit été tant soit peu versé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallèle;* ce qui rend son objection si obscure qu'on n'y conçoit rien : il falloit absolument parler au pluriel, & dire *sous les mêmes parallèles.*

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matières, je donnerai dans la suite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le Critique cite un certain Guiot, absolument inconnu dans la République des Lettres; & qui croiroit qu'on se moque de lui, si on le prenoit pour un Physicien. Je lui opposerai des Ouvrages connus & des Auteurs connus.

ce ..., & qu'on enseigne aux enfants en Géographie: s'il n'a pas daigné consulter des Livres, il n'avoit qu'à ouvrir son Almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les observations de Mr. Francklin sur le degré du froid dans les deux Continents.

L'Auteur ayant sous les yeux les Tables météorologiques faites dans différentes Provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémisphères, & il a cru pouvoir assurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les Pays l'un portant l'autre, & la Côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort*; car à Philadelphie, au quarantième degré de latitude Nord, le thermomètre ne monte en été qu'à 33 degrés, & dans notre Continent il monte à 33 degrés sous le soixantième parallèle de latitude Nord: ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette observation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que Mr. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé: c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale sont presque toujours les mêmes, & que le thermomètre monte au même point, qui est, pour une partie du Canada, la Nouvelle-Yorck, l'Albanie, la Pensylvanie, comme je l'ai dit, de 33 degré; (*) pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermomètre n'atteint pas à ce point sous le soixantième parallèle; mais de

(*) Je parle du thermomètre de Celsius.

trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les observations de Pétersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont Mr. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermomètre; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont Mr. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matière étrangère, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux Continents, est la chose du monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ses doutes. (*)

Notre Continent est beaucoup mieux cultivé & habité : on sait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air : (†) on sait que les

(*) On peut voir, dans le *voyage de Mr. de Chabert, fait par ordre du Roi en* 1750 *&* 1751, *dans l'Amérique septentrionale*, une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. Mr. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomène à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son Ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques.*

(†) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leurs foyers, devoient diminuer les exhalaisons : mais comme on dispersa trop ces faucilles, au-lieu de les réunir sur un même terrein, l'*aria* les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

troupeaux & les engrais qu'on répand ſur les terres, diminuent auſſi le froid : on n'a plus en Europe des marais d'une étendue conſidérable : on n'y a plus des forêts qu'on puiſſe comparer au moindre boſquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces cauſes doivent abſolument faire varier la température de l'air dans les deux hémiſphères. Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaiſon Québec & Paris, dont le climat eſt aujourd'hui ſi différent, quoique la latitude ſoit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainſi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faiſoit auſſi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aiſément s'en convaincre, en liſant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ſes Ouvrages.

Quant au terrein compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il eſt très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige ; enfin, il ne reſſemble en rien aux Pays ſitués dans la Zone Torride de notre Continent : auſſi y a-t-il eu des années où le thermomètre de Réaumur eſt parvenu au ſeptantième degré en Afrique ſous la ligne équinoxiale ; tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la diſpoſition de l'atmoſphère, a dû influer beaucoup ſur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le temps entiérement de face. Mr. Bertrand a déja obſervé que les rivières du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les

anciens moulins que le courant ne fait plus marcher; ce que ce Naturaliste attribue, avec beaucoup de raison, aux abattis & au saignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le sein du Continent jusqu'à l'Isle de Marayo. Ce qui est vrai par rapport aux rivieres, est aussi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomène, aussi surprenant que celui dont je viens de parler, c'est que plusieurs plantes du genre des *Astres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des semences fécondes. (*) Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que, dans les parties septentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des Colonies Angloises. Dans la plupart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinée, & la dégénération dans le bétail d'origine Européane est encore fort sensible, ainsi que la dégénération dans l'espèce humaine.

La Nature ne peut sans doute opérer de grands change-

(*) Ces plantes se perpétuoient par les racines & par les boutures; & la seve, au-lieu de produire dans la fleur, produisoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejettons, au lieu de donner des semences.

changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des Naturalistes laissent des observations, qu'on compare ensuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs il reste autour des Colonies d'immenses terreins incultes & noyés; de sorte que l'air n'est pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'observations, & plus je m'apperçois que le Critique n'a pas compris le sujet sur lequel il a écrit : car, comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau Continent que dans l'ancien sous les mêmes latitudes, il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la géométrie sans savoir l'arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'essuyerent les premiers Européans qui pénétrèrent en Amérique.

QUAND le Critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non avenus. Cette manière de critiquer est non-seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer : car alors le Lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devroit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit est tel.

Les premiers Européans, qui entreprirent de faire des conquêtes & des établissements en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou; à Diegue Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chyli; à Orellana sur le Maragnon, à Gonsalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louisiane, à Barthélemi Colomb dans l'Isle de St. Domingue: dès l'an 1494, dit Oviedo, les Espagnols essuyèrent une telle famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux quatre seules espèces d'animaux quadrupèdes qu'il y eut dans cette Isle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce Pays qu'on a appellé ensuite la Caroline, à la Colonie conduite par Greenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morera dans la Californie.

La famine la plus célèbre, selon Pierre d'Angleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle Colonie Espagnole, conduite par Nicuesa à Beragua. De sept cents soixante-dix hommes on n'en put sauver quarante: les vivres ayant entiérement manqué sur un terrein dépourvu de tout, les Colons voulurent gagner la côte des environs de Porto-bello; mais la disette augmenta tellement, qu'ils commencèrent par manger leurs chiens, ensuite des hommes sauvages: les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrèrent des cadavres: les cadavres leur ayant encore manqué, ils se nourrirent de crapauds, & finirent enfin par manger le limon des marais, & par s'entre-dévorer. La même chose arriva aussi aux compagnons de

Ribaud, qui se voyant dans la dernière des extrémités, jettèrent au sort pour savoir lequel d'entr'eux seroit mangé le premier; le sort tomba sur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites armées en Amérique, au commencement du seizième siècle, les Chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé dans le nouveau Monde. La Colonie Angloise de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres: celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entiérement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte: les Européans n'y auroient jamais essuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des Peuples cultivateurs; mais dans un Pays absolument inculte, & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le Critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle presque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau Continent à la fin du quinzième & au commencement du seizième siecle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémisphère ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la boussole? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrèrent sans se munir de boussoles, s'y perdirent, ainsi que dans un immense labyrinthe. Le Comte Maurice de Nassau fit faire de grands abattis

dans les forêts du Bréſil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on déſeſpéra d'en voir l'iſſue, qu'on ſuppoſoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairières. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts qui couvroient, ſans aucune interruption, des terreins plus grands que les Pays-Bas & l'Allemagne enſemble. On peut donc aſſurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un déſert affreux, tandis que notre ancien Continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes Villes, & habité par des Peuples policés.

Si le Critique eût penſé en Philoſophe, il auroit ſans doute avoué que rien n'eſt plus ſurprenant que cette différence entre les deux hémiſphères d'un même Globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'hiſtoire du genre-humain, un phénomène comparable à celui-là; mais le plaiſir de noircir l'Auteur par des imputations odieuſes, l'a emporté chez lui ſur le plaiſir de conſidérer les plus étonnants effets de la Nature.

CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

Le Critique toujours occupé à faire des imputations, accuſe l'Auteur d'avoir ſoutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres ſont d'une ſtérilité ſingulière; mais c'eſt une pure imagination de ſa part. L'Auteur

a dit qu'avant l'arrivée des Européans, la culture manquant entiérement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaut à la stérilité. Voici ses termes :

„ Les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des polypodes, des guis, des agarics, des champignons, des cuscutes, des mousses & des lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre, qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la Nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. „ (*)

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y seroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le Critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siècles & demi à celle-là : non-seulement il confond les temps, mais il confond aussi les lieux ; & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les Provinces d'avec les Provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Pérou, *où il y a fort peu de bonnes terres : il ne croît point de mayz dans tout le Pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cause du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chillca, on n'engraisse les terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de Sardines : les habitants ont beau-*

(*) *Recherches Philosophiques*. Pag. 9 & 10. Tom. I.

coup de peine à y faire leur récolte, à cause de la disette d'eau; car il y a plus de sept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucune rivière: la terre y est sablonneuse & brûlante. (*)

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone-Torride, ait des Provinces où le froid empêche le mayz de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyères défrichées de la Poméranie. Ce froid est produit par l'élévation du terrein.

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au Critique de rapporter l'observation du Pere Feuillée, sur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit? Il seroit aisé d'expliquer ce phénomène; mais ce phénomène, ni les vers de Virgile, que le Critique cite, ne rendent pas le terrein au Pérou, meilleur qu'il ne l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les Provinces, puisqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité soit au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique, prouve sans doute que ces Contrées valent infiniment mieux que la Côte des Patagons & le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois; & on sait bien que la France n'a jamais fait son grand & préjudicia-

(*) *Histoire des Incas.* Pag. 85, 86. 87. Tom. II.

ble commerce de salaisons avec l'Irlande, que pour avituailler ses Colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celle de l'indigo, du caffé, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique : si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde que le Critique l'assure, les Colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe; & cela seroit arrivé, malgré les précautions prises par les Métropoles pour tenir leurs établissements dans la dépendance : je parlerai de cela plus au long dans un Chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre de bras : une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre des Nègres qu'elle possède.

Quand les Européans entreprirent de former des établissements réguliers dans le nouveau Continent, ils commencèrent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds; l'humidité y séjournoit : il y avoit une putréfaction continuelle; les lits inférieurs se corrompoient & se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. Quand ce terrein, ainsi engraissé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour la première fois, & couvert de cendres, on vit dans plusieurs endroits de certaines plantes croître & s'élever d'une manière étonnante, comme cela arrive ordinai-

rement dans les terreins à bois qu'on défriche par le feu; mais dans la suite cette grande fertilité cessa par degrés, parce que la terre s'épuisoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est apperçu à la Barbade & dans plusieurs autres Colonies: mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé, & les exhalaisons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui, en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénètrent davantage. (*)

Il est surprenant que le Critique ne veuille point admettre, que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte; cependant cela est très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. On a été long-temps avant que de sa-

---

(*) Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique, & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le Naturaliste Pison.

Quæcumque profondius & quo radii solares non pertingunt, inhumant, in vitæ discrimen ea incurrunt; quod sub cute suâ intense frigida terra, præcipua æstate, talcas & semina facile enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non sine magnâ jacturâ fecerunt.... Indicarum arborum radices adeo à frigore subterraneo abborrere deprehenduntur, ut nonnumquam solis desiderio foras prorumpentes terrâ se condi vix patiantur. De Aëre & Locis, Lib. I.

voir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir; & les Européans, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire par les personnes qui avoient déja fréquenté le Pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir bequeter; mais cette observation les a souvent trompés: car il y a des végétaux, vénimeux pour l'homme, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le voyons par la jusquiame, qui ne tue pas les cochons: il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, & qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes amères qui tuent différentes espèces d'oiseaux, & par le lupin qui tue l'hippopotame. D'un autre côté, les Européans ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui dans presque toutes les Provinces de la Zone Torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux, & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; & cela étoit absolument nécessaire: aussi les premiers Européans, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si mal-sains, il y a de certains mois de l'année où on ne peut y coucher en plein air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louisiane en particulier.

LA France a cédé la Louisiane à l'Espagne : donc, conclut le Critique, la Louisiane est un excellent Pays. La conséquence pourroit être juste ; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le Critique ne fait jamais ; il évite soigneusement les discussions, & n'emploie que des arguments vagues, qu'on pourroit employer pour attaquer tous les Livres.

Voici ce qu'il en est par rapport à la Louisiane.

Feu Mr. des Landes, Inspecteur de la marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette Province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux malsaines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon Pays. Cette assertion de Mr. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par Mr. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. Mr. le Page fut à son tour critiqué par Mr. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti, jusqu'à du Mont, se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissements formés par la France dans la Louisiane ont manqué ; soit qu'ils aient été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait

accordé des conceſſions particulières. On perſuadoit toujours aux intéreſſés & à la Cour, que la terre n'y étoit pas mauvaiſe; & les établiſſements languiſſoient ſinguliérement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cents Nègres au travail : on a vu des temps où les exportations ſe réduiſoient aux cuirs verds, & à des peaux de chevreuils, qu'on déguiſoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne ceſſoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais aſſez tiré de la Louiſiane pour en faire cent livres de bougies; & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour ſe procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres Pays : ainſi cette production de la Louiſiane étoit plutôt une curioſité qu'un effet de commerce; ſoit qu'on en ignorât la manipulation, ſoit qu'on n'eût pas aſſez multiplié les arbres qui produiſent cette drogue. Enfin le dégoût ſuivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette Colonie : on changeoit ſouvent les Directeurs; les uns faiſoient plus, les autres moins, & la Province n'a jamais fleuri, de ſorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde ſait.

Faut-il donc conclure néceſſairement que la Louiſiane eſt un excellent Pays? Voilà de quoi je laiſſe juger le Lecteur. C'eſt un Pays comme tout autre; il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Nègres, & ſe bien garantir des bêtes venimeuſes, & ſur-tout des ſerpents à ſonnettes; car, quoiqu'on en ait déja détruit un nombre incroyable,

l'espèce est si peu éteinte, qu'on risque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne suis entré dans ces détails, que pour prouver combien il est nécessaire, dans ces sortes de matières, de discuter le pour & le contre; car l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé de la Louisiane ni en bien, ni en mal. S'il avoit jugé à propos d'en dire quelque chose, il eût sans doute suivi les relations qu'il avoit sous les yeux : il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité possible.

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.

Mr. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre Continent conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-dessus Dom Pernety assure que cela n'est point vrai : à l'entendre parler, il semble se donner pour un Naturaliste, beaucoup mieux instruit que l'illustre Mr. de Buffon; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, quand il parloit de la sorte, il ne connoissoit pas seulement les premiers principes de la zographie, ni les espèces animales, ni les noms de ces espèces. J'indiquerai ses erreurs dans les Chapitres du Puma, du Jaguar & du Couguar.

Je me contente ici de renvoyer à l'Ouvrage même de Mr. de Buffon : on y verra, à l'article des *Chevaux*,

s'il n'eſt pas vrai que les premiers qu'on a tranſportés au nouveau Monde y ont dégénéré.

On ſait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines Provinces, influé ſur les eſpèces animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Auſſi l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles eſſuient, eſt moindre aujourd'hui qu'au commencement du ſeizième ſiècle. (*) Mais que le Critique me permette de lui faire obſerver, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération parmi les animaux ait ceſſé, puiſqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport de ces Voyageurs & de ces aventuriers, qui n'étoient ni Philoſophes, ni Naturaliſtes, & qui déraiſonnent ſur des choſes qu'ils n'ont pas connues, & qu'ils n'ont pas même voulu connoître : dans tous les faits qui concernent l'Hiſtoire naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des Naturaliſtes. J'ai déja cité Mr. Calm ſur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore ſur celle des bêtes; pour que le Critique n'impute plus aux autres ſes propres erreurs.

„ Tous les animaux domeſtiques qu'on voit ici, y „ ont été portés par les premiers Européans qui y ont „ abordé. Les Sauvages naturels n'en avoient point, „ & même à préſent ils ſe ſoucient peu d'en élever.

„ Tout le bétail dégénère peu à peu, & devient „ beaucoup plus petit qu'il ne l'eſt en Angleterre; „ quoique les premières races aient été apportées de „ ce Royaume. Dès la première génération, les

(*) *Recherches Philoſophiques*, *tom. I. pag.* 25.

„ bœufs, les chevaux, les brebis & les cochons, „ perdent quelque chose de leurs peres : & à la qua„ trième, il n'y a presque plus de comparaison à faire „ entre les enfants & les ancêtres, pour la grosseur „ & la force. C'est vraisemblablement dans le climat, „ dans la nourriture, & dans les qualités du sol, qu'on „ doit chercher la source de cette dégénération. „ (*)

Il ne s'agit pas ici d'une seule espèce de quadrupèdes, mais tout au moins de quatre sortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents : il ne s'agit pas ici d'un affoiblissement subit dans la première, ou la seconde génération, & produit par un changement subit de climat; mais il est question d'un effet progressif, qui ne cesse qu'après avoir dégradé toute l'espèce, en la réduisant à un état où elle est presque méconnoissable, & d'où elle ne se relevera qu'avec le temps. J'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps que la Nature emploie pour opérer de certains changements dans les espèces animales : il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un Nègre : il en faut tout autant pour noircir un Blanc; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaissement survient dans le bétail de la quatrième portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même chose qu'aux hommes qui, dans chaque Province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funestes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire; à Pa-

(*) *Chapitre IV. Paragraphe 3, pag. 86 & 87.*

nama, ils prennent la chaperonade; au Bréſil, le mal de Siam, &c. &c.

Les chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en ſont pas attaqués dans les Provinces ſeptentrionales; les cochons, qui ſe rabougriſſent en Penſylvanie, changent dans d'autres endroits de forme, ſans perdre leur taille: dans les Colonies Angloiſes de Terre-Ferme, les brebis d'Europe deviennent plus petites, ſans perdre leur laine: dans pluſieurs Colonies Angloiſes des Iſles, comme à la Jamaïque, les brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un crin dur & rude, qu'on ne ſauroit employer dans les étoffes les plus groſſières. Le caractère de la métamorphoſe ou de la dégénération n'eſt pas le même dans les mêmes eſpèces; parce que l'air n'eſt point par-tout également mal-ſain, ou qu'il eſt plus purifié dans un endroit que dans un autre par le travail des hommes. Je penſe que le froid doit être regardé comme une des cauſes principales qui dérange la conſtitution du bétail venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la Terre-Ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on obſerva que de certaines eſpèces animales, tranſplantées, furent long-temps ſans pouvoir y engendrer: cependant dans la ſuite elles commencèrent inſenſiblement à ſe propager là même où l'on avoit déſeſpéré de voir leur poſtérité, comme cela arriva aux poules d'Europe portées au Pérou; elles y furent pendant plus de trente ans ſans pouvoir couver, c'eſt-à-dire, qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le Pays; tandis que

les poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couvèrent dès la première année de leur transmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Asiatique ou Africaine, tels que les chameaux, qui n'ont pu absolument résister contre le climat de l'Amérique, même sous l'Equateur, & ils se sont éteints sans laisser aucune trace de leur apparition dans le nouveau Continent.

Le Critique peut-il donc nier ces faits, que personne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un seul Naturaliste, dont le témoignage soit en sa faveur? Non certainement, il n'en cite aucun dans toute sa Dissertation; & il avoit néanmoins bien besoin de s'appuyer sur des autorités d'Ecrivains connus: ce qu'il faut toujours faire lorsqu'on parle d'une science qu'on n'a pas cultivée, & où on est entiérement aveugle. Il croit qu'en parlant des taureaux du Brésil, il détruit toute l'hypothèse des *Recherches Philosophiques* sur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit instruit dans les Ecrits des Naturalistes, il auroit trouvé que nos premiers bœufs, conduits dans cette Province de l'Amérique, y ont éprouvé une sorte d'altération bien sensible: aussi Pison les compte-t-il parmi les espèces qui, par leur transport au Brésil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe. (*) Il est

(*) *Inter alia animadversione digna circa quadrupeda, non prætereundum puto, quod aliqua pecora Europæa in Indias invecta, præsertim Oves*, Boves, *Arietes etiam si ob aëris temperiem calidiorem satis prolifici; tamen macriores utique reperiantur, carneque minus succidâ & tenerâ quam in natali quondam solo; vel quia ex insueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius resultans, sicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibusdam animalibus exoticis minus faveat.* Hist. Naturalis Brasiliæ, Sectio III. pag. 97.

est ennuyeux de devoir sans cesse mettre sou[illegible]s yeux du Critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de composer sa Dissertation. Il assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a conclu du particulier au général ; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales que dans les Provinces septentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les taureaux du Brésil, de St. Domingue, & les nôtres, c'est que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils résistent moins dans les attelages, & que leur chair est plus mauvaise, plus coriace, & sur-tout à St. Domingue ; aussi faut-il y porter des salaisons d'Irlande. L'Europe envoie une immense quantité de viandes de bœuf fumées & salées dans la plupart des établissements de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

L'épaisseur & la dureté de la peau paroît être une qualité qui caractérise & distingue les animaux sauvages d'avec leurs analogues soumis depuis long-temps à la domesticité : comme on le voit par le sanglier & le cochon, qui ne sont qu'une seule & même espèce d'animaux dans deux états différents ; comme on le voit par l'urus ou l'aurochs des Allemands, & le bœuf domestique. Cet effet s'étend même jusqu'aux hommes, ainsi que je l'ai dit en parlant de ces Sauvages qui vont toujours nuds, & que la petite vérole tue d'autant plus aisément que leur peau est plus épaisse.

Quant aux bisons, ou aux taureaux indigènes de l'Amérique, ils sont, comme l'observe Mr. Bris-

ſon, (*) beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais inſtinct : on ne peut que difficilement les ſubjuguer. Lors même qu'ils ſont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractère fougueux & revêche, ſecouent le joug, & retournent, à la premiere occaſion, dans les bois. Ce génie indiſciplinable eſt celui de preſque tous les animaux naturels de l'Amérique, ſi l'on en excepte le glama, qui n'a pourtant point la patience du chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne ſauroit obſerver ſans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y exiſtoit entre les Tropiques, aucun grand quadrupède; car outre le rhinoceros & l'hippopotame, il y manquoit les chevaux, les ânes, les bœufs, les chameaux, les dromadaires, les girafes & les éléphants: c'eſt-à-dire, ſept eſpèces principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoiſées & ſoumiſes à la domeſticité dans notre hémiſphère, ſi l'on en excepte le ſeul éléphant, qui ſe laiſſe très-aiſément apprivoiſer, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il ſoit jamais devenu domeſtique : on ne peut ſubjuguer que des individus, & non l'eſpèce.

Le Critique, au-lieu de parler d'Ulyſſe & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence ſi ſenſible entre le règne animal de notre Continent, & celui du nouveau Monde : mais il a évité ces

(*) Voyez ſon *Règne animal*. Le biſon engendre avec nos vaches.

difficultés; & quand il eſt dans la plus grande impuiſſance d'examiner les choſes, c'eſt alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le tapir étoit le plus grand de tous les quadrupèdes qu'on ait trouvés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les Articles du Puma, du Jaguar & du Cougouar.

CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

IL eſt naturel, quand on veut écrire ſur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les eſpèces & les noms des eſpèces. Dom Pernety, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au Lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il ſe contente de dire qu'il y a au Pérou & ſur les frontières du Chyli, *un animal moins fort, moins courageux que le lion.* (*) S'il avoit ſu le nom de cet animal, il l'eût ſans doute nommé, & ce n'étoit pas encore aſſez de le nommer, il falloit ajouter la phraſe par laquelle les Naturaliſtes le définiſſent : cependant il eſt très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Naturaliſtes, (**) qui eſt

(*) Diſſertation ſur l'Amérique, Pag. 129.

(**) *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens : cauda non floccoſa, parva. Pilis magis luteſcentibus quam fulvis : corpore minor & invalidior quam Leones Africani & Aſiatici. Arbores ſcandit : ab homine fugatur, pecori infeſtus.* Telle eſt la phraſe qui convient au Puma.

le ſeul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de lion : il n'y en a abſolument pas d'autre, ainſi qu'on peut le voir dans les Ouvrages de Mr. de Buffon. (*)

Comme le Critique aſſure enſuite, d'un ton impoſant, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les lions Américains ſont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'ai jamais vue; car il s'agit d'un fait que perſonne n'a penſé ſeulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphère étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aiſément ſe l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité ſans pouvoir aſſouvir la curioſité; mais Acoſta & Oviedo ſe diſtinguèrent parmi les premiers qui en publièrent, parce qu'ils donnèrent des obſervations ſur le règne animal. Oviedo ne put, dans l'Iſle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés lions d'Amérique; parce qu'il n'en exiſtoit pas dans cette Iſle : mais Acoſta, qui parcourut preſque tout le nouveau Monde, en vit pluſieurs, & il obſerva d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre Continent; il s'explique là-deſſus d'une manière ſi claire, qu'elle ne laiſſe, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ſes termes que je traduirai mot pour mot.

(*) Voyez à la ſuite de l'*hiſtoire du Lion de notre Continent.*

Il y a en Amérique des lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. (*)

Qu'on lise toutes les Relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acosta écrivoit, jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit Mr. de la Condamine, *que dans la Province de Quito, & non sur les bords de l'Amazone, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue* Puma, *& les Espagnols d'Amérique*, Lion. *Je ne sais s'il mérite ce nom: le mâle n'a point de crinière, & il est beaucoup plus petit que les lions Africains.* (†)

Le Critique croit qu'on trouve dans le Brésil des lions à crinière, aussi élevés, aussi courageux que ceux d'Afrique; mais c'est encore une pure imagination de sa part: il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des observations; lorsqu'il lui étoit si facile de consulter les Ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus, & des Naturalistes qui ont été sur les lieux, comme Marcgrave & Pison: il y auroit vu que dans tout le Brésil il n'existe pas de grands lions à crinière, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le puma, qui est un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un lion dégénéré: il ne seroit pas impossible, dit Mr. de Buffon, que le climat de l'A-

(*) *Sunt in hâc nostrâ Americâ ejusmodi feræ non paucæ: sunt Leones, tametsi magnitudine & audaciâ & colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longè inferiores.* De Sit. N. O. Cap. XXI. pag. 55.

(†) *Voyage sur le fleuve des Amazones.*

mérique l'eût ainsi dégradé, en réduisant sa taille, en le dépouillant de sa crinière, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'est une bête d'une nature particulière, qui ne produiroit pas même de mulet avec la lionne d'Afrique, laquelle aussi n'a point de crinière, le caractère distinctif du mâle : d'ailleurs les mœurs du puma diffèrent de celles des lions de notre Continent ; il grimpe sur les arbres, & on peut aisément le mettre en fuite, hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur Pays, que les Nègres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais lions & les vrais tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le Critique, faute de consulter les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire naturelle, est tombé dans une erreur bien singulière, lorsqu'outre le puma, il place encore en Amérique d'autres lions à crinière, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a pas d'autres que le puma, qui paroît s'être répandu dans différentes Provinces de la Zone Torride : Mr. Frézier dit qu'on en voit jusques sur la Côte de Cobija, (*) où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les lions de notre Continent : ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de Bonne-Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zara & de la Biledulgerid. (**)

(*) *Voyage de la Mer du Sud.*

(**) Les plus grands lions d'Afrique ont 5 pieds de haut, & 9 pieds de long : les plus petits lions d'Afrique ont trois pieds & demi de haut sur cinq est demi de long, jusqu'à l'origine de la queue.

Au reste, Don Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les Voyageurs Naturalistes qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du lion de ce Pays; & ensuite il auroit vu que cette description convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres Provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les lions du Pérou il y a jusqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces lions n'a ni la grandeur, ni la force des lions d'Afrique. (*) En effet, le puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme; tandis que les lions de notre Continent terrassent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le flocon est comme une mèche qui enlève la peau, & brise souvent les os.

CHAPITRE XX.

Du Jaguar & du Couguar.

QUAND le Critique a parlé des tigres de l'Amérique, il n'a pas su qu'il y a au nouveau Monde deux espèces d'animaux très-différentes, auxquelles on a indistinctement donné le nom de *tigre*. Le premier est le Jaguar, qui, selon M. Linnæus, & presque tous les

(*) Tom. II. pag. 267.

Naturaliſtes, eſt une ſorte particulière d'once : (*) l'autre eſt le couguar. Or il étoit abſolument néceſſaire de diſtinguer ces animaux; & faute de les avoir diſtingués, on ne conçoit pas du tout ce que le Critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à conſulter les Nomenclateurs du règne animal, & y joindre la lecture des Ouvrages de M. de Buffon : il y auroit appris à connoître les eſpèces, il y auroit appris que le vrai tigre, & ſur-tout le tigre royal, n'exiſte pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnacier d'une grandeur qu'on puiſſe comparer à celle de ce tigre royal, qui a preſque la taille du cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ſes propres lumières tant de confiance, que de ſe croire diſpenſé d'ouvrir un ſeul Livre d'Hiſtoire naturelle. Si Dom Pernety avoit ſeulement jetté les yeux ſur quelques Ouvrages fort répandus, & qui ſont preſqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris que ce qu'il a dit des lions & des tigres Américains, ſont des erreurs palpables. Au-lieu de recourir aux œuvres des plus célèbres Zoographes, il cite les Lettres d'un Jéſuite nommé Cataneo, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la ſuite de la mépriſable Hiſtoire du Paraguai, attribuée à Muratori; laquelle cependant n'eſt

(*) *Onca Jaguara.* Marcgr. Braſ. 235. *Habitat in Americâ meridionali. Corpus luteſcens, maculis ocellaribus nigris ſæpe pupillâ nigrâ unâ alterâve inſtructis. Abdomen album maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syſt. Nat. Editio XII. T. I. pag.* 61. *Mammalia. Feræ. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

pas de Muratori, quoiqu'en dise le Journal de Trévoux. (*)

Il ne faut pas croire qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision : cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie; au point que les Savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mystères de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carrière, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Pison, Hernandez, Mr. de la Condamine, & tant d'autres, nomment des *tigres Américains*, sont les jaguars, dont les plus grands ont à peu près la taille ordinaire du tigre Africain, mais non pas celle du tigre royal. La robe du jaguar est mouchetée, *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de tigre parmi des peaux de panthères, d'onces & de léopards : il n'y a rien de plus commun que de s'y méprendre; au point qu'on a démontré, que les Fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien claire de cette partie de leur commerce. (†) Je laisse à juger, après cela, quel fond on

---

(*) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette Compilation, qu'on a intitulée l'*Histoire du Paraguai*; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

(†) Les Fourreurs appellent *peau de tigre commun*, la robe de l'once : ils appellent *peau de tigre d'Afrique* la robe du léopard du Sénégal. La peau du tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre : ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du léopard.

peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les Ouvrages de Mr. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable tigre. Quant au couguar, qu'on nomme tantôt *tigre poltron*, & tantôt *tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien Continent : il a le poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangères : il avoit la tranquillité d'un chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue: il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte & alerte : ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé, ni emmuselé, & on le conduisoit en lesse : le nom de *tigre poltron* lui a été bien donné; il se laissoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper sur son dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux qui connoissent le vrai tigre de notre Continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il est impossible de le dompter, & encore bien plus impossible de le discipliner comme les couguars: on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il est rare qu'on en amène en Europe: aussi Mr. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie; lui qui a passé presque tout

le règne animal en revue, en faiſant venir des extrémités de la terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de tranſporter une bête auſſi formidable que le tigre, qui rompt, dit Bontius, de groſſes ſolives ferrées : s'il venoit à ſe détacher dans un navire, l'équipage courroit riſque d'être déchiré.

Le lion & le léopard ſe laiſſent en quelque ſorte apprivoiſer, & dans leur captivité ils paroiſſent plus mélancoliques que méchants : on les dompte & par la faim & par les coups ſouvent répétés, ce qui les fait ou reſſouvenir de la ſupériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces; mais le tigre réſiſte à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les careſſes l'irritent; & celui qui le nourrit eſt ſon premier ennemi. Dans ſon état de liberté, il attaque tout ce qui reſpire dans la Nature, en commençant par l'homme : il s'eſſaie avec les crocodiles, ne recule pas devant l'éléphant, ne craint point le rhinoceros, brave le lion, & emporte un bœuf avec autant de facilité que le loup enlève un agneau. (*)

(*) *Denique robur hujus feræ incredibile eſt : nam occiſum à ſe Bubalum, quamvis tribus partibus ipſa majorem, non ſecus ac feſtucam, in ſilvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circa ſilvas inſulas & deſipulas Tigribus capiendis, ex ſolidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper, balatu ſuo. Tigridem pelliceret : ac forte evenit, ut valvis recluſis ingens Tigris capta eſſet, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plurimum valet, à ſe invicem divulſit ac evaſit.* Bontius Hiſtoria Naturalis Indiæ Orient. pag. 53. Cap. de *Tigride.*

Il n'eſt queſtion dans ce paſſage que du tigre ordinaire de Java; car le grand, qu'on nomme le royal, eſt encore bien plus fort & plus terrible.

Ce n'eſt pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forces aux jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils ſont repus, & un ſeul chien ſuffit alors pour leur donner la chaſſe; (*) mais les Sauvages, naturellement poltrons, redoutent toujours leur rencontre; parce qu'ils s'imaginent que ces bêtes préfèrent leur chair à celle des Européans; ce qui peut provenir, comme il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, des drogues avec leſquelles ces Sauvages ſe graiſſent tout le corps, & dont l'odeur inſupportable les fait éventer de loin.

C'eſt dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les cauſes qui y rendent les animaux carnaciers, moins féroces, moins dangereux que dans notre Continent: car on ne ſauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique y augmente la ſoif du ſang dans les tigres & les lions; au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de Bonne-Eſpérance, ou ſur les montagnes, où l'air eſt moins brûlant que dans les plaines ſablonneuſes, paroiſſent à demi-apprivoiſés, en comparaiſon de la fureur & de l'im-

(*) *Hominibus æque ac beſtiis infeſtæ, cum famelicæ ſunt; alias enim à gregariis canibus, imo vel ſolo accenſo rogo de nocte in fugam facile aguntur.* Hiſt. Nat. Braſiliæ. pag. 103.

Voyez auſſi ſur le Jaguar ou cette eſpèce de Tigre Américain, Mr. de Buffon, & Mr. de Valmont, T. III. p. 120, au mot *Jaguar*. La *Tigris Mexicana* de Hernandez, p. 498, eſt une eſpèce de léopard. Geſner paroît être le premier Naturaliſte qui ait ſu diſtinguer le tigre d'avec les onces & les panthères. On doute que Pline ait connu le tigre: auſſi Bontius l'accuſe-t-il de s'être manifeſtement trompé, lorſqu'il aſſure que cet animal eſt ſi léger à la courſe: le vrai tigre ne court pas vîte.

pétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opère avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce Pays, y produise un effet contraire dans les hommes : car les Nègres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux : ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes : non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents & l'avaloient. On a observé dans les vaisseaux Négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique ; dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir : tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respective des espèces animales qui habitent dans les deux Continents : celles de l'Amérique sont généralement plus petites ; & je sais bien que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans Mr. de Buffon l'histoire des chats-cerviers, celle des loups-cerviers, celle des loups ordinaires, & celle des ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les ours de l'A-

mérique sont d'une grandeur effroyable : à quoi je réponds, qu'il a encore été aussi mal instruit en cela qu'en tout ce qu'il dit des tigres, dont il n'a pas seulement connu les espèces & les noms.

Voici les propres termes de Mr. de Buffon : *Les ours des Illinois de la Louisiane paroissent être les mêmes que nos ours ; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.* (*)

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espèce d'ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le Critique ayant ignoré l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les Ecrits des Naturalistes les plus estimés.

CHAPITRE XXI.

Du Tapir.

RIEN n'est plus inconcevable que la manière dont la Nature a réparti & distribué les espèces animales sur le Globe : il paroît qu'on devroit trouver les mêmes espèces sous les mêmes latitudes, & cependant cela n'est pas : il y a des quadrupèdes qui ne sont affectés qu'à de petites Contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en

(*) Voyez son *Discours sur les animaux communs aux deux Continents.*

détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuient pas : trop d'obstacles les arrêtent, une rivière peut les arrêter : ils restent constamment dans les mêmes régions ; & soit par une providence particulière, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale : on peut dans une Isle, se délivrer des loups ; mais on ne sauroit s'y délivrer des souris, des grenouilles, des taupes. Il n'y a pas de doute que, du temps de Jules-César, il n'y ait eu en France & en Allemagne, des espèces animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi resserré d'autres espèces dans des Isles, dans des pointes de Péninsules, d'où elles ne peuvent plus sortir : on conçoit bien qu'on n'a pas été porter des serpents venimeux & des tigres à Java & à Madagascar ; & que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java du Continent, & en a fait des Isles : il est bien certain, que c'est là l'origine commune de toutes les bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques serpents de la petite espèce, qui ont pu échapper au bec des Cicognes, & quelques autres animaux carnaciers qui ont passé à la nage dans des Isles peu éloignées du Continent ; c'est un fait, que les couguars ou les tigres poltrons dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques Isles où les Européans avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphère ; d'où on peut inférer

que les deux Continents ne se sont pas touchés sous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barrière insurmontable, qui a empêché nos animaux indigènes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle, qui ait prévenu cette confusion; sans quoi elle se seroit faite : car si l'espace de mer entre la Guinée & le Brésil eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémisphères, se seroient trouvés sur un même Continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les fourmilliers de la Guiane viennent des fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit, dans le nouveau Monde, tant de végétaux & d'animaux absolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au règne minéral : plus on fait des recherches, plus on découvre que les métaux & l'arrangement des couches terrestres sont les mêmes en Amérique que dans notre Continent sous les mêmes latitudes; au point que Mr. Guettard a prouvé que, dans le Canada, la disposition intérieure de la Terre est précisément comme en Suisse, (*) tant pour les minéraux que pour les autres lits de matières pierreuses & terreuses. On ne sauroit douter que le centre de l'Afrique, qui correspond au Pérou, ne renferme des

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

des dépôts d'or & d'argent aussi considérables que le Pérou ; car l'immense quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'est encore la même chose par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre Continent sont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomal & absolument inconnu dans l'ancien Monde : c'est l'Or blanc de Choco ou la Platine : mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir assurer que la Platine ne s'y trouve point ; pourvu cependant que ce ne soit pas une concrétion fortuite, ou un Or aigri par une espèce particulière d'éméril.

Quoi qu'il en soit, la Platine n'a pas empêché que les connoissances, qu'on avoit acquises dans la Métallurgie, n'aient suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde ; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes & des animaux de l'ancien Continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer & ranger en classes les nouvelles espèces qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frappante est le Tapir ; car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les Naturalistes une grande variété d'opinions sur le genre auquel il faut le rapporter ; & ce qui prouve

combien peu on a été d'accord, c'eſt qu'on en a fait un bœuf, un âne, & finalement un hippopotame: il exiſte déja des nomenclatures imprimées, où le tapir eſt titré hippopotame terreſtre : mais en voulant introduire de nouvelles eſpèces dans les anciens genres, on brouille bien plus les choſes qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'eſt fondée que ſur des apparences trompeuſes. Mr. Briſſon a été le plus raiſonnable des Méthodiſtes, il a fait du tapir un genre qui ne renferme qu'une ſeule eſpèce, & qui par-là eſt très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne ſont pas eſſentiellement différents de ceux de notre hémiſphère; mais tellement métamorphoſés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été induit dans ce ſentiment par la grande analogie du glama du Pérou avec le petit chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroiſſoient être qu'une ſeule eſpèce; mais en faiſant des recherches ultérieures ſur le tapir, je me ſuis bien déſabuſé : en 1762, je prenois encore cet animal pour une ſorte d'hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturaliſtes ont été auſſi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, ſelon moi, qu'on ne ſoutienne cette opinion.

Le tapir a une trompe, par laquelle il reſpire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muſcle très-fort: l'hippopotame n'a pas de trompe, & reſpire par la gueule & les naſeaux. Le tapir a quatre dents de moins que l'hippopotame, & il lui manque aux pieds de derrière une diviſion, n'ayant à ces pieds que trois doigts,

& l'hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon. (*) Ces caractères si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramydale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert, aussi-bien en Afrique qu'en Amérique, à faire des boucliers impénétrables aux flèches, & même à l'épreuve de la balle d'un mousquet : ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du Wal-Ross & du Phoca. (**)

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupède de leur Zone Torride : car le tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail : cela lui est commun avec l'hippopotame, le seul de tous les grands quadrupèdes de notre Continent dont on

(*) Je sais bien que M. Klein, en prenant les caractères par lesquels il distingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste ? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines espèces, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipèdes.

(**) La meilleure figure qu'on ait du tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne ressemble en rien à celle de Pison ; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différents. C'est encore bien pis par rapport à l'hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

ne puiſſe tirer aucun ſervice; tandis que le cheval, le bœuf, la giraffe, le chameau, le dromadaire, l'éléphant, qui tiennent un rang ſi diſtingué dans le règne animal, ſont tous ſoumis au travail, & aſſiſtent l'homme dans les beſoins de la ſociété. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laiſſé en Aſie le rhinocéros dans ſon état ſauvage, ſans l'employer à aucun uſage; tandis qu'il eſt ſoumis en Abyſſinie, & y ſert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'éléphant: auſſi les Portugais nomment généralement le rhinocéros Aſiatique, *le Moine des Indes*; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre ſon garrot, imite aſſez bien un capuchon.

Quand on conſidère, que tous les plus grands quadrupèdes qui exiſtent ſur le Globe, ſont tombés ſous le joug de l'homme, on s'imagine que cette ſervitude eſt un effet de notre ſeule induſtrie & de notre ſupériorité ſur les bêtes, quelque robuſte qu'elles ſoient; j'avoue que l'induſtrie y a eu beaucoup de part, mais il eſt certain auſſi que cela eſt entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifeſtement par le chien, le ſeul de tous les animaux carnaciers avec le chat, que nous ayons pu rendre domeſtique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, eſt dans ſon inſtinct, & non pas dans un caractère que nous lui ayons imprimé; ainſi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées: les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la ſervitude, ne feront jamais ſubjugués par toute l'induſtrie humaine; & les animaux qu'elle a formés pour la ſervitude, ſeront ſubjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du tapir & de l'hippopotame d'autant plus remarquable, c'est qu'ils sont l'un & l'autre frugivores, & non carnaciers; & les animaux que nous avons soumis, en exceptant toujours le chat & le chien, sont tous frugivores, depuis la brebis jusqu'à l'éléphant. (*)

CHAPITRE XXII.

De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.

DANS les Pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient; parce qu'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on sait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matière animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les espèces d'insectes viennent s'y accumuler d'une manière effroyable : comme l'ont vu les premiers Européans qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons

(*) Il ne faut pas confondre les animaux soumis au travail & les domestiques avec les animaux simplement apprivoisés, comme les cenettes, les rats de Pharaon, les singes, &c. Quoique l'éléphant ne soit pas domestique, il est néanmoins soumis. On ne sait pas si le rhinocéros est domestique en Afrique.

de cousins & de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

Le Critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce Pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce Pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial, puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la terre qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les serpents & les lézards se joignent aux insectes.

On prétend que, si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applanissant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les grenouilles, les crapauds, les scinques, les caméléons, les crocodiles, les couleuvres, se multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que feroit-ce donc, si cette Contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants, comme les Américains du Nord, qui étant paresseux & dépourvus d'instruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture? ils n'osoient pas non plus mettre le feu aux bois, de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les zibelines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau

d'une couche de graiſſe, & de fumer du tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins perſécutés par les inſectes; mais leur nombre ne diminuoit point.

Il eſt difficile de ſavoir au juſte, ce que c'eſt que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le Critique: mais quelles que ſoient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne ſauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le Pays le plus dépeuplé de la terre, où les hommes étoient auſſi rares que les fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux inſectes, ne peut qu'être nuiſible à l'eſpèce humaine & aux animaux quadrupèdes: auſſi n'en exiſtoit-il aucun de la première, ni de la ſeconde, ni de la troiſième grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer de l'objection qu'on a faite, une objection contraire; mais je ne raiſonne pas ſur des raiſonnements. Le Critique en admettant l'exiſtence des Géants Magellaniques, croit que la cauſe, qui fait grandir une chenille à Surinam, ou une grenouille dans les marais de la Louiſiane, eſt cette cauſe même qui produit des Géants à la baie Grégoire, ou à la baie Famine: il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. Mr. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains inſectes dont la taille ſurpaſſe de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des Pays cultivés; cependant les Lappons ſeroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des eskimaux.

La corruption, qui réſulte de l'entaſſement des vé-

gétaux décompofés dans des terreins ombragés & humides, favorife la propagation des infectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y font pas difperfés, ni écrafés par le choc & l'agitation de l'athmofphère fur elle-même. Auffi a-t-on obfervé que, fur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des infectes; tandis que la rive oppofée en eft entiérement remplie; parce que le vent ne peut s'y faire fentir, ni éparpiller les effaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme fufpendus dans l'air, d'où ils tombent fur le premier animal dont ils fentent l'approche; & à peu près comme les chauve-fouris tombèrent fur le bétail que les Miffionnaires avoient porté à Borja: les bœufs les plus puiffants, ne purent fe garantir contre ces ennemis, qui détruifirent fucceffivement tous les troupeaux.

On n'eft pas encore affez avancé dans l'Hiftoire naturelle des infectes, pour pouvoir parler pertinemment fur ce qui leur arrive dans les Pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années; mais il n'y a pas de doute, que de certaines efpèces n'y grandiffent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourriffent paifiblement au fein de la Nature fauvage, & à l'abri des pourfuites de l'homme, qui en fait une deftruction bien plus grande que ces animaux mêmes qui s'en nourriffent; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occafion omettre une obfervation affez fingulière : c'eft que, parmi tous les quadrupèdes à

poil, il n'y a qu'une ſeule eſpèce qui ne vit que d'inſectes, ſans pouvoir prendre abſolument aucune autre nourriture: cet animal ſingulier, qui n'a pas des dents, eſt le fourmillier. Or il falloit néceſſairement que cette créature fût placée dans les endroits de la terre où les fourmis abondent le plus : elles abondent plus dans le Bréſil, & dans le Congo, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance ; & c'eſt auſſi préciſément dans ces deux Pays-là, que l'on trouve le fourmillier, comme ſi la nature avoit craint que, ſans eux, les fourmis ne multipliaſſent à un certain excès, qui pût occaſionner quelque dérangement, s'il eſt permis de parler ainſi, dans l'équilibre des êtres ; (*) & cela auſſi-bien dans le nouveau Continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les cauſes de cette grandeur qu'avoient les inſectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive auſſi à quelques ſerpents, & à quelques lézards, auxquels la Nature a accordé une longue vie ; parce qu'ils ſont longtemps à croître, tellement que, dans de certaines eſpèces, la grandeur augmente avec l'âge : au contraire des quadrupèdes à poil, où le terme de la vie eſt d'au-

(*) Il y a juſqu'à quatre eſpèces de ces myrmécophages qui ne paroiſſent être que des variétés. Le plus grand a ſix pieds & demi depuis le bout de la queue juſqu'au muſeau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de fourmis cet animal a beſoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les fourmilliers : & cependant ils ont bien ſu que de certains cantons de l'Afrique étoient ſi remplis de fourmis, qu'elles y prenoient ſouvent le deſſus ſur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, ſorte de fourmis Africaines.

tant plus court, que celui de la croissance est moins long; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer qu'on ait trouvé au nouveau Monde des serpents plus grands que ceux que Mr. Adanson a vus dans les déserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquèrent avec tant de fureur la Colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a parlé de ces temps-là, & si le Critique eût lu plus attentivement l'Ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il feroit resté dans les bornes de la question. Car qui doute que les François de la Martinique n'aient détruit, dans cette Isle, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la millième partie de toutes les espèces de reptiles qu'on y trouva au commencement du seizième siècle? Cependant il en reste encore, dit Mr. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continuelle des Planteurs; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une seule année soixante-dix serpenteaux; les espèces ovipares sont encore plus fertiles.

CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux transplantés en Amérique.

PArmi les plantes étrangères portées par les Européans au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, ſans que le changement de climat les ait affectées. Tel eſt ſur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les Colons de la Caroline ont fort étendu les rizières; mais c'eſt la plus mauvaiſe culture qu'ils pouvoient embraſſer, ou la moins propre à purifier le climat. On ne ſait pas encore quelles ſont les précautions qu'emploient les Chinois, les premiers Agriculteurs du monde, pour n'être pas ſujets aux grands inconvénients qu'occaſionne en Europe l'air des rizières : tous les Payſans qui y travaillent dans le Milanez, prennent une eſpèce d'hydropiſie; & en France, il a fallu ſévérement défendre cette culture, à cauſe des maladies qu'elle produiſoit. Il ſe peut que, dans les Pays chauds de l'Aſie, le deſſéchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été ſubmergées, il en ſorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuiſibles.

Quant à notre froment, ſemé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premières années qu'une herbe épaiſſe & ſtérile; parce qu'il puiſoit trop de ſuc : il a fallu dans la ſuite y diminuer les efforts de la végétation par le ſable, ou renoncer entiérement à cette culture, comme on a fait dans l'Iſle de Saint-Domingue &

aux Antilles. Le froment & le feigle n'ont pas effuyé de tels accidents dans les Provinces feptentrionales, où ils ont donné d'affez bonnes récoltes; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'induftrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameubliffant les autres : ces caufes, qui ont déja tant agi, agiront encore de plus en plus; de forte qu'au bout de trois cents ans, l'Amérique reffemblera auffi peu à ce qu'elle eft aujourd'hui, qu'elle reffemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques Provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cerifiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le feizième fiècle, on eft enfuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrein. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent auffi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils font fort multipliés; quoiqu'on faffe d'ailleurs peu de foie en Amérique : on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les Contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages; ce qui prouve évidemment que ces infectes n'aiment pas les Pays humides.

(*) Il eft furprenant que les arbres à noyau, tranfportés d'Europe en Amérique, aient d'abord moins crû & moins produit que les autres efpèces à pepins ou à offelets.

On voit par un paffage de Garcilaffo, qu'il ne croyoit pas que les cerifiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En* 1580, dit-il, *un riche Marchand Efpagnol, nommé Gafpar Dalcocer, apporta des cerifiers au Pérou; mais ils n'ont pu réuffir*. T. 2, pag. 334.

Au reste, l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés, c'est que, dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réussi à faire de bon vin. L'Historien des Colonies Angloises dit que, dans aucun de ces établissements, les vignobles n'ont prospéré, non plus que dans la Louisiane ; & cela sous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France : les raisins y contiennent en abondance un suc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps : aussi les Colons sont-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madère, qui est, comme on sait, une Isle seulement défrichée depuis l'an 1430. (*)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne ni le bled, ne veulent pas se laisser élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu salée. Enfin on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui est non-seulement inférieur, mais pas même comparable aux espèces médiocres de notre Continent : celui de Loretto & Saint-Lucar passe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement exposés, que les vignes y produisissent une liqueur plus vineuse qu'en Pensylvanie; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

(*) Il est vrai que Madère fut découverte en 1420. Cette Isle étoit inhabitée, & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu; & tous les Auteurs disent que les forêts brûlèrent pendant sept ans, ce qui est incroyable. Je suppose qu'on employa sept ou huit ans pour préparer le terrein, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

Dans les Provinces où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes qui viennent ravager les raisins: les fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil; & si les chalumeaux des cannes à sucre n'étoient pas recouverts d'une gaîne fort épaisse, que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre que du vin.

La grande humidité de l'air au nouveau Monde, est sans doute une des principales causes du peu de succès que les vignobles y ont eu: plus les Pays où l'on les plante sont dégarnis de bois & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait a de force: car quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt, les brouillards qui s'en élèvent font, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la sève aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulières qui ne concernent que quelques Provinces: par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raisins, devient fort épaisse, les pepins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que Mr. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le même accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec; soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les

bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'aient pas du tout réussi en Amérique; car l'Angleterre, extrêmement éclairée sur ses intérêts, eût appliqué toutes ses Colonies à cette culture, & se seroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paie aux François & aux Portugais pour leurs vins; comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau Continent ne feront peut-être pas encore en état, au bout de deux siècles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance, au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique, de l'aveu de tout le monde, on doit compter les Caffiers, originaires de l'Arabie: ils donnent abondamment des fèves, tant à Surinam qu'aux Isles; mais ces fruits sont d'une qualité si inférieure à ceux de l'Yemen, de Java, & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce caffé de l'Amérique: on l'a souvent mêlé avec celui de Moka, dans l'espérance de tromper les Levantins; mais on n'y a jamais pu réussir, & on ne le tente plus: car, outre qu'ils distinguent le mélange au goût, ils le distinguent encore à l'œil. Aussi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une seule balle de leur caffé de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre: c'est un fait incontestable que celui qu'on fait aux Canaries,

que celui qui se fabrique à Tcheou-Fou à sa Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voie du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Brésil, qui passe pour être le meilleur de l'Amérique. Il semble que la sève des cannes de l'Asie, est plus cuite & plus élaborée : le sucre de St. Thomé, en Afrique, seroit comparable aux meilleures espèces qu'on tire d'Egypte, si les Portugais le rafinoient mieux ; mais ils le laissent à demi-brut : cependant cela n'empêche point qu'il ne soit préférable à tous les autres, pour les usages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à sucre ne produisent presque plus rien sur ces mêmes terreins, où, à la première exploitation, elles se remplissoient de miellat. Ce malheur est arrivé à quelques Colonies Angloises des Isles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'est d'autant plutôt épuisé de ses engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'est moins connu jusqu'à présent que l'origine du sel sucreux, qui paroît être réparti sur toute la surface du Globe ; au point qu'on peut assurer que ce n'est qu'un acide déguisé par l'action du soleil sur de certains végétaux : presque tous nos pommiers à fruits aigres, transplantés en Espagne, y donnent, dès la seconde année, des pommes douces ; cela arrive aussi dans beaucoup de Provinces d'Italie : cependant dans ces mêmes Pays, les Citronniers conservent leur acide : (*) la cause en est peut-

(*) Presque tous les fruits & même beaucoup de racines contiennent plus ou moins de sucre : les raisins en contiennent

peut-être dans l'épaiſſeur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertiſſe l'acide.

---

nent beaucoup; mais on ne connoît pas comment un des plus célèbres Chymiſtes d'Angleterre a pu ſoutenir que ce ſucre faiſoit la baſe du vin. Plus un fruit eſt aigre avant ſa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle, ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette règle; mais elles ſont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette ſeule obſervation, on auroit déja aſſez fait pour pouvoir dire que le ſucre n'eſt qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguiſé par l'action de la chaleur. Quand le ſucre eſt exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, ſans quoi il ſe change de lui-même en vinaigre; après que le ſucre liquide, que les Portugais du Bréſil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuiſſon, on peut encore le changer en vinaigre, en y verſant une goutte d'acide : après que le ſucre eſt fait, après qu'il eſt raffiné & cryſtalliſé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille par l'antimoine de ſa partie huileuſe. Or, comme il n'y a abſolument aucune différence entre le ſucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raiſins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de fèves d'arbres, comme les érables & les bouleaux, on voit que ce qu'on nomme ſucre, n'eſt que le véritable acide végétal; ainſi la difficulté tombe ſur l'origine de cet acide, bien plus que ſur celle du ſel ſucreux, qui n'en eſt qu'une modification manifeſtement produite par l'action de la chaleur : auſſi un tonneau de vinaigre, qu'on tranſporte d'Amſterdam à Cadix, n'y conſerve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier tranſport.

On conçoit maintenant, pourquoi dans les Pays chauds, les fruits ſont ordinairement ſi ſucrés, & pourquoi les cannes à ſucre, quand même elles pourroient croître dans nos Pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la baſe du vin, eſt l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verds; auſſi les premiers reçoivent-ils preſque tous, outre l'action du ſoleil où ils croiſſent, une cuiſſon artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal ſous ſa forme primitive.

Un phénomène auſſi ſurprenant que ceux que je viens de rapporter ſur la dégénération des végétaux, c'eſt qu'on a remarqué, dans tous les Ports de mer, que les navires conſtruits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On ſeroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque ſecret pour garantir des vers le bois de conſtruction qu'on tire du Canada : un Conſtructeur a propoſé de le laiſſer macérer dans de vaſtes réſervoirs; mais ce procédé paroît long & coûteux. Pour ce qui eſt de communiquer au bois de chêne de l'Amérique la ſolidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer; il croît dans un Pays trop humide: & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un inſtant l'aubier, le cœur ne réſiſte pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles inſectes à tarière, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

Ne point trouver dans un Livre ce qui y eſt, & y trouver ce qui n'y eſt pas, c'eſt encore une mauvaiſe manière de critiquer un Livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en diſant quelques mots au hazard du commerce que les Européans font en

Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européans avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Nègres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail; & ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent: car, si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la France retiroit de la Louisiane; c'est-à-dire, rien.

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau Continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent Pays: ceux qui travaillent à ces mines n'ont pas de souliers, ils n'ont pas de chemise. Enfin ces richesses sont si mauvaises, qu'elles ont appauvri l'Espagne & le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au-lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, & sur-tout de grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre Pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de postes n'a jamais pu réussir; com-

ment, dis-je, ces Espagnols pourroient-ils se déterminer à faire de grands chemins au Pérou? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un Peuple indolent, ne produit rien; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (*)

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie, parce qu'on tire de la terre des saphirs & des émeraudes dans la Nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un Pays. Ces richesses sont comme les mines; elles ne valent rien, s'avilissent en se multipliant; & au-lieu d'augmenter la population, elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînent est véritablement destructif, &, pour ainsi dire, absurde : aussi voit-on à Mexico des hommes qui portent à leurs souliers des boucles de diamants, & qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des Abbés superbement habillés en soie, & qui dînent dans un Hôpital, & soupent dans un autre.

(*) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des chariots de postes, tant pour faciliter la communication entre les Villes du Royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à transporter les marchandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitième siecle, de grands chemins : tandis que l'Allemagne, & sur-tout la Bohême, où l'on s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant, & cela est si vrai, que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le Roi de Portugal ayant, au commencement de ce siècle, envoyé plusieurs caisses de diamants en commission à des Marchands Hollandois, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jetter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir secrete qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des Diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la Capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe: pour juger du délabrement où les choses y étoient, suivant la maxime du Chevalier Child, (*) il suffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à 9 pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique,

(*) Cette fameuse maxime du Chevalier Josias Child, a été rendue en ces termes par le Traducteur François du *Traité sur le Commerce.*

Pour savoir si un Pays est riche ou pauvre, dans quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances & de son habileté dans le Commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-ci; quel est le prix de l'intérêt de l'argent?

Voyez aussi sur cette matière un Discours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun n'est, dans aucun Pays du Monde, plus bas qu'en Hollande; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580 l'intérêt étoit chez eux à 9; en 1600 à 8, ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne l'intérêt étoit monté à 10 en 1500: en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & ensuite à 4. Cela n'est jamais arrivé que dans ce Pays-là, par une importation subite d'une immense quantité de métal.

il s'ensuit que dans ce Pays-là, on trouve une infinité d'insectes, ou de petites punaises rouges, qui, étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aisément que cette cochenille est une richesse plus réelle que les mines & pêcheries à perles; car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, est pour l'Amérique, plus que pour tout autre Pays, une chose extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raison.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du tabac, cela ne démontre pas encore que ce soit un excellent Pays: on ne dit pas que l'Europe est un bon Pays uniquement parce qu'il y croît de la sauge; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européans ayant pris, on ne sait comment, un grand goût pour le tabac, il est fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive, pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuse invention de la Ferme, on faisoit croître en France du tabac égal à celui de la Virginie. L'Espagne a aussi sévérement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez qui aient conservé leur plantation, où ils font du tabac supérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'esprit de personne de dire, que l'Amérique est une heureuse Contrée, parce qu'il y naît une espèce de jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Euro-

péans ont aimée presqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de construction dans le Nord de l'Amérique, il s'ensuit que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sybérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde : il n'y a pas de comparaison entre le martre brun de Petzora & celui du Canada.

Quand les castors peuplent dans un Pays comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve que ce Pays-là est un immense désert : car ces animaux ne peuvent absolument former de grands assemblages de cabanes & de républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature, abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien Continent une seule habitation régulière de castors : ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, ou réunis seulement en petites familles. Ces bêtes sont si dangereuses dans les Contrées habitées, & sur-tout dans celles où il y a des digues & des gabionnades le long des rivières, qu'on met toujours leur tête à prix, & à un prix plus haut que celle du loup : il y a des Provinces en Allemagne où l'on paie jusqu'à onze écus à celui qui tue un castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru si je ne l'avois vu : il ruine les saussaies & les oseraies, ronge les pilotis, & perce les digues les

plus fortes; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préserver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne se peut multiplier que dans des régions désertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéressoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivières dans des lits fixes. (*)

On sent donc que les Pays d'où on tire les pelleteries sont dépeuplés, parce qu'on ne sauroit tirer des pelleteries d'un Pays peuplé.

Le caffé & le sucre, que les Européans font croître en Amérique, forment deux prodigieuses branches de commerce. Ces végétaux ne se laissent cultiver que dans des terres situées entre les Tropiques, ou voisines des Tropiques; les Européans étant maîtres de tout le nouveau Continent, ils y choisirent les meilleurs terreins pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni cannes à sucre, ni caffiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convainquante en faveur de l'excellence du sol, il faudroit démontrer que le caffé & le sucre de l'Amérique sont supérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crûes dans notre ancien Continent : ce qui est bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laissé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne

(*) Je ferai observer ici en passant une chose assez singulière; c'est que le *Castoreum* des castors d'Europe est beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des castors du Canada. *Europeum præstantius Canadensi*, dit Mr. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos saules ont un suc moins aqueux qu'en Amérique.

porteroit pas du ſucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine; parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce commerce que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera:

1. Que parmi tous les articles d'exportation, il n'y en a pas un ſeul qui concerne le néceſſaire phyſique; car le produit de la pêche de Terre-Neuve n'eſt point compté au nombre des produits du nouveau Continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent abſolument pas que le Pays d'où on les tire ſoit un excellent Pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le néceſſaire phyſique, le vêtement, & les beſoins qui ſuivent immédiatement les premiers beſoins, & qu'on pourroit appeller de ſeconde néceſſité: on y porte des farines, des ſalaiſons, du beurre, des huiles, (*) des vins, des eaux-de-vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des ſoyeries, du papier, des meubles, des uſtenciles de fer, du verre ſoufflé & coulé, une immenſe quantité de mercerie & de cannetille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & pein-

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes ſalées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloiſes du Nord ne fuſſent ſi floriſſantes: à force de cultiver leur terrein, elles ſont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'eſt là le premier pas vers l'indépendance des Métropoles.

tes, des cotonnades; & j'ai preſque honte de le dire, des Nègres: mais enfin ces Nègres ſont une marchandiſe auſſi néceſſaire à l'Amérique que les farines. Ce Pays eſt ſi mauvais, qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée eſt, comme on peut bien le croire, celle dont le débit eſt le plus aſſuré : auſſi tout le commerce interlope ou de contrebande ſe fait en portant ſecrétement des Africains dans les poſſeſſions des Portugais & des Eſpagnols, qui donnent en échange des articles dont la ſortie eſt prohibée. Ces Eſpagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre induſtrie que celle qui conſiſte à multiplier le nombre de leurs eſclaves. On dit que les Quakers de la Penſilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Nègres, je ne ſais ſi cette nouvelle eſt vraie; mais je ſais bien, que ſi les Eſpagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la ſource de l'erreur où le Critique eſt tombé par rapport au commerce : il n'a pas ſu pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique eſt ſi avantageux; tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, eſt ſi défavorable. C'eſt que l'Amérique manque de tout; pendant que les Indes Orientales ont un immenſe ſuperflu : ainſi on conçoit, que les productions du terroir & des manufactures Européannes, qu'on reçoit en Amérique par néceſſité, ne ſont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoie dans les ſeuls établiſſements de l'Amérique Eſpagnole tous les ans pour cinquante

millions de productions de fon terroir & de fes manufactures, & pour une fomme encore plus confidérable dans les établiffements du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux Côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en foldant en argent comptant les exportations qu'on en fait; ce qui eft une opération deftructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend qu'on gagne fur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire infenfiblement fon or & fon argent. (*)

Si, par une efpèce de miracle, l'Amérique parvenoit tout-à-coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigènes, de bons beftiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle tomberoit à peu près de trois quarts. La difette des matières œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & fur-tout d'une population fuffifante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le Pays le plus malheureux du monde; car par-là il eft entièrement à la difcrétion des étrangers. Suppofons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, & que tout commerce avec lui ceffât; alors on verroit clairement lequel eft le meilleur

(*) La quantité d'or & d'argent que les gallions & les flottiles apportent de l'Amérique, diminue d'année en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aifément fe le figurer; de forte qu'à cet égard-là le commerce des Européans en Amérique eft auffi ruineux pour elle que celui de l'Afie pour l'Europe. On voit fouvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaiffeau venu du Pérou, fur un autre vaiffeau qui part pour Canton. Cet or ne fait que paffer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, finon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

Pays, ou notre Continent, ou l'autre. D'abord la traite des Nègres étant interrompue, les Colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations : les huit millions d'Espagnols & de Portugais, créoles & autres qui sont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premières années: leur or tomberoit au-dessous de la troisième partie de sa valeur actuelle, & la moitié mourroit de faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a précisément que les Colonies Angloises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premières années. Quant aux Isles qui ne cultivent qu'avec des Nègres, qu'il faut sans cesse recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe, au contraire, resteroit exactement dans le même état où elle se feroit trouvée avant cette révolution; parce qu'elle n'emploie pas au travail de ses fabriques, ni à la culture de ses terres, des bras étrangers, mais ses propres bras. Il résulte de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entiérement : la politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes, que son entière indépendance est une chose moralement impossible; mais elle ne le sera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foiblesse du nouveau Monde, on le

trouve dans sa dépopulation, dans le besoin qu'il a de Nègres, dans le besoin qu'ont les Colonies Angloises d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Bavière, des Electorats Ecclésiastiques, plus de cinq cents mille hommes pour ses établissements d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie en 1750, 51, 52, 53, assure que, pendant son séjour, il arriva dans cette seule Ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemagne pour être appliqués à la culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Bavière & d'autres Etats ont fait des loix extrêmement rigoureuses pour empêcher ces émigrations, & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suisse pour ses Colonies; mais si la Suisse use de la même précaution que la Bavière, il est difficile de savoir où l'on pourra trouver des Colons dont on a encore si besoin. Lorsque Mr. Elliot, qui a succédé à Mr. de Vaudreuil dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il disoit qu'il falloit tout au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la Cour de Londres prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrants, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question: *Les Colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mere-patrie?* Ceux qui soutenoient l'affirmative, étoient bientôt désabusés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si l'on alloit chercher les Colons en Allemagne,

il eſt bien aiſé de voir que la Métropole n'en ſouffroit rien : tandis que l'Eſpagne & le Portugal ſe ſont dépeuplés par leurs Colonies. Il n'eſt pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou ſur un vaiſſeau Eſpagnol : c'eſt juſtement faire le contraire de ce qu'il falloit faire ; mais les Puiſſances minières ſont toujours jalouſes & défiantes.

On a obſervé, dans les *Recherches Philoſophiques*, que les Nègres eſclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique ; puiſqu'on eſt ſi ſouvent contraint à les recruter : la même choſe n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau Monde ; mais il eſt certain qu'elles ne propagent pas en raiſon de leur nombre, & que la deſtruction ou la mortalité eſt parmi elles plus grande qu'ailleurs : le changement de climat, la miſère, enlèvent beaucoup d'individus ; le déſeſpoir en enlève, &, comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parce que la manière qu'on emploie pour ſe les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils ſe vendent. Les perſonnes qui ſe croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrants d'Allemagne, leur ont ſouvent repréſenté, & même démontré jusqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils ſeroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique ; mais on éblouit ces infortunés par des promeſſes : ils ouvrent les yeux quand il ne leur importe plus de voir ; ils doivent alors ſe ſoumettre à leur ſort, ou ſurmonter leur ſort par le déſeſpoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg des Evêques auſſi intolérants que Firmian,

je ne fais pas si, après tout, il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Pensilvanie que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi long-temps que la population sera si foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce Pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des Côtes de l'Afrique, la pépinière des Cultivateurs.

CHAPITRE XXV.

Du défaut des Monnoies chez les Peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'AUTEUR des *Recherches Philosophiques* a dit, qu'aucun Peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute? (*)

„ Aristipe ayant fait naufrage, nagea & aborda au „ rivage prochain : il vit qu'on avoit tracé sur le sable „ des figures de Géométrie : il se sentit ému de joie, „ jugeant qu'il étoit arrivé chez un Peuple Grec, & „ non chez un Peuple barbare.

„ Soyez seul, & arrivez par quelqu'accident chez „ un Peuple inconnu; si vous voyez une pièce de „ monnoie, comptez que vous êtes arrivé chez un „ Peuple policé. „ *Esprit des Loix. Liv.* 18, *Ch.* 16.

(*) On peut voir dans la Dissertation de Dom Pernety, aux pages 100 & suivantes, ses arguments singuliers qu'il emploie contre cette proposition.

Ainſi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoies, ou prouver que les Américains en connoiſſoient l'uſage. Mais il convient que ces Peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoies. De tout cela, il infère qu'ils ſont ſupérieurs aux Européans; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils ſont encore barbares.

Pourquoi voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas beſoin de monnoies s'en ſervent? C'eſt juſtement parce qu'ils n'en ont pas beſoin qu'ils ſont barbares. Cela eſt ſi clair, que je n'inſiſterai pas davantage là-deſſus. Le paſſage de Mr. de Monteſquieu dit tout.

Teſtis mearum centimanus Gyas
Sententiarum.

Quand on ſe trompe ſur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conſéquences. Le Critique, après avoir dit des choſes ſi peu réfléchies ſur le défaut de monnoie, en conclut que les Sauvages de l'Amérique mépriſent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philoſophes l'ont mépriſé : enſuite il met Socrate & Bias en parallèle avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais encore une fois, c'eſt tout confondre, c'eſt confondre la plus ſublime ſageſſe avec la dernière ſtupidité.

L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes pour les Peuples qui n'ont pas de monnoie : ils mépriſent ce dont ils ne ſauroient jouir, tout comme les bêtes; mais les objets dont ils peuvent jouir, ſoit par un effet de leur imagination, ſoit par un effet de leurs beſoins, ils les

les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richesses d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciseaux, la verroterie, les petites clochettes, les brasselets & les colliers de rassade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages : ce sont là les objets de leur cupidité ; c'est cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes sommes, & une partie du Commerce de Livourne consiste en la seule rassade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richesses, donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils paient si cher des choses qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau-de-vie & les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se vendroient eux-mêmes ; mais ceux qui achètent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares méprisoient les richesses *par un principe de philosophie*, comme le Critique le dit, auroient-ils jamais vendu leur Pays aux Européans ? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terreins au Quaker Guillaume Pen ? qui les a eus à si bon marché, qu'il n'a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité, c'est parler comme Sepulveda, dans son abominable Livre *De justis belli causis adversus Indos.* D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrein ;

mais les Américains font-ils pour cela excufables d'avoir vendu leur Patrie, qu'ils devoient plutôt fe laiffer ravir mille fois que vendre une fois? N'eft-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour fa Patrie? Eft-ce donc une chofe bien commune, de mettre fa terre natale à une honteufe enchère? Il ne faut pas être pour cela barbare, mais ftupide; & fi ftupide, qu'on rend le contract qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terreins : oui fans doute; mais des Peuples chaffeurs, fuivant un calcul fort jufte, ont précifément befoin de huit cents arpents, là où un Peuple cultivateur a befoin d'un demi-arpent : un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cents arpents rendent à peine en gibier : il faut donc que les Peuples chaffeurs aient de grands terreins, & les Peuples pafteurs des terreins moins grands : les Peuples cultivateurs peuvent vivre fur le plus petit terrein. Tout cela eft compenfé, ou plutôt tout cela eft réglé fur la mefure du travail. (*)

La Compagnie Angloife de la Baie de Hudfon, traite année par année, dix mille peaux de caftor, que les Américains chaffeurs viennent apporter à fes factories, de cent & cinquante lieues de loin : fi ces Américains méprifoient les richeffes *par un principe de philofophie*, comme Dom Pernety le prétend, ils refteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils rehauffent le prix de

(*) Les Américains chaffeurs, après avoir vendu tant de terrein, & perdu encore tant de terrein, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le font pas devenus pour leur malheur.

leur marchandise : il a été un temps où ils donnoient une peau de castor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau-de-vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui savent à peine lire & écrire, prodiguent dans leurs relations le titre de *Philosophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations, où le Compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *philosophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles; mais il admira beaucoup la boutique d'un Rôtisseur à Paris : il y tomba sur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le Compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philosophe* : il estimoit, dit-il, les choses utiles, & non les choses inutiles. A cela je réponds qu'un loup du Canada en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne sont ni méchants, ni vertueux; mais je ne saurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philosophes*, le soient eux-mêmes.

CHAPITRE XXVI.

De l'Hospitalité chez les Sauvages.

RÈGLE générale : les Peuples brigands, & les Peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le Critique pense que cela est au nombre de leurs vertus; mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les Peuples errants

ne travaillent point; & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoie. Or comme ils voyagent sans avoir de monnoie, il faut bien qu'ils se logent les uns les autres, ou plutôt ils se prêtent mutuellement très-peu de chose; ce qu'ils donnent n'est presque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend n'est presque d'aucun prix.

C'est ainsi que les Moines mendiants, qui sont censés ne rien posséder, exercent continuellement l'hospitalité dans tous les Pays Catholiques de l'Europe: leur ardeur à faire des quêtes est si grande, ou la charité à donner est si immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer; de sorte que tout leur superflu, qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point, est distribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les Couvents. La paresse de ces Moines entretient la paresse des pauvres qui ne sont pas Moines : les uns ne travaillent point, parce qu'ils mendient; les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reste des mendiants. C'est là le mal du mal : c'est introduire chez les Nations civilisées les besoins & les ressources des Peuples sauvages, & encore ceux des Peuples brigands. En Asie, où il y a une infinité de Pélerins, une infinité de Derviches, de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande sans cesse l'hospitalité : aussi n'y trouve-t-on pas des auberges, mais des caravenseras où il n'y a rien. C'est par la même raison qu'en Espagne on ne trouve pas des auberges, mais des hôpitaux presqu'aussi vuides que les caravenseras de l'Asie. Tant il est vrai que

l'hoſpitalité, d'un ſi grand beſoin chez les Sauvages, n'eſt qu'un manque de police ailleurs.

Les Miſſionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'eſt que l'hoſpitalité parmi ces gens-là : un Voyageur y entrera le ſoir dans une cabane, & perſonne ne s'en inquiétera; on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y aſſeoir entre les Sauvages & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : perſonne ne ſe leve pour lui faire place. Quand la ſagamite & les viandes ſont cuites, on les ſert : chacun va y prendre ce qu'il veut, & mange à part, *ſua cuique menſa:* (*) le Voyageur y cherche ſa portion tout comme un autre, ſans qu'on s'en informe : après le ſouper, on ſe recouche encore autour du feu, & on y paſſe la nuit. Si l'étranger reſte un jour ou deux, on ne s'en inquiète pas encore; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il ſéjourne plus long-temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci eſt bien dans les mœurs d'un Peuple errant, où l'on ſuppoſe que l'hoſpitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des Voyageurs ont beſoin pour ſe repoſer : cette hoſpitalité n'eſt donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les Peuples civiliſés, les affaires pour leſquelles on voyage exigent ſouvent un long ſéjour; chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long ſéjour : un Huron qui eſt à la chaſſe, & un Tartare qui eſt en courſe, ne s'arrêtent guères au-

(*) C'eſt l'expreſſion de Tacite *de Moribus German.*

delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Miſſionnaires ne ſauroient aſſez nous dépeindre les incommodités qu'on ſouffre en logeant chez les Sauvages : leurs mêts ſont bondir le cœur ; leurs huttes ſont toujours remplies d'une fumée inſupportable : le chiens y foulent les gens qui couchent à terre ; ceux qui n'ont pas encore ſommeil chantent, prennent du tabac, ou ſe font entr'eux des contes ennuyeux juſqu'à ce qu'ils s'endorment. (*) Quand il ſurvient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond ſilence, ſans avertir le Voyageur, ſans même l'éveiller : le matin il eſt bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le Hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui ſont continuellement en guerre avec leurs voiſins, ces alarmes ſe donnent ſouvent : car parmi eux il eſt preſque toujours queſtion de ſe ſurprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui ſe laiſſent ſurprendre ne réſiſtent jamais, quelque grand que ſoit leur nombre, & quelque petit que ſoit celui des aſſaillants. Parmi les Tartares on n'eſt pas ſujet, dit-on, à de tels inconvénients ; car quand il y a quelque choſe à crain-

(*) Mr. Adanſon dit que les Nègres du Sénégal ſe font auſſi le ſoir, dans leurs huttes, des contes juſqu'à ce qu'ils s'endorment tous, vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet uſage en Eſpagne, & que c'eſt là l'origine de ce que les Eſpagnols nomment des *Nouvelles*, qui ſont de véritables contes à dormir debout : auſſi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* eſt ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain. Comme tout ceci eſt dans les mœurs d'un Peuple pareſſeux, que le travail n'endort pas, tout ceci doit auſſi être dans les mœurs des Sauvages.

dre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

Comme les Peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivières; & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages d'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ces poudres; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons : *Ils préparent*, dit-il, *une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une feve, ils ne sentent plus de faim ni de soif.* (*)

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karemyle*, qui est une espèce de truffe noire & ronde, dont les Ecossois modernes se servent encore aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karemyle* des Ecossois n'est que le *Lathyrus radice tuberosâ, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espèce de truffe : je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu, dans tous

(*) Voyez *Jean Xiphilin, de la traduction du Président Cousin. Pag.* 408.

les temps & dans tous les Pays, les mêmes besoins & les mêmes ressources.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

Le Critique a beaucoup disserté sur les mots numériques : (*) il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'Auteur le dit : il prétend ensuite que ces Peuples font de grands comptes en se servant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment est-il possible qu'il n'ait pas mieux saisi le point de ma difficulté? qui se réduit à ceci.

Les Américains ne savent compter jusqu'à vingt sans employer continuellement des signes matériels ou représentatifs pour suppléer aux idées des valeurs.

Les Peuples de notre Continent comptent des millions sans employer des signes matériels.

Otez à un Américain ses instruments, & il ne saura plus compter au-delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets sensibles jusqu'à la millième unité; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de sensations.

Le Critique s'imagine que la difficulté ne concerne

(*) Dans sa Dissertation, depuis la pag. 98 jusqu'à 102.

que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conceptions ; & cela est si clair, que, si ces Barbares avoient eu des notions précises des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, aussi-bien que nous. Or comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'ensuit qu'ils n'ont pas eu les notions requises pour cela. C'est une véritable stupidité.

Le Critique s'imagine encore que nous aurions pu nous passer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puisqu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au-lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire ; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut nécessairement des termes ; sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les signes matériels, & alors nous n'aurions sur les Sauvages aucune supériorité. Mais comme nous avons cette supériorité sur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le Critique s'imagine encore pouvoir justifier les Américains, en assurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix signes, ou dix notes d'Arithmétique écrite ; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons, puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque ; & que les Américains n'ont pas des mots numériques. La différence qu'il y a entre eux & nous, est telle, qu'ils doivent chiffrer lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, & que nous comptons sans chiffrer : nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons ; car hors de l'opération du calcul,

nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un paſſage de Vitruve & de quelques autres, que les Anciens avoient déja obſervé que la progreſſion décuple, que toutes les Nations policées de notre Continent ont adoptée, eſt une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en ſont reſtés là; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été ſitôt perfectionnée, & les mots numériques ſont ſi anciens, qu'aucun Auteur n'a jamais ſu ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés; ils exiſtent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens Livres que nous connoiſſions, & qui eſt indubitablement le *Shaſtah*, (*)

(*) *Paar* mille, *Lac* cent mille, Dix *lacs* million. *Paar par Paar* mille de mille. *Suttec foque* période de 32 *lacs*; de ſorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un ſeul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il eſt ſurprenant que des Savants, en faiſant l'analyſe d'un fragment de l'*Hiſtoire des Hindous*, par Mr. Alex. Dow, aient non-ſeulement attaqué l'antiquité de ce que Mr. Dow nomme le *Schaſter*, mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général; en ſoutenant qu'ils n'ont reçu leur philoſophie que des Grecs, & que leur Légiſlateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ere. Tout cela eſt vrai, diſent-ils, puiſqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un Peuple fort célèbre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Aſie que juſqu'à Babylone: ainſi il n'a pu connoître à fond les Indiens: il s'eſt contenté de rapporter ce qu'il en avoit oui dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'enſuit, ſelon ces Savants-là, que les Chinois ne ſont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conſéquences ſont abſurdes.

Quant à la Philoſophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la première fois que du temps de Pythagore; c'eſt Pythagore qui a adopté les ſentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Auſſi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philoſophie Grec-

on trouve déja des mots numériques, portés au-delà du terme de *million* dans la progression décuple; pendant que les Américains n'ont pas encore des mots numériques, portés au-delà du terme de *trois*, dans la plupart des Provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de Mr. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom P[illegible]y, tr[illegible] légérement : mais a-t-il donc lui-même fa[illegible] [illegible]herches qui soient plus sûres? Non sans d[illegible] a fait aucune, & il parle de tout ceci com[illegible] [illegible] des monnoies, sans connoître seulement le p[illegible] [illegible] la difficulté.

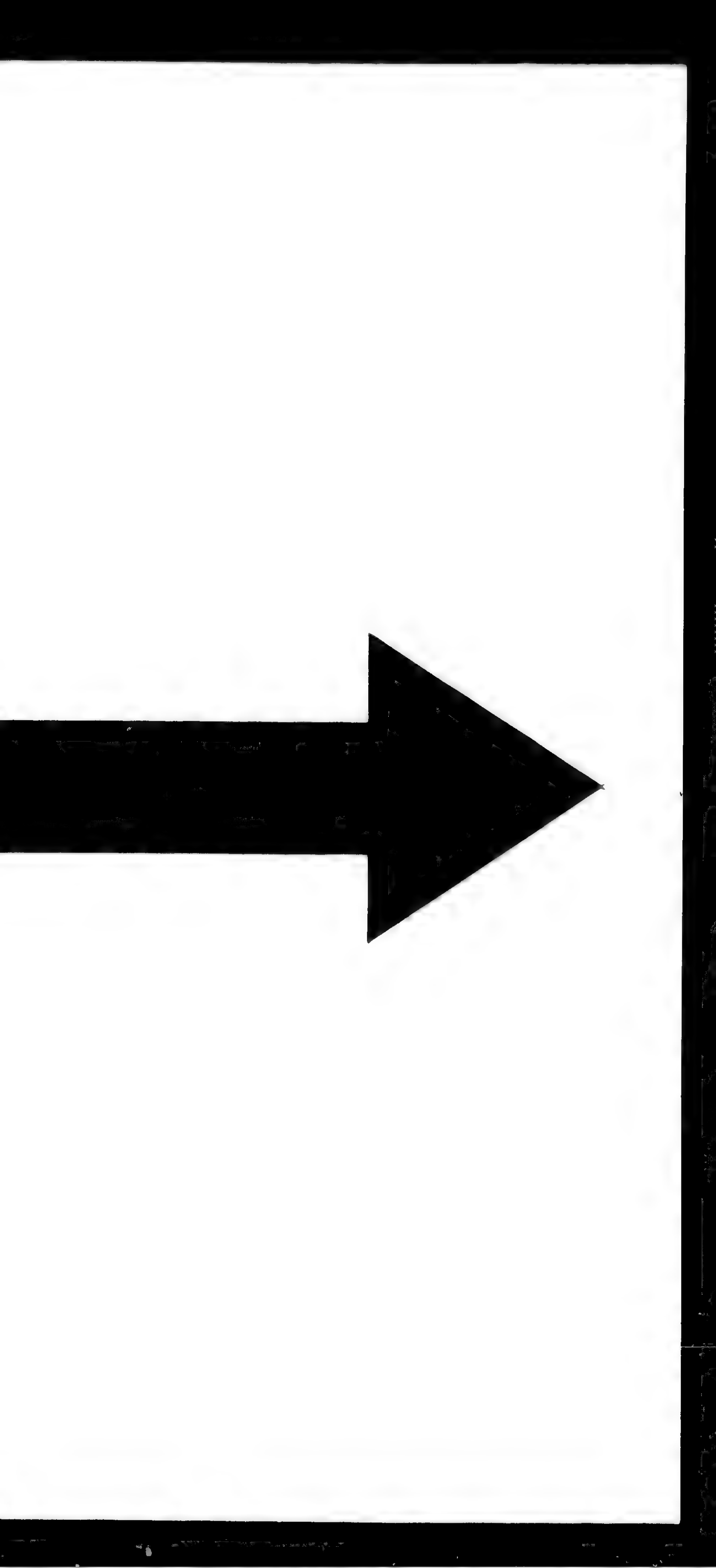
On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre; parce qu'elle ne renferme que deux divisions; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun Peuple ait été tenté de changer pour cela

---

que venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déja sur un pied, & regardoient le soleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au Législateur des Indiens, on voit clairement que les Savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ere; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, & d'attaquer l'authenticité de leurs Livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe, en 1762, Mr. Brucker les attaqua comme des Livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le Shastah.





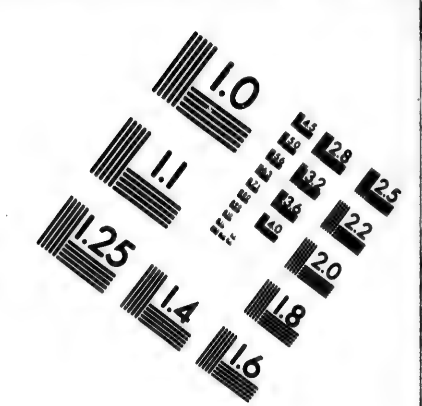
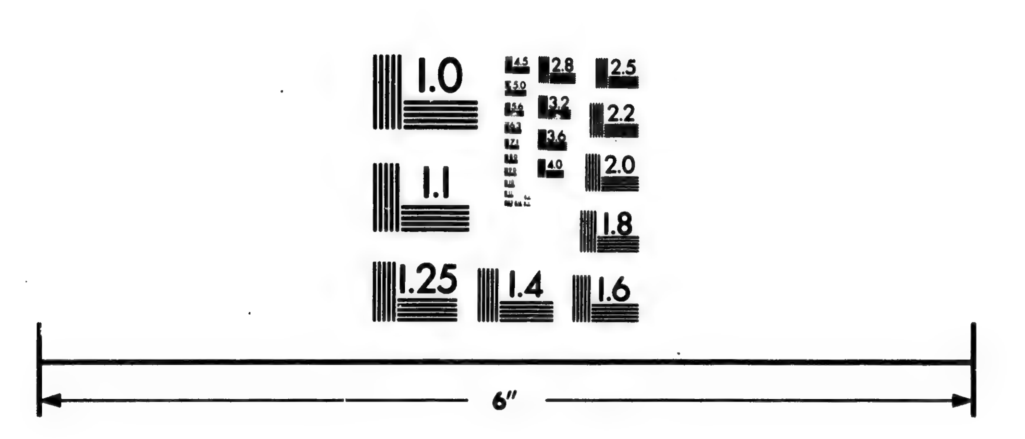
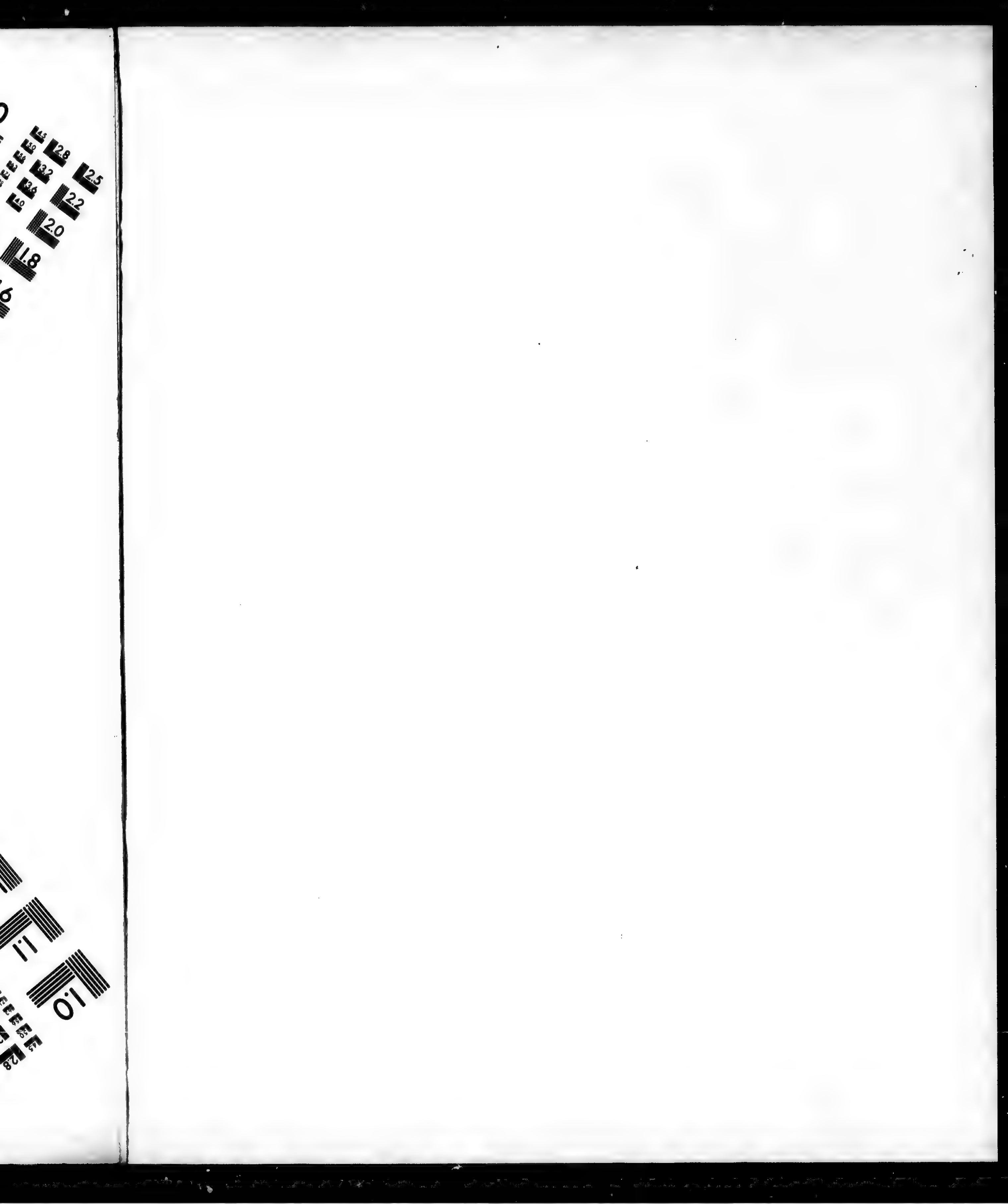


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

ſa progreſſion ; ce qui ſeroit même, à ce que je crois, impoſſible.

Le Critique, ſoit par inadvertance, ſoit par quelque motif particulier, aſſure que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a dit que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, ſe ſervent des doigts des mains & des pieds.* Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philoſophiques* : l'Auteur ayant fait, avant que de commencer ſon Livre, quelques recherches ſur l'état de l'Arithmétique chez différentes Nations ſauvages, n'en a pas découvert une ſeule qui eût la progreſſion par vingtaine : il n'y a pas non plus, dans le Monde entier, un Peuple policé qui ſe ſerve de cette progreſſion-là ; preuve manifeſte que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds : car en ce cas, au lieu d'avoir la progreſſion par dixaine, on auroit partout adopté celle par vingtaine. Si dans une Iſle fort éloignée du Continent, il eût exiſté une race d'hommes ſexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progreſſion par douzaine.

Le Critique ſe trompe encore, lorſqu'il parle des tailles du bâton fendu : il n'eſt pas vrai que ces inſtruments ſoient employés en Europe uniquement pour compter. On les emploie, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paie pas ſur le champ, ſoit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette eſpèce de regiſtre de bois : on ne peut marquer le ſigne de la dette, ou faire des entaillures, que quand les deux parties du bâton ſont exactement jointes : ſinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir ſur la moitié de ſa taille plus d'articles que

l'acheteur ; & c'eſt juſtement pour prévenir cette fraude, qu'on ſe ſert de ces inſtruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les pataraffes coupées par le milieu, & qu'on rejoint enſuite pour voir ſi les traits ſe rapportent avec juſteſſe, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent auſſi à l'égard des paſſeports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne ſont pas en guerre. Le paſſeport de la Hollande avec Alger, a long-temps été un vaiſſeau avec tous ſes agrêts & tous ſes cordages : on coupoit cette eſpèce d'eſtampe par le milieu ; le Corſaire en avoit une moitié, & le Marchand l'autre : à l'exhibition, on ne faiſoit que joindre les parties coupées, pour voir ſi les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, ſe réuniſſoient. Les Algériens ne ſachant pas lire les écritures Européannes, & les Européans ne ſachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler ; & cette méthode eſt, ainſi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le Critique a donc eu tort de citer ces inſtruments comme des inſtruments de calcul : je ne ſais même comment l'idée a pu lui en venir ; & pour rendre l'inadvertance complette, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pouſſer le calcul à des millions ; comme s'il étoit ſurprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons ? Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur ſe ſervent entr'eux des mots numériques : l'un pour énoncer le total de la

dette, & l'autre pour énoncer le total du payement.

Je laiſſe après cela à juger à tout homme raiſonnable, ſi le beſoin où ſont les Américains de ſe ſervir de ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer au défaut des mots numériques, n'eſt pas une grande preuve de leur ſtupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des Arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur Pays.

CETTE manière de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on ſupprime les preuves dont l'Auteur ſe ſert, & où on le combat enſuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'Auteur a dit que, ſous les Incas, il n'y avoit pas de Villes dans le Pérou, hormis Cuſco; & il cite Zarate, dont voici encore une fois les termes:

Il n'y avoit, ſous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens qui [illegible] forme de Ville: Cuſco étoit la ſeule. (*)

Mais, dit le Critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer le P. Feuillée, qui aſſure qu'il y a eu, dans ce Pays, une Ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui, par ſon emploi, étoit obligé

(*) *Chapitre IX. T. I.*

de connoître toutes les habitations du Pérou; puisqu'il y devoit lever le tribut, à un Voyageur tel que le P. Feuillée, venu à peu près deux cents ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'ajouter foi à l'existence des grandes Villes dont on ignore le nom, & qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce Pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette Ville, longue de cinq lieues, entre Callo & Lima? Non sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilasso, qui auroit dû la connoître ne l'a pas connue, & cependant il étoit né au Pérou; c'est comme si un Normand n'avoit jamais oui parler de Rouen : Don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si, à tout cela, on ajoute qu'Acosta n'a pas connu cette Ville, plus grande que Paris, entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu de fortes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme, qui cultivoit des Sciences utiles; mais il avoit conservé un grand reste de cet esprit de petitesse & de crédulité, que les jeunes gens puisent dans les Ordres monastiques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Césaréens*, & de tant d'autres choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, & de sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'Histoire naturelle.

Quand le Critique parle des Arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un sens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera ſans doute qu'ils étoient à de certains égards bien ſupérieurs aux Iroquois ; mais ſi on les compare aux Peuples de l'Europe du ſeizième ſiècle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni induſtrie, ni arts, ni ſciences. Ils ne ſavoient ni lire, ni écrire : ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer ; *mais*, dit le Critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé ?* A cela je réponds, qu'il faut être peu verſé dans l'hiſtoire du Pérou, pour faire de telles objections : voyons donc ſi les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilaſſo.

„ Les Indiens du Pérou n'avoient point de connoiſſance dans les arts, & ſe trouvoient privés de „ pluſieurs choſes néceſſaires à la vie : ils avoient beaucoup de forges, où l'on travailloit ſans ceſſe ; cependant ils mettoient mal en œuvre les métaux. Quant „ au fer, ils en avoient pluſieurs mines ; mais ils ne „ ſavoient pas en faire uſage ; au-lieu d'en faire des „ outils, ils en formoient des pierres fort dures. „ (*)

Ils avoient donc du fer ; mais ils étoient ſi éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient juſqu'au moyen de le purger de ſes ſcories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte : car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des maſſes de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand uſage que les cailloux ordinaires.

Si

(*) *Chapitre VI. T. II. Pag.* 60 & 61.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer, on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espèce de société, n'aient pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver : car toutes les Nations de notre ancien Continent ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger ; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premiérement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer, sans pouvoir le fondre ; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre Continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet Art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la Tradition sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siècle ou l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poëtes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que presque tous les Peuples n'aient connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre : non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier ; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'exis-

rence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivières, dans tant de fleuves qui en charient. Je sais bien que ceux qui suivent le sentiment du Poëte Lucrèce, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons ou des veines métalliques; mais cela me paroît être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivières avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poëtes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils aient été quelque chose de plus que sauvages : aussi toutes les peintures que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espèce humaine puisse être réduite; mais comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siècle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chêne, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbouses; & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que des fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guères, dans le Pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les Peuples : cela est absolument absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siècle de cuivre.

Les Chinois connoissant déja le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains Peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siècle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce Pays qu'il appelle le Nord de l'Europe : (*) ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit; mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne, qu'il ne connoissoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui ; cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries, qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas de rendre; mais c'est une mauvaise occupation.

J'espère qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences; mais leur peu de progrès dans les sciences est attesté par le défaut des mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques : ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoie.

(*) *Libro III.*

Si, après tout cela, on confidère l'état des arts & des fciences chez les Peuples de l'Europe & de l'Afie au feizième fiècle, on verra que les Péruviens étoient en toutes chofes très-inférieurs aux Nations policées de notre Continent. Tel eft le phénomène qui a tant furpris l'Auteur des *Recherches Philofophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans fon Livre.

Mais, dit-on, il a fupprimé des faits favorables aux Péruviens. (*) Je réponds que cela n'eft pas vrai; & d'ailleurs, quand il auroit dit tout ce qu'il favoit, quand il auroit compilé tout ce que les Hiftoriens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en réfulteroit toujours que les Péruviens ne favoient ni lire, ni écrire, qu'ils ne connoiffoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots dans leur langue pour exprimer l'*efpace*, la *durée*, la *matière*, &c. & qu'ils ne favoient compter fans employer des fignes matériels ou repréfentatifs, pour fuppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils reffembloient parfaitement aux habitants de notre hémifphère, par la figure extérieure, à la barbe près; & ils étoient néanmoins infiniment plus

(*) Je ne conçois rien aux imputations du Critique : il veut abfolument que l'Auteur ait fupprimé des faits pour rabaiffer d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet Auteur a revendiqué à ce Peuple le fecret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a difputé, en affurant pofitivement qu'un tel fecret ne pouvoit avoir été en ufage parmi une Nation auffi abrutie que les Péruviens. Ou le Critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'Ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a abfolument pas de milieu. Que feroit-ce donc, fi l'Auteur avoit adopté le fentiment du Comte de Caylus ? Alors il eût réduit l'induftrie des Péruviens à rien du tout.

ſtupides, infiniment moins induſtrieux, infiniment moins inventifs que les habitants de notre hémiſphère, qui ſavoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui ſavoient encore mieux qu'eux, ces choſes mêmes qu'ils ſavoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallèle ces deux eſpèces d'hommes, puiſque tout l'avantage eſt d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureuſement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foibleſſe, ni tant de courage contre tant de puſillanimité. En vain le Critique ſe tourmente-t-il à objecter ſans ceſſe que les Américains devoient ſuccomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fuſils, nos canons, nos vaiſſeaux de guerre, nos fortifications, nos méchaniques. Oui ſans doute, c'eſt préciſément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européans. Ainſi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on eſt parti; & la difficulté conſiſte toujours à ſavoir, pourquoi les Peuples de notre Continent avoient tant d'induſtrie, pendant que les Américains en avoient ſi peu, ou preſque pas du tout. Or comme la difficulté eſt toujours la même, la ſolution eſt auſſi la même: les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'eſpèce humaine, ce qui étoit poſſible aux Européans, étoit impoſſible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus, dans leurs canots, attaquer l'Eſpagne, comme les Eſpagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes euſſent été exterminés juſqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les Ecrivains Eſpagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mé-

morable, le plus grand événement de l'hiſtoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand enſuite ils ont réfléchi à la foibleſſe où l'Eſpagne ſe trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & & exécuta ſes immenſes conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des cauſes ſurnaturelles : ils ſemblent n'avoir plus admis la puiſſance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Etre qui gouverne les hommes. S'il ne s'agiſſoit que de la deſtruction de quelques Monarchies, ils n'en ſeroient pas ſurpris, diſent-ils; mais que quelques Européans aient conquis & conſervé juſqu'aujourd'hui ſous leur joug une moitié du Monde, cela n'eſt pas, ſelon eux, dans l'ordre des événements que nous connoiſſons depuis que l'hiſtoire eſt écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui ſans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une ſeule fois, & en ce ſens il n'eſt pas dans l'ordre de ceux que nous connoiſſons; car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puiſſe oppoſer ou comparer ſeulement à la découverte du nouveau Continent? Mais d'un autre côté, il ne faut pas tellement faire influer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes ſeroient innocents, & la Divinité coupable : comme ſi ce n'étoit pas une abſurdité impie de croire que le Ciel eût inſpiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez ſur le Trône enſanglanté de Montezuma, par une ſuite de crimes ſans exemple. C'eſt encore une autre abſurdité, de ne pas s'étonner de la deſtruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la deſtruction d'une moitié du Monde.

Il faut obſerver que les Peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou abſolument aucune, à la découverte du nouveau Monde; & cependant ils ſont parvenus aujourd'hui au plus beau ſiècle dont leur hiſtoire faſſe mention depuis *Thuiſton* & *Man*: les arts & les ſciences y fleuriſſent à l'envi; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Bréſil, n'ont pas fait fleurir les arts & les ſciences en Eſpagne & en Portugal : ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaiſe conduite de Philippe II. Cet homme dépenſa d'une manière inconcevable, des richeſſes inconcevables : il pouvoit tout créer chez lui, & il détruiſit tout : l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des ſciences actuellement ſubſiſtantes en Europe : s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'eſt que grand & maſſif, il ne ſeroit reſté en Eſpagne aucune trace des tréſors qu'il diſſipa, ſans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après ſa mort, la foibleſſe de l'Eſpagne alla en augmentant juſqu'en 1681 : cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ſes Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou ne put plus payer ſes domeſtiques : la livrée de l'écurie, ayant attendu ſes gages pendant deux ans, déſerta le Palais de Madrid, & il n'y reſta pas même un ſeul Palfrenier pour panſer les chevaux : la table des Gentilshommes, qui eſt la ſeule que le Roi Catholique entretienne, manqua abſolument : la Reine n'avoit ni argent pour payer ſes domeſtiques, ni pour faire des aumônes; ce qui, dans un Pays ſi pauvre, eſt d'un auſſi grand beſoin que l'hoſpitalité parmi les Sauvages : on ne pouvoit compter

fur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne restoit dans cette détresse, que de faire un Auto-da-fé, & on en fit un, en 1682, dont les Juifs d'Espagne se souviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'histoire des richesses entre les mains d'un Peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresse de Cusco.

A ENTENDRE parler Dom Pernety, il semble que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité dans les moindres choses, ainsi que dans les plus grandes : comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du Lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces masures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile ; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan : ainsi je supplie le Lecteur de jetter un coup d'œil sur le plan de ces décombres, que Mr. de la Condamine a fait insérer dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin.* On verra que les Moines du Pérou, trop paresseux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens

Péruviens : ils ont même bâti dans celui d'Atun-Cannar, une espèce d'Auberge ou de Ferme; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse reconnoître encore l'ancienne structure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu assez d'esprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'est pas encore content du plan de Mr. de la Condamine, on pourra consulter celui de Don Juan, gravé en Hollande.

Garcilasso, après avoir parlé long-temps de la forteresse de Cusco, que Pizarre prit sans tirer un coup de fusil, finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresse, mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité; car l'exécution en paroît impossible, même avec tous les instruments & toutes les machines connues en Europe : aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que les Indiens avoient avec les démons; & je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment.

Il me paroît après cela, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu des raisons pour se défier de tous les Historiens qui écrivent de cette manière-là; car cette manière d'écrire pourroit perdre un homme dans l'esprit de tous ses Lecteurs.

L'Historien le plus véridique & le plus raisonnable que j'ai consulté, dit que, dans cette forteresse de Cusco, on voyoit des pierres dont les plus grosses pouvoient peser depuis 25 jusqu'à 30-000 livres. Or, la manière qu'emploient les Péruviens pour transporter

ces pierres, étoit si peu merveilleuse, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées, ou les démons, qu'il faut réserver pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la Poétique.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instruments pour découper les rochers en éclats ou en quarreaux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne devoient l'être.

2. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne sais ce qu'il y a d'admirable : l'industrie consiste à faire avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent si peu d'esprit & encore si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté; dès qu'elle eut penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre; au point qu'ils la laissèrent rouler dans une vallée, où elle écrasa, dit-on, trois mille hommes; & on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore dans ce récit une exagération puérile; car enfin trois mille hommes écrasés sous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre, ne me paroissent pas des choses bien communes : hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'é-

souffrirent à force de s'embarrasser les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au transport d'un gros caillou, que quelques Européans auroient charié sur des rouleaux avec des cabestans. Ainsi la stupidité de ces Indiens est bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient absolument inventé aucune machine pour faciliter le transport des pierres : tandis que, dans notre Continent, on faisoit voguer sur la Méditerranée le plus grand des obélisques qu'il y eût en Egypte, (*) & qui pesoit, à ce que dit Kirker, un million trois cents dix mille quatre-vingt quatorze livres. On assure qu'on va transporter à Pétersbourg, pour le piédestal de la statue de Pierre I, une pierre qui pèse deux millions, trois cents mille livres : si cela est vrai, je crois que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe : car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est celle de la façade du Louvre, & qui ne pèse pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des méchaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux que leur poids serroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas

---

(*) C'est celui de St. Jean de Latran : l'Empereur Constance l'avoit fait venir à Rome, comme on le sait, par Marcellin, & par l'inscription trouvée sur cet obélisque.

At Dominus Mundi Constantius, omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere jussit
Haud partem exiguam montis, Pontoque tumenti.

leurs bâtiments fort haut, & c'est parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblements de terre qui ont renversé les maisons des Espagnols : la terre y est dans une agitation presque continuelle, & les moindres secousses suffisent pour briser les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise, d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle Architecture est dans ce Pays-là impossible, mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de cordes qu'on voit dans le Pérou.

Je n'avois pas prévu que, pour prouver l'industrie & l'esprit inventif des Péruviens, on eût cité pour exemple, le pont de cordes, ou de lianes, qui fut fait sur la rivière d'Apurimac, sous le règne de Mayta-Capac, quatrième des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce Peuple a eu beaucoup d'industrie, & *qu'il pourroit même nous disputer l'avantage sur bien des choses;* (*) *puisqu'il a fait un pont de cordes sur une rivière.* Quand on passe sur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble : donc un pont de cordes est un ouvrage d'architecture bien

(*) *Dissertation sur l'Amérique. Pag.* 106.

fupérieur à un pont de pierres : donc les Péruviens ont eu de l'induftrie. Il n'y avoit pas un feul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte : donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin, & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes ; mais c'eft qu'ils manquoient de cet efprit d'invention qui caractérife les Sauvages du nouveau Monde, dont les cabanes font de véritables chefs-d'œuvre : on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en fe couchant fur le ventre, & en marchant à quatre pattes : il eft vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a befoin que de fe courber un peu ; car les Caraïbes furpaffent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu grandes, & cependant ils ne les font pas encore auffi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût paffer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut favoir qu'il leur étoit abfolument impoffible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voûtes ; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu prefqu'impraticable. Cependant, comme leur Pays eft tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes fi tortueufes, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit paffer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour paffer ces rivières, qu'on trouvoit à chaque pas devant foi, & qu'il falloit traverfer encore, après les avoir traverfées déja

tant de fois. Or, voici par quelle gradation de découvertes les Péruviens parvinrent enfin à faire une espèce de pont de cordes, monument éternel de leur ſtupidité & de leurs efforts. On commença par paſſer les rivières à la nage, & ceux qui ne ſavoient pas nager ſe faiſoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roſeaux : de ces roſeaux, on parvint aux calebaſſes évuidées; on en attachoit pluſieurs enſemble : celui qui vouloit paſſer l'eau devoit s'y aſſeoir, & un nageur entraînoit la machine : de ces calebaſſes flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs : des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des bateaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilaſſo attribue au défaut du bois : des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre, une longue corde filée d'écorces d'arbres, ou de ces oſiers qu'on nomme des lianes : à cette corde bien tendue, & bien attachée, on ſuſpendit un grand panier qu'on faiſoit gliſſer le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux qui vouloient paſſer la rivière, ſe mettoient au nombre de trois dans ce panier : les Eſpagnols ſe font encore aujourd'hui ſuſpendre de la ſorte à des cordes, pour traverſer quelques torrents du Pérou, où toute autre Nation que les Eſpagnols feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille gliſſante eſt d'une ſi grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes employeroit une année à paſſer une rivière, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre pluſieurs cordes enſemble; de ſorte qu'en y mettant des claies

en traverse, un homme pourroit y marcher droit. Or c'est cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui sur l'Apurimac; non qu'elle ait subsisté depuis Mayta jusqu'à nos jours, mais elle se trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis plus de mille fois. Telle est la paresse des Espagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des siecles. On comprend que la seule pesanteur des cordes, courbées vers le milieu de la rivière, fait ressembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont: on comprend encore que la seule pesanteur des cordes les use en très-peu de temps; & pour peu qu'une des maîtresses cordes soit sur le point de se casser, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui sont au nombre de cinq; de sorte que si trop de personnes vouloient passer à la fois, le pont pourroit se rompre en cinq endroits; car les claies ne cèdent pas, mais bien les attaches : le plus grand danger est toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune espèce de voiture ne peut y passer.

Le Critique, avant que de donner une description très-superficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la sorte : *Je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non sans doute, les Européans n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, aussi long-temps qu'ils sauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choses d'une manière si bizarre, & s'éloigner si fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

Le Critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une manière admirable. De tout cela il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véronèse; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles Artistes; & que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos Brodeurs, & surtout au célèbre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallèle avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille douce : si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Thevenot, in-folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répète : les Mexicains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments du dessein. Tous les Américains & tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un Particulier. Le nouveau monde est une terre ingrate pour les beaux Arts, &

& ce n'eſt certainement pas là qu'il faut chercher des chefs-d'œuvres. Cependant je ne nie pas au Critique que les Caraïbes ne ſachent faire des paniers de joncs, & tirer la pulpe des courges, pour s'en ſervir en guiſe de bouteilles : je ne nie point que des Curieux ne puiſſent avoir dans leurs cabinets de petits vaſes travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achète des Moines de Cuſco, qui paſſent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des Curieux renferment auſſi des pierres à peine taillées, & qu'on nomme Idoles de la Lapponie : on voit par la relation de Mr. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France : les cabinets de quelques Curieux renferment auſſi des marmouſets de terre cuite, faits par les Tunguſes, & de petits chauderons de pierre ollaire faits par les Groenlandois. Enfin un homme peut raſſembler toutes les curioſités qu'il juge à propos; mais il ne s'enſuit point que les Péruviens euſſent quelque idée des beaux Arts, parce qu'ils ſe ſervoient de gobelets à deux anſes pour boire la chica. (*) On recherche les monuments des Peuples groſſiers pour les faire contraſter avec les monuments des Peuples induſtrieux, & cet amuſement eſt déjà une eſpèce d'étude, d'où il peut réſulter quelque utilité.

Le Critique aſſure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique font de très-bonnes Cartes géographiques & topographiques; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en ſont pas moins exactes, ni moins fidelles; parce que les diſtances y

(*) Voyez la *planche XVI du Voyage au Pérou de Don Juan.*

sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, sans examiner le moins du monde si un pareil récit mérite quelque croyance. Les Voyageurs & les Missionnaires qui ont vécu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissements sur la situation de l'intérieur du Pays, que ce qu'ils en disoient de bouche : d'ailleurs ils ne savent point assez dessiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur savoir en ce genre se borne à graver, d'une manière extrêmement grossière, sur des écorces d'arbres, des espèces de figures de castor, de tortue, de renard, &c. Ces emblêmes servent à distinguer les hordes : j'ai vu des personnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord eussent de ces espèces d'armoiries; mais cela n'est pas du tout étonnant : car il faut bien que des Tribus continuellement en guerre, se reconnoissent à de certains signes, comme en ont aussi les Amiaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européannes n'aient pris leur origine en Allemagne, où les mœurs & les usages avoient tant d'analogie avec ceux des Peuples de l'Amérique septentrionale, & de la Scythie. Les premiers Francs qui pénétrèrent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des abeilles; mais comme ils ne dessinoient guères mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces abeilles mal faites pour des crapauds; & pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds, on en fit des fleurs de lis, sans cependant beaucoup changer la forme d'abeille, qu'on y reconnoît encore bien sensiblement. Il étoit naturel que des Barbares, qui sortoient de leurs forêts comme un essaim,

& qui avoient un Chef ou un Roi, prissent pour leur emblême des abeilles : cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit.

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

Le Critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui sans doute, l'Auteur l'a ignoré ; & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux seuls Peuples de l'Amérique qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissement où végétoit le reste des Indiens occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des Ecrivains instruits.

Le Critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses ; il ne cite aucun Auteur ; & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët, & tant d'autres Historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui aient écrit au siècle passé. (*)

(*) Son *Histoire Naturelle & Morale des Antilles*, de l'édition de Paris 1660, est remplie d'exagération & de récits romanesques ; ce qui n'est pas étonnant, quand on sait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne savoit ni latin, ni grec ; & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes, ni les animaux.

Ce César Rochefort avoit, de son côté, compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme obscur, homme absolument inconnu dans la République des Lettres. On a inséré dans les premières éditions du Moréri, un extrait de Rochefort; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le Critique, qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation : cependant il ne dit point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore, ou si elle a été détruite; ce qui n'est pas surprenant: car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est, que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé : j'en appelle ici au témoignage de tous les savants : j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoissent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 : (*) ils connoissent encore depuis très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette Colonie si célèbre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de cet établissement commercent avec les Apalachites, qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages : aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la résine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis & les Creeks, aux-

(*) Voyez *A Concise account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction Françoise de cet Ouvrage en Hollande.

quels ils ressemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampons*, ou des brasselets de coquilles ; ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraoustis* ; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préfèrent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces Peuples se servent, dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la Cassine, ou *Cacina Floridianorum* des Botanistes, & qui paroît être une espèce de sureau; au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre sureau commun. (*)

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelque-

(*) Mr. Ludwig, dans ses *Definitiones generum Plantarum*, N°. 160, range la Cassine, qu'on appelle aussi Thé des Apalaches, parmi les Monopétales régulières ; & Mr. Linnæus, dans sa XII. ED. N°. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoi qu'il en soit, c'est une espèce de sureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont guères répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximènes. Les Anglois de l'Amérique lui préfèrent le Thé de la Chine : ils ont même tenté de transplanter des Théyers dans leurs Colonies ; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, & ils sont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

fois ces cabanes d'une paliſſade, & cela s'appelle un Village; car il n'y a jamais eu de Ville dans toute cette partie de l'Amérique avant la fondation de Charles-town, comme on peut aiſément s'en convaincre en conſultant les plus anciennes cartes : car les différents établiſſements que les Eſpagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuſe expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des Hameaux. Celui de St. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui, accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre & défaire les Eſpagnols, & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en proceſſion viſiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, ſurvenu par le débordement du lac Théomi : on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiſeaux, comme l'on fait dans l'Egliſe de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tiſſu de fables, auxquelles la relation de ce Briſtock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainſi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition ſur les anciennes viciſſitudes phyſiques; mais les eaux d'un lac ne peuvent occaſionner un déluge aſſez mémorable, pour qu'on en conſervât le ſouvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'hiſtoire de cette Nation : car tout le reſte reſſemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la Ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des

Sevarambes, & ſur-tout de la République des Auſtraliens, imaginée par cet ennuyeux Romancier, connu ſous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Auſtraliens un Temple tout de cryſtal, & preſqu'auſſi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linſcot appelle des barbares ſans mœurs comme ſans religion; (*) & qui, au-lieu de Prêtres, avoient des Sorciers, que les relations nomment indiſtinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'obſerverai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer que la deſcription d'un Temple; ce ſujet eſt pour le vulgaire des faiſeurs de relations, ce que la deſcription d'une tempête eſt pour les Poëtes. Que n'a pas dit Garcilaſſo du Temple de Cutachiqui dans la Floride? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais, témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page, de ce Temple de la Louiſiane où l'on gardoit le feu ſacré? Et cependant on ſait, à n'en point douter, que tout cela eſt fabuleux, de l'aveu même de Mr. du Mont. Ce prétendu Temple de la Louiſiane étoit une cabane; & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu ſacré; & malheureuſement cette mépriſe a été conſignée dans un Livre que je ne nomme pas par reſpect.

Si Dom Pernety avoit daigné réfléchir que les Apalachites manquoient d'inſtruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impoſſible de *creuſer dans le roc*, (**) un appartement long de deux cents pieds,

---

(*) *Traduction de Linſcot. Cap. I. Pag. 72.*
(**) Ce ſont là les termes du Critique à la page 23. Tant il eſt vrai qu'en compilant des relations ſuſpectes, il faut

& large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voûte comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-ſeulement au-deſſus des efforts de ces Sauvages; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connuſſent le ſecret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut obſerver que toutes les grottes, toutes les excavations qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, ſont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'induſtrie humaine. Mr. Bertrand, en ayant bien conſidéré la ſtructure, a envoyé à la *Société Royale* de Londres, un ſavant Mémoire, dans lequel il explique de la manière la plus claire l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il eſt, ſelon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliſte tel que Mr. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Briſtock, qui en bâtiſſant ſon Temple, n'avoit pas penſé au défaut du fer; mais c'eſt une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le Critique a été aſſez peu inſtruit, pour aſſurer que Jean Ribaud, en débarquant ſur les Côtes de ce Pays, qu'on appelloit alors la *Floride ſeptentrionale*, y trouva des Apalachites policés & réunis en une Monarchie. Cette aſſertion renferme deux erreurs palpables.

---

examiner au moins ſi ce que ces relations diſent eſt poſſible ou impoſſible, vrai ou faux, probable ou non, abſurde ou ſenſé, naturel ou ſurnaturel. Or, creuſer dans le roc ſans inſtruments de fer, cela eſt ſurnaturel.

1. Ribaud & ſes compagnons reſtèrent ſur les Côtes, & n'oſèrent même s'en éloigner.

2. Ces Côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un Pays plus ſauvage; au point qu'on ne put y amaſſer aſſez de vivres pour en charger un ſeul navire, qui reporta la colonie Françoiſe affamée en Europe.

L'expédition de René la Laudonière fut auſſi extrêmement malheureuſe: la diſette perſécuta conſtamment les François, errants ſur les Côtes depuis la rivière May juſqu'au Port-Royal. Ribaud avoit bâti ſon fortin ſur la plage ſeptentrionale: on crut mieux faire que lui, en bâtiſſant dans la partie du Sud; mais tout cela fut inutile: les François, abattus par la famine, ne purent réſiſter à une poignée d'Eſpagnols, qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudonière & de Dominique Gourgues, la France ne voulut abſolument plus entendre parler de ce Pays, ni équiper une ſeule barque pour s'en mettre en poſſeſſion; ce qui lui eût été très-facile, vu le peu de forces que l'Eſpagne y entretenoit: d'ailleurs la France ne reconnoiſſoit alors *aucun Traité de paix*, *aucune alliance*, *aucune amitié*, *aucune poſſeſſion légitime d'aucune Puiſſance*, au-delà du premier Méridien, que les Géographes Eſpagnols faiſoient paſſer pour la plus Occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI. (*)

(*) Les Eſpagnols avoient encore des raiſons particulières pour placer le premier Méridien aux Açores, au-lieu de le placer aux Canaries; & ils faiſoient accroire que la bouſſole ne décline pas ſous le Méridien des Açores, ce qui eſt

Quand au milieu du dix-feptième fiècle, les Anglois furvinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Briftock, ou par Rochefort. Ce Pays étoit dans le plus grand délabrement : les Efpagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laiffé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninfule de la Floride, & même la Floride Françoife, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitants; & tout étoit rempli de gibier comme dans un Pays neuf : la quantité des ferpents & des bêtes venimeufes égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Géorgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le Critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette région en 1653; puifqu'en 1662, époque de l'arrivée de la Colonie Angloife, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chaffe.

Je me fuis apperçu que le Critique cite à chaque inftant les *Differtations* de Gueudeville, ce Moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour gagner fa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que, quand on veut connoître l'hiftoire de l'Amérique, il faut recourir aux Originaux; & non pas citer Gueu-

abfolument faux : car elle décline par-tout. Au refte, on continua en France à adopter la pofition du premier Méridien à la mode des Efpagnols, jufqu'au règne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il eft férieufement défendu à tout Géographe, faifeur de cartes & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores; & il feroit difficile de trouver des Mappemondes Françoifes où cela ne foit obfervé.

deville, dont l'*Atlas historique* ne peut pas même servir aujourd'hui, & sur-tout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par MM. de Lisle, Danville, Green, & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités par *Dom Pernety*.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

On accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds, que quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé que cette chose existe, & l'Auteur n'a jamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants : il a même plus de motifs qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut; mais ceux qui ont lu l'histoire des *Toupi* de la Grèce moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'Isle de Santorino, & sur-tout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractère, & des milliers de témoins, venir à Vienne, *jurer sur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires*.

Si bientôt on n'amène pas des Géants de la Magellanique en Europe, le Peuple même n'y croira plus:

Nec pueri credent; & au bout de cinq ou six ans on en parlera aussi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, alarmé, effrayé une grande partie de l'Europe; & c'étoient des farfadets, ou tout au plus des chauve-souris. Aussi les Naturalistes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la chauve-souris Asiatique.

Le Critique, qui n'a point vu de ces Géants, n'est pas peu embarrassé lorsqu'il veut démontrer leur existence par de vains raisonnements. L'embarras où il s'est trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection suivante.

S'il y avoit une race gigantesque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le Critique se fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On assure que le Pere Delrio se mit un jour si fort en colère contre un homme qui avoit nié l'existence des Démons, qu'on fut obligé de le saigner, de peur d'accident. Il faut discuter ces sortes de choses avec modération, & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'abord le Critique rapporte que Mr. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiste, ni Naturaliste, mais un très-habile Marin, ayant trouvé sur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant*, *haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caisse; (*) mais au-lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jetta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva: un Evêque Espagnol, qui se trouvoit présent, assura

(*) Dissertation du Critique, pag. 71.

qu'on ſavoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes quand on mettoit des os de Géant dans une caiſſe, & qu'alors il n'y avoit d'autre remède que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-deſſus l'Evêque Eſpagnol mourut, & on le jetta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte ſeroit vrai dans toutes ſes circonſtances, il prouveroit moins que rien : car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupède, à quelque cheval, ou à quelque taureau. Le Marin Guyot n'étant pas Anatomiſte, a pu ſans doute ſe tromper ſi groſſiérement; puiſque Turner, qui étoit Chirurgien, ramaſſa, dans le Bréſil, quelques oſſements qu'il prit pour les débris d'un ſquelette humain giganteſque: mais lorſqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on ſe convainquit qu'ils avoient appartenu à un quadrupède.

Je demande après cela à tout homme judicieux, ſi le conte de Mr. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque choſe, quand même il ne ſeroit pas faux dans toutes ſes circonſtances.

Combien de perſonnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y a eu autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des ſquelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les Savants ſont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des ſquelettes humains, ſont des reſtes de grands animaux terreſtres ou marins.

Quand on lit l'Histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les Pays du monde; & même, dit Mr. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Thessalie, de l'Isle de Crete, & sur-tout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant Mr. Huet, qui n'a jamais rêvé?

L'Auteur des *Recherches Philosophiques*, après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par-tout en creusant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite : il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition sur l'existence des Géants, si universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles, qui étoient aussi connus aux Anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36e Livre de Pline, où il traite de l'ivoire fossile, & de ce qu'il appelle les pierres osseuses, *lapides ossei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupèdes & des cétacées. Il falloit donc nécessairement que cette tradition sur les Géants se répandît par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuseront vraisemblablement jamais; & en effet, on ne voit pas qu'ils aient jamais creusé fort avant, au point qu'on peut assurer qu'il

n'y a nulle part au monde une excavation profonde de 3000 toises, faite de main d'hommes.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

On a amené en Europe, en différents temps, des Nègres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs Outangs, une femme de la Côte de Melinde, des Diables de Tavoyen, ou des Lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinoceros, & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on sait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliothèque du Vatican, à la traduction de certains Livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Négresse, prétendue hermaphrodite, & plusieurs éléphants, dont le dernier est mort à la ménagerie de Versailles. On amenoit du temps des Romains, des hippopotames; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a

fait voir des ſinges-Belzébuts, des Caſoars, pluſieurs Autruches, un Bréſilien infibulé, deux Groenlandois, qui, à ce que dit Crantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Pareſſeux ou des Aïs, des Opoſſums, des Fourmilliers empaillés, une fille Patagone qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des ânes rayés du Cap, des caméléons, des crocodiles, des ſerpents à ſonnettes, des ſerpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amſterdam.

On attend, depuis deux cents cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & perſonne n'en amène : plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De ſorte que leur exiſtence, qui étoit douteuſe en 1540, étoit encore plus douteuſe en 1640, & encore plus douteuſe en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux ſe détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de ſingulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du règne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux Curieux, au Public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde? non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du Public, toujours porté à payer, lorſqu'on lui offre des curioſités dignes d'être vues.

Caianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps: or

&, l'eſpèce de fortune qu'il fit en ſe montrant, peut nous donner une idée de l'empreſſement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique : on peut, dis-je, juger de cet empreſſement, ſi l'on ſe rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jaſon*. Le bruit ſe répandit tout-à-coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on ſuppoſoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à ſon bord un Géant Patagon : auſſi-tôt le grand chemin qui conduit à Plimouth fut couvert d'une foule de Curieux, qui, dans leur impatience, prétendoient aller au-devant de ce monſtre du nouveau Monde; mais, comme les gens ſenſés s'y étoient attendus, on avoit trompé le Public; & les Curieux retournèrent chez eux ſans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il eſt impoſſible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des ſpectres & des revenants qui ne ſe laiſſent auſſi jamais prendre, je répondrois que, ſuivant Pigafetta, on en enchaîna juſqu'à trois, qu'on conduiſit à bord du vaiſſeau la Victoire, où il en mourut deux, & le troiſième s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'exiſtence de ces Géants, admettent auſſi qu'on peut en prendre. Il eſt vrai que le ſincère Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer juſqu'à neuf hommes bien forts & bien déterminés pour terraſſer un ſeul de ces Patagons : encore briſa-t-il les plus groſſes chaînes dont on le garotta; quand on lit de pareils récits, on croit lire l'hiſtoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En ſuppoſant que la difficulté de ſaiſir un prétendu Patagon coloſſal fût auſſi réelle qu'elle l'eſt peu, on

comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes ; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants, tandis que les Eskimaux du détroit de Davis furent montrés en Europe, la première année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence, parce qu'on ne laissa aucun moyen à personne d'en douter : voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion : on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvième degré de latitude Nord, est une cause sensible & palpable ; de sorte que nous connoissons & le phénomène, & ce qui produit le phénomène ; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique : ils nous sont absolument inconnus, & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantième degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire ; & que sous le cinquantième degré de latitude Sud, on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants ? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, & qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caractères de la fable, quoi qu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons qui l'ont induit en

erreur, n'étoient pas mauvaises : si, au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons qui lui ont fait rejetter cette fable n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le Critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile; car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe : mais si deux siècles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Dissertation du Critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.

CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUAND Mr. le Président de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lappons, il les a mesurés. Quand feu Mr. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces Voyageurs mêmes,

qui attestent leur existence. Or j'ose dire que cela est inoui.

Le Critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philosophiques* par les imputations les plus odieuses, l'accuse d'avoir falsifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point. (*) Mais qu'importe-t-il à l'existence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la Terre Del Fuego, ou sur le bord septentrional du Détroit? puisque l'Auteur convient que Biron dit avoir vu des hommes hauts de neuf pieds; mais je nie que Biron dise qu'il les a mesurés.

Quand un Géant est trouvé, la chose du monde la plus facile est de le mesurer.

II.

Qui croiroit que les différents Voyageurs qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces sur leur taille? Cependant cela est aussi vrai que cela est inoui.

(*) L'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit expressément dans une Note à la page 306. T. I, qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué, par le moyen de ses cartes, à une minute près. Or le Critique n'indique pas lui-même la position de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas sue. On a publié jusqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety; & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falsifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit absolument nécessaire de consulter sur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'est pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas historique du compilateur Gueudeville.

(*) Selon la Giraudais, ils ſont hauts d'environ . . . . 6 pieds.
Selon Pigafetta, ... 8
Selon Biron, ... 9
Selon Aris, ... 10
Selon Jantzon, ... 11
(†) Selon Dom Pernety, ils ſont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne . . . . . $12\frac{1}{2}$
Selon Argenſola, ... 13

Il réſulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces Voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien ſuppoſer, que c'eſt ou la Giraudais, ou Argenſola.

(*) *Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baie Boucaut avec trois hommes de ſon équipage, Mr. de la Giraudais vit un grand nombre de Sauvages, il y en avoit juſqu'à 7 à 8 cents, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très-grande taille, pluſieurs d'environ ſix pieds.* Relat. de la Giraudais.

(†) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'après le ſquelette dont il parle à la page 69 de ſa Diſſertation. Car s'il s'eſt imaginé qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'eſt ſans doute auſſi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci eſt fort conſéquent : là où les corps morts ont la ſtature giganteſque, il faut bien qu'il y ait des Géants ; mais ſi malheureuſement ce ſquelette avoit appartenu à un cheval, alors tout ceci ne feroit plus ſi conſéquent. Je dirai dans la ſuite, qu'en ne ſuppoſant ce ſquelette que de douze pieds & demi de haut, il ſe trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *Géant*. Ainſi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, & il n'a laiſſé après lui qu'Argenſola, comme on le voit par mon calcul.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a ſu dire s'ils ont de la barbe, ou ſi à l'inſtar des autres Américains, ils ont le menton naturellement ras. Au reſte, je ne ſuis pas étonné que perſonne n'ayant penſé à meſurer ces prétendus monſtres, perſonne n'ait auſſi penſé à les obſerver.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont atteſté l'exiſtence de cette eſpèce d'hommes coloſſale, on ne trouve malheureuſement aucun Philoſophe, aucun Naturaliſte, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Hiſtoire naturelle, & ce fait n'eſt rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette ſcience; car enfin Pigafetta, le Commis Aris, le Romancier Argenſola, ne ſont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. Mr. le Commodore Biron lui-même n'a jamais aſpiré à la réputation d'être *Anatomiſte*, non plus que Mr. Guyot.

Le Voyageur le plus reſpectable par ſon caractère, par ſon mérite perſonnel, enfin feu Mr. le Lord Anſon n'a pas daigné ſeulement faire inſérer dans la relation écrite par ſon Chapelain, le moindre mot ſur les prétendus Géants.

Quant à Mr. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire; mais il en a ſeulement oui parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On oſe bien nous dire que, dans de certaines Iſles,

dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire : comme ſi l'eſpèce humaine y étoit tour-à-tour enchantée & déſenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faiſoient paroître & diſparoître un Géant quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer : & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle; de ſorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention eſt fort ingénieuſe, pour ne laiſſer voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela: car quand, quelques jours après, il ſurvient un homme qui a cultivé l'hiſtoire naturelle, & qui a, par conſéquent, de bons yeux, on lui dit: Vous venez trop tard & fort mal à propos; car les Géants qui étoient ici hier, ſont partis, & perſonne ne ſait où ils ſont allés. Si enſuite ce Naturaliſte revenoit en Europe faire ſon rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'Auteur *des Recherches Philoſophiques : Vous n'êtes pas du tout Logicien, puiſque vous vous ſervez contre l'exiſtence des Géants de preuves négatives : or il eſt clair comme le jour que tous ceux qui ſe ſervent de preuves négatives, ne ſont pas Logiciens, & qu'un homme qui aſſure n'avoir pas vu des Géants & des Démons, eſt un homme qui raiſonne très-mal : car ces Géants ont pluſieurs maiſons de plaiſance dans les ſables de la Terre Del Fuego ; quand ils ne ſont pas dans une de ces maiſons, ils ſont ſans doute dans une au-*

tre, *&* *laiſſent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.*

Que répondroit à cela le Naturaliſte? il hauſſeroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'obſerve que cette confuſion de deux races d'hommes ſi différentes, ſous le même climat, ſur la même Terre, eſt un fait qui, à mon avis, choque les loix de la Nature autant qu'elle nous eſt connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Nègres, ni des Nègres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, eſt cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui atteſtent l'exiſtence des Géants : ils ont vu, diſent-ils, indiſtinctement, dans les mêmes Iſles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par-là diminuer le merveilleux; mais au contraire ils ont par-là rendu ce merveilleux encore plus incroyable : c'eſt étayer une fable par une autre.

Si l'on diſoit que ces Sauvages de ſtature coloſſale & de taille commune, ne conſtituent pas deux races diſtinctes; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes, comme parmi tous les autres hommes.

VI.

Dom Pernety aſſure que, *pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter.* (*)

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique. Pag.* 51.

Cet admirable raisonnement me fait ressouvenir de celui des Hongrois : lorsque la Cour de Vienne envoya chez eux une commission & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires : *La Cour*, dit-on, *veut inutilement détruire ces êtres. Il n'y a que Dieu seul qui puisse les détruire.*

Il seroit assez difficile, selon moi, de foudroyer des Géants qui n'existent pas, & qui n'ont jamais existé.

Au reste, il est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique ; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment respectables, avec des fables infiniment absurdes.

VII.

La grandeur des insectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baie Boucaut ? ces insectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport aves les chevaux de la Frise, & les vers à soie de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le Critique a si peu été en état de démontrer l'existence des Géants, qu'il s'est lui-même à la fin apperçu de la futilité de ses raisonnements ; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres Philosophes de l'Europe aux Terres Magellaniques pour y examiner les

choses. A cela je réponds, que ces Terres Magellaniques sont si horriblement stériles, & habitées par des Nations si brutales & si barbares, qu'au-lieu d'exposer la vie de quelques Philosophes, de quelques hommes précieux qui ne naissent pas tous les ans, & pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus commode, & même plus sensé d'amener des Géants en Europe. Premiérement ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, selon Sepulveda, est une espèce de droit divin: ainsi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns sous le bon plaisir du Roi d'Espagne, qui ne refuseroit pas cette permission, si on lui remontroit que le Roi de Suede a bien daigné accorder aux Académiciens François la permission d'enlever deux Lappons, un mâle & une femelle. En second lieu, ces Géants feroient une fortune si rapide en Europe, qu'ils ne se repentiroient jamais d'être sortis de leurs déserts. Mr. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile : en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est que le même Mr. Guyot ajoute qu'ils sont fort dévots & fort jaloux : *Il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement; on en demanda la raison, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

Mr. de la Giraudais, autre Voyageur aussi exact & aussi éclairé que celui que je viens de citer, dit, au contraire, que les Patagons ne sont pas du tout jaloux:

leurs femmes étoient très-blanches, jolies, & avoient l'air d'être très-modestes; quoique leurs maris même engageassent les François à leur faire des caresses. (*)

Ces Patagons connoissoient bien peu les François, qui se sont fait chasser neuf fois d'Italie, dit Mr. de Montesquieu, à cause de leurs libertés avec les femmes, & de leur insolence avec les filles. (**)

I X.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On assure qu'un Auteur Allemand a prouvé par des raisons physiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'espèce humaine, & que ces hommes que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excède de beaucoup la stature commune, sont des monstres. Comme je n'ai pas vu cet Ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raisons admissibles. D'ailleurs on connoît aujourd'hui tous les Pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Australes: on a vu néanmoins sur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on suppose ressembler au reste des habitants: Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainsi que Pelsart: ceux qui ont été vus par Pelsart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de singulier, sinon qu'ils marchoient quelquefois droits, & d'autres fois sur leurs mains &

(*) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faisoit à sa guise des dissertations sur les mœurs des Sauvages.

(**) *Esprit des Loix. Livre X. Chap. XI.*

fur leurs pieds, comme les Négrillons fe traînent dans le fable avant qu'ils fachent fe tenir debout. Corneille de Bruïn nous a auffi donné le portrait d'un homme des Terres Auftrales, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les Pays connus du Globe on n'a pas trouvé une feule efpèce d'homme qui excédât la taille ordinaire; mais on en a trouvé quelques efpèces au-deffous de la grandeur commune : tels font les Samoïèdes, les Lappons, les Scrélingers du Groenland, & les Innuits, que nous nommons Eskimaux. Ne feroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature, fi uniforme, fi conftante, fi invariable par-tout où le genre-humain eft répandu, eût précifément violé cette règle, & rompu ce modèle dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique, & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais feulement à l'égard d'un très-petit nombre; de forte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais feulement quelques familles de Géants.

Dans les efpèces animales, la Nature n'a pas entiérement obfervé cette uniformité : mais elle l'a plus obfervé qu'on ne penfe; car la plus petite efpèce de chiens eft une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapétiffe ces animaux à fa volonté, a ainfi réduite : abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit infenfiblement la taille du chien berger, qui eft le prototype de tout le genre.

Quant aux autres efpèces de quadrupèdes, on peut affurer qu'il y a parmi elles des variétés : cependant le plus grand cheval de Hollande n'eft pas un Géant refpectivement au plus petit cheval du Nord, ou de la

Chine : non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'est un Géant respectivement à un Lappon ou à un Groenlandois. Mr. de Buffon assure qu'un homme de dix pieds seroit un Géant, par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on suppose être de cinq pieds. (*) Pour étendre cette proposition au point qu'on puisse en faire une règle pour savoir ce que c'est véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire est de cinq pieds trois pouces : ainsi un individu de dix pieds & demi seroit un Géant dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety, & dont Mr. Guyot mit les os dans une caisse, avoit, à ce qu'on ose nous dire, douze à treize pieds de haut : ainsi il se trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En supposant qu'il avoit, comme j'ai dit, douze pieds & demi, alors il auroit eu, depuis les talons jusqu'à la bifurcation du tronc, six pieds trois pouces : en sorte qu'un grand Européan auroit pu passer entre ses jambes debout. C'est bien faute de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible colosse sur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais si l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce colosse & à ce cheval vingt lieues

(*) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée ; car en prenant toutes les Nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà, & si on alloit jusqu'à 5 pieds 6 pouces, alors la taille gigantesque seroit de 11 pieds : le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

par jour, sans boire ni manger : ce qui ne seroit pas beaucoup pour un de ces chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le Critique, restent trois jours & trois nuits sans prendre aucune nourriture, & sans s'abreuver ; & cependant, ajoute-t-il, ils sont bien plus beaux que les chevaux d'Espagne, & font soixante lieues d'une seule course sans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux ; mais il exagère en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Observations sur les Voyageurs.

Il est naturel de faire l'objection suivante.

Ceux qui disent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir si étrangement. Donc ils n'ont pas menti si étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte ; ni Tavernier à assurer, que les femmes Turques sont des sorcières qui savent nouer & dénouer l'aiguillette : cependant ils ont dit cela. Quand une fausseté est découverte, il est assez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reste, on peut établir comme une règle générale, que sur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui men-

tent ſans intérêt, & comme par imbécillité; 30 qui mentent par intérêt, ou, ſi l'on veut, par malice; & enfin 10 qui diſent la vérité, & qui ſont des hommes : mais malheureuſement ce n'eſt point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéreſſants, des obſervations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en ſont pas moins puériles pour n'être pas faux, & qui deviennent inſupportables, lorſque l'ennui y eſt joint.

On s'eſt plaint depuis long-temps, & on ſe plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui ſe mêlent d'écrire, il s'en trouve ſi peu qui méritent d'être lus; mais cela n'eſt pas étonnant, lorſqu'on réfléchit que ce ſont ordinairement des Marchands, des Flibuſtiers, des Armateurs, des Aventuriers, des Miſſionnaires, des Religieux qui ſervent d'Aumôniers ſur les vaiſſeaux, des Marins, des Soldats, ou des Matelots même : l'Hiſtoire Naturelle, l'Hiſtoire Politique, la Géographie, la Phyſique, la Botanique, ſont pour la plupart d'entr'eux, comme les Terres Auſtrales dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux qui ont décrit leurs longues péregrinations, il n'y en a que très-peu qui ſe ſoient diſtingués, & pour ainſi dire élevés au-deſſus du vulgaire des Auteurs de relations, ſur leſquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il ſemble, quelque ſupériorité; mais leur jeuneſſe eſt entiérement conſacrée à la Théologie, la choſe du monde la plus inutile pour un Voyageur. Il y a dans chaque Ordre monaſtique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette juſtice aux Jéſuites, que leurs

Missionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés grossiers. Ce qui est vrai par rapport aux Ordres monastiques, est encore vrai par rapport aux différentes Nations : j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a rassemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'Itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis assurer n'avoir jamais lu de relations où il y ait plus de faussetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la superstition & à l'ignorance. Les Espagnols sont aussi dans leurs relations pitoyablement superstitieux, exagérateurs, & ce qui pis est, d'une prolixité assommante : aussi presque tous les Voyageurs Espagnols, traduits en François, sont abrégés par les Traducteurs : Mr. Eidous, en traduisant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens sont crédules & minutieux : ces deux défauts se font bien sentir dans Gemelli, qui passe pour un de leurs meilleurs Voyageurs dans les Pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes ; mais généralement parlant leurs Voyageurs, si on en excepte Halley, Wood, Shau, Anson, Pocoke, Dampierre, Adisson, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs Voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoissances. Parmi les François, il vient de paroître un Voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célèbres Auteurs de son Pays dans ce genre. Au reste,

reste, Mr. le Poivre a rempli son titre de *Voyageur Philosophe*, & c'est beaucoup. (*)

Les Allemands ont produit des Voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'Histoire Naturelle, si nécessaire pour écrire un bon voyage, que sans elle il me paroît presqu'impossible de réussir : & c'est une espèce de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture & de peu de connoissances physiques, Mr. le Chevalier Chardin ait pu produire un Ouvrage tel que celui dont on lui est redevable; il est parmi les Voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polybe parmi les Historiens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un esprit si juste & une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats, que Mr. de Montesquieu a développés; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du Despotisme oriental que Mr. Boulanger a tâché de développer. (**) Enfin il étonne autant par la force de son jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en Histoire Naturelle, & cela dans le seizième siècle, lorsque cette science, ra-

---

(*) Ce petit Ouvrage de Mr. le Poivre, est intitulé, *Voyage d'un Philosophe, ou Observations sur les mœurs & les arts des Peuples de l'Afrique & de l'Asie.*

(**) Le premier Chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande édition de Chardin, in-4to, se trouve à la page 286 du Tome 3, renferme le germe de toutes les idées de feu Mr. Boulanger sur le Despotisme. Mr. de Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sagesse* de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

nimée par la voix de François I, sortoit d'une nuit profonde.

Il est sans doute bien surprenant, que de la seule Université d'Upsal il soit parti, depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturalistes que d'aucun Pays de l'Europe : Ternstrœm, Calm, Montin, Hasselquist, Torenius, Osbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer & Falk. Tous ces disciples de Mr. Linnæus ont presque parcouru le Globe entier : s'ils avoient aussi bien possédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs Ouvrages seroient bien plus répandus ; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches Philosophiques *pour nier l'existence des prétendus Géants de la Magellanique.*

On a objecté que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus Géants : car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre système sur la dégénération de l'espèce humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût

bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entiéremet dépilé, s'ils sont presqu'insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuguer par les moindres petites armées Européannes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles, qu'importe-t-il donc à cette race pusillanime & abâtardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrémité de leur malheureux Continent? Puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont, quant à eux, une race foible & de taille médiocre.

Les Lappons en sont-ils moins des individus chétifs & dégradés, parce qu'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une stature imposante & d'une belle figure?

Pour que cette objection qu'on a faite fût bonne, il faudroit dire que la taille gigantesque est la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux qui sont de petite taille, ne sont qu'une exception à la règle. Or, ce seroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade: *Velut ægri somnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & si outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds & demi, ce petit nombre de monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils sont? c'est-à-dire, des mortels abrutis, qui ne peuvent cultiver ni les scien-

ces, ni les arts; qui ſont, ou dans la miſère de la vie ſauvage, ou dans la miſère de la ſervitude, le rebut de l'eſpèce humaine, & le triſte objet d'une ſtérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entiérement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les meſurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'eſt pas la coutume de meſurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, eſt une mauvaiſe manière de raiſonner. Mais que ſeroit-ce donc, ſi on attaquoit des faits très-avérés par des faits abſolument faux? Alors on feroit comme cet Indien de Calécut, qui prouvoit que notre Globe ne tourne pas autour du Soleil: car, diſoit-il, notre Globe eſt poſé ſur le dos d'une Tortue, & cette Tortue eſt ſoutenue par un éléphant: je vous laiſſe à juger après tout cela, ajouta-t-il, ſi un Globe poſé ſur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'aſſurent ces François qui n'ont pas le ſens commun.

Pour démontrer juſqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pas été guidé par les intentions qu'on lui prête, il ſuffit de placer ici ſes propres termes.

„ Si la totalité de l'eſpèce humaine eſt indubitable-„ ment affoiblie & dégénérée au nouveau Continent, „ que pourroit-on inférer de la découverte d'une pe-„ tite horde moins débile & moins altérée que le reſte, „ & qui eſt très-peu nombreuſe, au rapport même de „ ceux qui en atteſtent la réalité? Au-lieu de recou-„ rir à la puiſſance créatrice, que nous ne connoiſſons

„ pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette pe-
„ tite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus
„ sain, d'une terre plus bénigne; qu'elle use d'ali-
„ ments plus succulents que les autres races Améri-
„ caines? „ (*)

On voit par-là, que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'existence des prétendus Géants Patagons, son systême sur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit souffrir aucune atteinte; & cela est si vrai, que chacun est à portée de concevoir que l'affoiblissement dans une espèce d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre: on conçoit encore qu'un individu qui est manifestement vicié dans son organisme, dans ses facultés intellectuelles, n'en est pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le sont pas. Ainsi le Critique a eu tort de supposer là un motif auquel l'Auteur n'a pas pensé: car l'Auteur lui seul sait ce qu'il a pensé; & quand on a ses expressions, il ne faut pas chercher ses idées; mais il falloit absolument lui supposer un tel motif, pour se procurer celui de le noircir mal-adroitement, en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées, qui sont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier. D'ailleurs, si les Géants de 12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une

(*) *Recherches Philosophiques*, T. I. pag. 307 & 308.

supériorité de connoissances ; car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'Historien Laët n'a jamais été en Amérique ; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam. (*)

Je n'ai jamais trouvé dans tous les Livres, une bévue plus plaisante : il en résulte, comme on voit, que le Critique a cité par vanité des Ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris ; car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite aussi Marcgrave & Pison, d'une manière qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au Critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter, que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés par rapport aux Pays de notre Continent, ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin, qui voyageoit en 1246 ; le Moine Rubrequis, fameux imposteur, qui voyageoit en 1253 ; Buchequius, & les *Dies geniales* du Jurisconsulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie ; mais en revanche il a composé deux savants Chapitres ; l'un pour prouver qu'il y a des spectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirènes, qui se sont souvent montrées, dit-il, aux Philosophes Théodore

(*) Dissertation sur l'Amérique, Pag. 75.

de Gaza & George de Trapezunte, dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil Compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique, ceux que le Critique cite le plus souvent d'après Gueudeville, ce sont le P. Feuillée & Frézier, qui, venus près de deux cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinzième siècle; ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible & mémorable, où une moitié du monde fut subjuguée par l'autre.

Le Critique assure qu'*il a lu & relu une quantité de Relations de l'Amérique.* Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas historique de Gueudeville? Ceux qui se connoissent en Livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible, c'est que le Critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits & les plus dignes de foi : comme si le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît que je m'y serois pris tout autrement: j'aurois cité les bons Auteurs, & non les plus méprisables qu'on connoisse: j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui sont venus deux siècles après l'époque dont il est question : j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'eusse jugé à propos de lire ma Dis-

N 4

ſertation devant cette Académie ; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon Ouvrage toute la perfection dont la matière eût été ſuſceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes Confrères, ou ceux du Public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organiſation de la matière.

Je ſuis réellement fâché de devoir démontrer, que le Critique n'a pas compris l'Ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonſtration, je m'en ſerois volontiers diſpenſé.

Voici les termes du Critique, Pag. 66.

„ Que Mr. de P, moins timide que Mr. de Buffon, „ veuille ſoutenir avec lui, que la matière ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau Monde; que „ l'organiſation n'y eſt pas encore achevée de nos „ jours, c'eſt une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de „ défendre tant qu'il lui plaira; on ne ſera pas obligé „ de l'en croire ſur ſa parole, puiſque les faits dépo- „ ſent contre lui. Mais qu'il enchériſſe ſur Mr. de „ Buffon, qui ne comprend dans ſon hypothèſe que „ les plantes & les animaux: & que Mr. de P. veuille „ l'étendre ſur toutes les races d'hommes en général „ Américains, alors on pourra lui dire ce qu'il dit au „ Docteur Maty: vos réflexions ne ſont pas heureu- „ ſes; on pourra même ajouter, vos arguments ſont „ bien foibles; & le comble du ridicule eſt de fermer

„ les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de „ phénomènes inconteſtablement faux.

Il réſulte, comme on voit, de cette impu tion que Mr. de P. a ſoutenu, que la matière ne s'eſt organiſée que depuis peu en Amérique. Mais le Lecteur ne ſera pas peu ſurpris d'entendre que Mr. de P. a ſoutenu précisément le contraire: Voici d'abord comme il s'exprime là-deſſus. T. 1. P. 96.

La Nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage ou pour ne le compléter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux abſolument différents de ceux qui vivent dans le reſte de l'Univers connu: ces animaux étoient-ils auſſi d'une création poſtérieure à celle des individus vivifiés de notre hémiſphère? On tomberoit dans l'abſurdité, ſi l'on défendoit une telle hypothèſe, & ſi on admettoit une formation ſucceſſive d'êtres organiſés; pendant qu'on eſt convaincu qu'il ne paroît pas même ſur la ſcène du Monde un nouvel inſecte. Les germes ſont auſſi anciens que les eſpèces, & les eſpèces paroiſſent auſſi anciennes que le Globe. Si la formation ſpontanée & fortuite a occupé ſi long-temps les Philoſophes de l'antiquité, c'eſt qu'ils étoient trop mauvais Phyſiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette diſpute métaphyſique.

On voit par ce paſſage ſi formel, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a rejetté, comme une abſurdité inſoutenable, la *formation fortuite & ſpontanée*: il a ajouté qu'il ne paroît pas ſur la ſcène de l'Univers un nouvel inſecte: il a ajouté encore, que les eſpèces ſont auſſi anciennes, ſelon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc abſolument rejetté, comme

une abſurdité inſoutenable, l'organiſation récente de la matière au nouveau Monde; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création ſpontanée, n'admet pas auſſi une organiſation récente de la matière, & ſur-tout lorſqu'il aſſure que les germes ſont auſſi anciens que le Globe, ou les eſpèces animales auſſi anciennes que le Globe. Ces propoſitions rentrent l'une dans l'autre : ce qui eſt contenu dans l'une, eſt contenu dans toutes les deux. Ce n'eſt pas ici une choſe dont les Savants ſeuls puiſſent juger, c'eſt un fait dont tout homme qui ſait lire peut juger. Le Critique ſeul en a mal jugé.

Si l'on ſe rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a dit, dans plus de trente endroits, de la deſtruction des grands quadrupèdes en Amérique, des os foſſiles, des inondations & des viciſſitudes phyſiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition ſur un Cataclyſme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce ſyſtème même, que le Critique lui fait un crime de défendre. Lorſqu'il a ſoutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & les volcans, il ne prévoyoit ſans doute pas qu'un Critique viendroit l'accuſer d'avoir ſoutenu l'organiſation récente; puiſqu'il eſt dans ſon Livre exactement queſtion du contraire. Il s'agit d'une ancienne deſtruction.

Je démontrerai par un autre paſſage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le ſentiment de Mr. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a point du tout été d'accord avec cet illuſtre Naturaliſte.

Voici encore une fois ses termes, T. I. p. 22.

La grande humidité de l'athmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long : il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants : & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothèse de Mr. de Buffon, qui suppose que la Nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui, heureusement pour nous, sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient au sortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité : il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espèce serbit plus nouvelle.

On voit par-là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de Mr. de Buffon, comme le Critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un Livre ; il a ce Livre sous les yeux, & il ne voit pas ce qui y est, & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de Mr. de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en re-

pentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raisons très-fortes pour ne point embrasser, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit senti autant de plaisir à le suivre, qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les Ouvrages de Mr. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le systême de l'organisation récente; mais il se trompe, & s'il vouloit jouter en cette matière contre Mr. de Buffon, il éprouveroit une résistance où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire, que *les faits déposent contre ;* mais quels sont ces faits ? Voilà ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothèse de l'organisation récente que de très-fortes probabilités, & non des faits ; car, quand la Nature opère, elle opère en silence, &, pour ainsi dire, sans témoins. Je parle ici dans le systême de Mr. de Buffon.

J'ai prouvé que le Critique lui seul a trouvé dans les *Recherches Philosophiques* des choses que personne ne sauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'Ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le probléme suivant :

Est-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique.

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un Critique éclairé étoit sans comparaison préférable à un autre Critique moins éclairé ; parce qu'il vaut infiniment mieux d'être assailli par cinq ou six objections bien faites, que de se voir accablé par un grand nombre de mauvaises raisons : alors on n'est pas blessé, mais

fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être si foncièrement mal faite, que je défierois l'Ecrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci ressemble beaucoup à l'aventure d'un Avocat, qui, pour soutenir une cause manifestement mauvaise, avoit rempli son Factum de mille chicanes : là-dessus le Défendeur attesta par serment, qu'il aimoit mieux perdre son procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaises raisons ; & l'Avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens Peuples de notre Continent.

CETTE manière de critiquer un Livre est absolument vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur distingue dans son Livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes, ou, comme parle Mr. de Montesquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre Continent (*) qu'il faut chercher les plus anciens Peuples de notre Continent; & heu-

(*) " Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de *notre Continent* qu'on doit chercher les plus anciens Peuples, il n'y a pas de doute que les Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous les autres. " *Recherches Philosoph*, Tome II. Pag. 346.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des Peuples de notre Continent, & non pas des Peuples du nouveau Continent. Le Critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

reusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon : ce sentiment est encore celui de tous les Philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des Nations. Or le Critique objecte à cela; *mais, selon vous, on devroit trouver les plus anciens Peuples en Amérique sur le Chimboraço.*

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire; car en ce cas il eût dit trois grandes absurdités.

1. L'Auteur a parlé des Peuples de notre Continent, & le Chimboraço n'est pas dans notre Continent.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales, comme le Chimboraço, ou le Pic de Tenerif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimboraço est trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes pussent y vivre avec leurs troupeaux, ou sans leurs troupeaux.

Ainsi Dom Pernety, pour combattre bien à son aise l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, commence par lui refuser le sens commun : alors il l'accable, & prend un ton imposant; mais il ne faut pas croire que, quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne se trompe; & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ses expressions, & plus modeste.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimboraço, puisqu'il l'a indiqué; non pas comme dit le Critique d'après Mr. de la Condamine, mais d'après les observations d'Ulloa : il a connu encore la hauteur de cette espèce de bosse qui est en Tartarie; car outre qu'il en

avoit vu la meſure, eſtimée dans le quatrième volume du P. du Halde, (*) il a dit que les rivières & les fleuves qui en deſcendent, nous indiquent aſſez cette hauteur. Or, ſi après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre ſur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aiſe ſur un rocher tout ſtérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu dans tout ſon diſcours aucune trace de ſens commun, & ſa diſtinction des montagnes en convexes & pyramidales eût été tout-à-fait inutile dans ſon ſyſtême. Le Critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens Peuples de notre Continent ſur le ſommet des Alpes ou des Pyrénées; parce que ces pointes montagneuſes, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient ſe ſuſ-

---

(*) „ Cette Région eſt fort élevée & pleine de montagnes. „ Il y en a une entr'autres ſur laquelle nous avons toujours „ monté durant cinq ou ſix jours de marche. L'Empereur „ ayant voulu ſavoir de combien elle ſurpaſſoit les campagnes de *Peking*, éloignées de là d'environ trois cents „ milles : à notre retour, après avoir meſuré la hauteur de „ plus de cent montagnes qui ſont ſur la route, nous trouvâmes qu'elle avoit trois mille pas géométriques d'élévation au-deſſus de la mer la plus proche de *Peking*. *Voyage du Pere Verbieſt dans la Deſcription de la Chine & de la Tartarie. Par le P. du Halde. T. IV. pag.* 100 & 101. *in-4to.*

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puiſque l'Empereur de la Chine y monta avec toute ſa ſuite, qui conſiſtoit en plus de ſoixante mille hommes, & cent mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrénées où un Miquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reſte, ce n'eſt pas uniquement de cette montagne de la Tartarie dont il eſt queſtion, mais de tout le Pays en général.

tenter pendant un déluge; & d'ailleurs le froid y est si rigoureux qu'on ne sauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier sont absolument nécessaires à l'homme dans les Pays froids : les Peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages : les Peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les Pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux, sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être sarcophage; mais dans toutes les Contrées septentrionales les hommes sont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers se font des vêtements des intestins des poissons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les Nations déja parvenues à la connoissance de certains arts, qui puissent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les Peuples du Midi, qui ont le moins besoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été question des Peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui aient été formés en une espèce de société, ont été les Péruviens, qui habitent sous un climat fort tempéré, & sur un terrein fort exhaussé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux Nations du nouveau Continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux Nations de l'ancien Continent; mais

mais les grands bouleversements que l'Amérique a essuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à son égard toutes les maximes & toutes les règles de la critique historique, dont on peut se servir pour éclaircir les antiquités des Peuples de notre Continent; car les Américains manquant absolument du secours des Lettres, n'avoient ni Annales, ni Registres, ni Mémoires: tout le dépôt de l'histoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, aussi grossières que l'esprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a assuré que les Tartares, habitants d'une immense élévation convexe, devoient être des Peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela seul suffisoit pour démontrer leur ancienneté; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'histoire écrite; & l'Empire de la Chine, le plus ancien des Empires, formé dans le voisinage de la Tartarie, est une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le Critique, loin d'entrer dans la moindre discussion historique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choses, & il en parle véritablement au hazard, selon sa coutume.

Quand il est question du teint des Nègres & des hommes basanés, Dom Pernety, sans avoir fait là-dessus la moindre recherche, dit à l'Auteur: *Tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux.* Et voilà les seuls mots qu'on trouve dans toute sa Dissertation par rapport à un si important article de la Physiologie.

Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety, que quand il aura approfondi cette matière autant que l'a fait l'Auteur à l'article des *Nègres blancs*, *des Blafards*, & à celui qui traite *de la couleur des Américains*; alors cet Auteur sera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on jusqu'à présent répondre à un homme qui nie seulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en substitue pas d'autres? Quand un Auteur établit une cause, il faut que le Critique qui nie l'existence de cette cause, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit; sans quoi il est absurde de vouloir détruire une cause, puisque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejetté les tourbillons de Descartes, on y a d'abord substitué le système de l'attraction; & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypothèse, ou bien en ressusciter une ancienne; car enfin on ne peut pas laisser un instant les effets sans cause. Les Critiques, qui démolissent un bâtiment, & qui n'en bâtissent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes; mais je doute que tout le monde soit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques observations pour développer davantage les idées de l'Auteur sur la distinction des montagnes en convexes & en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en résulter en un temps de cataclysme.

Les montagnes qui s'élèvent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, se terminer en pointes de la figure d'un cône dressé sur sa base, ou d'une pyramide plus ou moins irrégulière : or plus les eaux

s'élèvent autour de ces montagnes, & moins il reste d'emplacement à leurs sommets, où les hommes pourroient se réfugier; puisque la base, qui occupe le plus de terrein, est la première submergée : ces montagnes ainsi posées dans les eaux, forment des écueils & non des Isles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on fasse monter les eaux tout autour de cette élévation jusqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui est restée à sec, forme une Isle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver sur ces dernières hauteurs ce qu'ils ne sauroient trouver sur les autres; puisqu'il est aussi possible de vivre dans une Isle, qu'il est impossible de subsister sur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun Pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques; mais les irrégularités du terrein, quand la forme primitive existe, sont des infiniment petits : ainsi quelques rochers dont la Tartarie est parsemée, n'empêchent pas que le terrein ne s'y élève insensiblement; & c'est cette élévation insensible qui fait la convexité, que Mr. de Montesquieu nomme très-bien une montagne plate, lorsqu'il parle de la Tartarie.



O.2

CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le Pole Antarctique.

Je suis très-persuadé que, si le Critique eût lu les *Considérations Géographiques & Physiques* de Mr. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le degré du froid dans les deux Continents sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que, si le Critique eût lu les Collections du Président de Brosse, celle de Barrow traduite par Mr. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le Pole Antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que Mr. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Physicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matières il faut absolument citer des Auteurs connus, & sur-tout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver sous le soixantième degré de latitude méridionale, que sous le quarante-huitième degré de latitude septentrionale.* C'est une chose, dit-il, qu'il sait, & que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas, puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantième degré latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc Mr. Halley marque-t-il dans son routier, sous les 52 degrés, une si prodigieuse quantité de glaces, qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il est inoui que le pas de Calais se soit gelé. Or, entre Mr. Halley & Mr. Guyot, il n'y a certainement pas à balancer: ils ont couru tous deux les mêmes mers; mais une seule observation de Mr. Halley est plus précieuse pour les vrais Savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrois ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux, mais je me borne à celui de la *Marie* & de *l'Aigle*, qui ont découvert le *Cap Circoncision*, qui, avec le *Port de Drack*, est la Terre la plus Australe que nous connoissions. (*)

Les deux navires que je viens de nommer furent, en 1738, envoyés à la découverte des Terres Australes par la *Compagnie Françoise des Indes*: ils trouvèrent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus: le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puisqu'on étoit dans le mois de Décembre, qui correspond, comme on fait, pour ce climat, à notre mois de Juin. Quand ces vaisseaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils se trouvèrent entourés de glaçons hauts de trois cents pieds, & de

(*) La relation de ces vaisseaux est dans la collection du Président de Brosse, & dans l'*Histoire Générale des Voyages*. T. XI. Edition de Paris.

trois lieues de tour; au point qu'ils ressembloient à de grands écueils flottants; on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud : mais sous le 54me degré, la brume devint si épaisse & les glaçons si serrés, que les vaisseaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà; malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaisseaux étoient encore à six degrés en deçà du point, où Dom Pernety assure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver austral, que sous le quarante-huitième degré latitude Nord, où l'on peut naviger en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale, les vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, & même, à ce qu'on prétend, au quatre-vingt-huitième degré : dans la latitude opposée, aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisième, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint : ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune Terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je supplie le Critique de nous expliquer d'une manière satisfaisante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le Pole Arctique que vers l'Antarctique. Voilà la difficulté; mais le Critique s'est bien gardé de la résoudre; de sorte que sa manière de raisonner est sans cesse en défaut : il rejette l'explication d'un phénomène & d'un grand phénomène, & ne donne lui-même aucune explication, bonne ou mauvaise. Il faut donc persister à croire que l'augmentation du froid qu'on éprouve en

allant au Sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le savent les Puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres Australes, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en consultant les Recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que si l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obstacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral ; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre Continent n'y a été : au point qu'on ne sait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes ; tout cela est inconnu, tandis que les mers & les Pays qui gisent sous le cercle polaire boréal, sont exactement décrits dans les cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le Critique parle du froid qu'on ressent aux Isles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de grosses pierres. A cela je réponds, que des Physiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres, mais de bons thermomètres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des Isles Malouines, il faudroit avoir des Tables d'observations météorologiques ; & le Critique n'a pas été en état de faire de telles Tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement dans ces Isles : au reste, comme le terrein y est assez uni, & qu'il n'y a pas des futaies, cela diminue le degré de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un Critique rejette l'explication d'un phénomène, il doit en donner une autre : cepen-

dant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience & les observations des Physiciens. Non-seulement il nie l'augmentation du froid vers le Pole Austral; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrés de latitude : car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantième degré de latitude Sud que sous le quarante-huitième degré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le Critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hazarde une telle proposition, & cela d'une manière qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejetter une cause sans en dire la raison, & y substituer une cause contraire sans en dire encore la raison, c'est une manière de raisonner inconnue à tous les Physiciens du Monde.



CHAPITRE XLI.

De la supériorité de l'ancien Continent sur le nouveau.

DOM Pernety prétend que l'ancien Continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau, & il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux, (*) lorsqu'il a loué l'Europe & les Européans. Selon le Critique, qu'on prendroit à ses discours pour un Américain, cette Europe est un malheureux petit Pays, où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'industrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à telles absurdités : cependant je réponds, que l'Europe est la mere de tous les arts & de toutes les sciences ; que l'Europe est la patrie de tous ces immortels génies qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits. (**) Il faut être un

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, Pag. 13, & en général à toutes les pages.

(**) *Quique pii vates, & Phœbo digna loquuti :*
Inventas aut qui vitam excoluere per artes :
Quique sui memores alios fecere merendo :
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ. Æneí. VI.

Les Anciens mettoient dans leur Paradis les Philosophes, les Poëtes & les Artistes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraste singuliérement avec la bassesse de ces Moines ignorants qui ont damné Descartes, Newton, & presque tous les Poëtes.

véritable Critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le savoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baie de Hudson, il n'a jamais paru un Philosophe, un Savant, un Artiste, un homme d'esprit, dont le nom ait mérité d'être inséré dans l'histoire des sciences, ou dont les talents aient servi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui savent lire & écrire, c'est qu'ils sont venus d'Europe: car les Américains naturels ne savent ni lire, ni écrire: c'est un Peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois sont encore aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé: ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient sous son joug avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européans ont faites en Afrique, en Asie, & au centre même de ce formidable Empire du Mogol, alors il faut bien supposer, que ces Européans surpassent autant les autres Nations du Monde par leur bravoure, qu'ils les surpassent par leurs connoissances dans les arts & dans les sciences. L'Europe est le seul Pays de l'Univers où on trouve des Physiciens & des Astronomes: car les Chinois, qui se vantent de tant de choses, n'ont pas un seul Astronome, ni un seul Physicien: ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres Peuples de l'A-

fie.(*) Quant à leurs Poëtes, & sur-tout à leurs Poëtes Dramatiques, ce sont des Troubadours; & il y a autant de distance de leur meilleure Tragédie, *Tchaochi-cou-Ell*, à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de distance de l'Alaric de Scuderi ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien Continent, depuis Cadix jusqu'à Jédo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes Villes qu'il n'y a de misérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle seule a sans comparaison plus de Villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigènes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts, & des forêts si grandes qu'on peut y voyager par un Pays de neuf cents lieues en ligne droite sans rencontrer une Ville: il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon, & le descendre jusqu'au Para.

Je laisse à juger après cela, si notre ancien Continent n'a aucun avantage sur le nouveau, ainsi que Dom Pernety le soutient dans la Dissertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans sa Préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769 à ce que je suppose, car il n'y a pas une seule date d'année dans son écrit, ni même au titre. Quoi qu'il en soit, j'ose bien lui dire

(*) Je publierai un jour quelques Recherches que j'ai faites sur les causes qui ont toujours empêché les Orientaux de réussir dans la peinture, & cela avant l'établissement du Mahométisme, & dans des Pays où le Mahométisme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne sait pas encore aujourd'hui dessiner correctement.

qu'il est le seul homme en Europe qui ait jamais soutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme assez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre Continent il y a des Tartares, qui ne vivent que de chasse. A cela je réponds encore, qu'il est le seul homme qui ait jamais fait des Tartares un Peuple chasseur : s'il avoit consulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares sont un Peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique ; mais dans tous les Pays connus de notre Continent, il seroit difficile de trouver trois Peuples véritablement chasseurs : car les Lappons, les Samoïedes, les Tunguses qui ont des troupeaux de rhennes apprivoisés, sont déja des Peuples pasteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choses, & prêter aux Nations des mœurs qui ne sont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique : on assure qu'il y a des Anthropophages ; mais dans tous les Pays connus de notre Continent, il n'existe plus d'Anthropophages : si en Espagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'est certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on mena voir, en 1666, le Réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le Critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle ; & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les Pays & la Nature entière : car les Contrées de l'A-

mérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe, ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, si les Anglois n'y travailloient pas la terre, & s'ils ne la travailloient pas sans cesse? Le Critique dit avoir été à Monte-video : cela est possible; mais il ne faut pas juger par Monte-video des bords du lac Huron, & des rivages du Labrador : c'est comme si l'on jugeoit de la Lapponie par la Provence & le Languedoc.

Au reste, c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver : cela entretient, pour peu que le gouvernement ne soit pas excessivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oisiveté; l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur les plus belles Provinces de l'Espagne, comme la Valence, l'Estrémadoure, & sur les meilleures terres du Royaume de Naples, telles que celles de l'Apulie, & on y voit une misère que les Paysans Anglois n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'esprit du travail; on y compte plus de Moines que de Laboureurs; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du Latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herses & de battre en grange : les Laboureurs mêmes de ce Pays-là sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs, assis sur un estrapontin de la charrue; ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos Pays du Nord, où l'on

fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de fuite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Efpagne : l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Efpagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents Pays du Midi pour être nourris ainfi par les feptentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a effuyé tant de difettes, on a auffi vendu tant d'antiques, qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précifément fans police : auffi long-temps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie; mais le dépériffement de l'agriculture fera le pronoftic d'un fiècle d'ignorance.

Ce n'eft pas au refte que je penfe, avec prefque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver; il y a en cela, comme en toutes chofes, un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des Anciens, *optimè colere damnofum*, (*) n'ayant pas été bien pefée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue, voici ce qu'il en eft arrivé : prefque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit fur l'*Agromanie*; tandis que

---

(*) Il femble que les Anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'Agromanie, ou dans un excès, un raffinement entiérement oppofé à l'efprit de l'Agriculture. Quoi de plus fenfé que ces paroles de Pline, que je ne puis m'abftenir de citer : *Imò Hercule! Judico modum rerum omnium utiliffimum. Benè colere neceffarium eft, optimè damnofum.* Je fupplie ceux qui écrivent fur l'Agriculture de pefer ces paroles. *Lib. XVIII. C. VI.*

Caton, Varron, Columelle, Pline & Palladius ont écrit sur l'*Agriculture*, parce que les Anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui est réellement une chose absurde : aussi aucun Peuple de l'Europe n'oseroit-il se vanter d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans des Livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui: il y a peut-être actuellement en Europe dix mille personnes qui ont lu Du Hamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoi qu'il en soit, je répete que c'est un bonheur pour un Pays d'avoir des terres qui, sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le Critique a-t-il eu sur tout cela des idées bien claires? J'en doute très-fort.

L'ancien Continent a sur le nouveau une supériorité si grande, qu'il est impossible d'imaginer une supériorité plus grande d'un Pays sur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps passé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les chevaux, les bœufs, les ânes, les cochons domestiques, les chats domestiques, qu'on vendoit si cher pendant tout le commencement du seizième siècle, qu'un Matelot Hollandois fit une fortune singulière en Amérique en y vendant des chats: on y a encore été porter des chèvres, des brebis, plusieurs races de chiens, des poules, des pigeons, du riz, du seigle, du froment, la vigne cultivée, les grenadiers, les cannes à sucre, les caffiers, les melons, les citronniers, les orangers, les pommiers, les poi-

riers, les oliviers, les noyers, les amandiers, les pruniers, les mûriers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers. Enfin ce malheureux Pays manquoit de tant de choses, & on y a porté tant de choses, qu'on pourroit en faire un catalogue presque aussi grand que celui d'un cabinet d'Histoire naturelle.

Je conviens très-volontiers qu'on eût pu faire tous ces présents à l'Amérique sans massacrer un seul de ses stupides habitants; mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européans, comme le Critique l'a fait? Doivent-ils sur-tout être imputés aux Peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique? Voilà ce que j'ose bien nier au Critique. La plus saine partie de la Nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le Livre de Sepulveda, car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce Livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Fernand Cortez; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez & Pizarre ensemble, il fallut absolument que la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre: c'étoit l'unique moyen de faire cesser les dépradations inouies de ce brigand. Il faut convenir encore, que les Historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus Conquérants: on voit que Zarate rapporte avec beaucoup d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir: *il avoua d'avoir*

d'avoir fait très-injustement, & sans aucune raison, étrangler l'Empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce Prince après sa mort, & encore durant sa vie. Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle absolution qu'on puisse donner à un pénitent.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce Chapitre, dans lequel il me paroît que j'ai démontré l'existence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui soutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.

CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

IL me paroît que Dom Pernety est tombé dans une espèce d'inadvertance, lorsqu'il a inséré dans sa Dissertation le passage suivant, qu'il eût pu omettre sans affoiblir en rien les arguments & les raisons dont il se sert.

Voici les termes, pag. 126.

Lorsque j'entre dans les Tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada.

D'abord il n'est pas humainement croyable qu'il soit entré dans tous ces endroits dont il parle; & quand il y seroit entré mille fois, il ne s'ensuivroit pas que six Nations très-respectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, ressemblent aux Sauvages du Canada & aux Ca-

raïbes : cette comparaiſon eſt ſi baſſe & ſi outrée, que je ne ſais comment on a pu y penſer : car on ne ſauroit dire qu'elle eſt adreſſée à la populace ; puiſque ceux qui connoiſſent l'Angleterre & la Hollande, ſavent que les premiers Seigneurs & les Négociants les plus diſtingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des Carbets de Caraïbes où l'on rôtit des priſonniers, & où, dans une joie brutale, on mange les membres de ſes ſemblables.

Le Critique, en comprenant dans ſon énumération preſque toute l'Europe, a eu grand ſoin de ne pas parler des François, ce qui feroit ſoupçonner qu'il eſt lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il eſt lui-même Bénédictin. Je ne diſconviens pas qu'il ne ſoit louable d'aimer l'Ordre monaſtique où on eſt entré pour faire ſon ſalut, & d'aimer encore la Nation où on eſt né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir inſulter les autres Nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des Couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le Critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il aſſure, pag. 111, que Comus n'oſeroit venir faire des tours de paſſe-paſſe *chez les Peuples de l'Allemagne ſavante*, de peur d'être brûlé vif comme ſorcier, & il diſoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'eſcamoteur Comus & Mr. le Pelletier ſon aſſocié, j'oſe bien répondre d'eux ; ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne ſavante, & il ne leur ſera fait aucun mal.

Le Critique s'étant reſſouvenu qu'il n'avoit pas médit des Suiſſes, revient ſur eux avec l'*aventure des Ma-*

rionnettes de Briocbé, qui, par parenthèse, pourroit bien être un conte inventé à plaisir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux sont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les Autels de tant de Nations; mais il s'agit d'apprendre au Critique ce qu'il n'a pas su, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allèrent porter des Livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par Arrêt du Parlement, comme sorciers manifestes, & surpris en sortilège; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, se sauvèrent si promptement qu'on ne put les attraper: on saisit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été restituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conste par les Registres des Parlements de France, que les François ont eux seuls brûlé autant de sorciers que tous les Peuples de l'Europe ensemble. J'ouvre la première histoire de France qui me tombe sous la main, & j'y trouve, qu'en 1572 il y avoit à Paris seul, trente mille sorciers reconnus pour tels, & déférés comme tels à la Justice par leur Chef mis à la torture. Les Annales de tous les Peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'absurdités qu'il y en a dans la seule *Histoire de la possession des Religieuses de Loudun*, qui se termina par l'assassinat de Grandier. Les Convulsionnaires, les Jansénistes, les Molinistes, les Fanatiques des Cévenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reste, il faut oublier tout cela; les François & les autres Peuples de l'Europe n'en sont pas moins respectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a

eu la fièvre chaude ou le mal caduc : on ne doit pas reprocher à une Nation policée la barbarie de ses Ancêtres.

Ainsi tous les contes au sujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, ni contre son Livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différents de sa Dissertation, des *Tabagies* & des *Auberges* de l'Europe; (*) & cela pour réfuter un Ouvrage écrit sur l'Histoire naturelle de l'homme. J'avoue que cette manière de critiquer n'est pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit assurément pas attendu.

Quand on se déclare, pour ainsi dire, ennemi d'un Livre, & qu'on attaque ce Livre depuis la première page jusqu'à la dernière, en noircissant sans cesse l'Auteur, alors il est bien difficile de montrer un bon caractère; mais il faut alors absolument montrer un bon esprit, & ne pas tellement compter sur la malignité des hommes, que, sous prétexte qu'on fait une critique ou une satyre, on se permette de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pélerins Turcs portent des habits de plusieurs pièces, que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le Gouverneur de Monte-Video avoit fait planter des orangers dans une prairie, & que c'est *par une four-*

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, aux pages 102, 126, 127.

berie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge? (*) Il me paroît que le Critique, sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matières contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il f ut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un Critique, & entre ce que l'Auteur a dit; sans quoi le Lecteur ne conçoit pas même de quoi il est question; on lui parle de choses si différentes, qu'il lui est impossible de débrouiller un tel chaos.

Je ne dis pas, qu'un Critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un instant : il lui est sans doute libre de faire des digressions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuses; mais il me semble que ces digressions mêmes doi-

(*) Pag. 118. Nous ne sommes plus dans le siècle du Prédicateur Ménot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sais comment Dom Pernety a pu assurer, pag. 114, *que les femmes d'Europe réussissent si mal à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.*

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit, lorsqu'il assure que les Dames de la première distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert? Et cependant il dit cela, page 104.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe, mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de satyre si peu ingénieux. D'ailleurs, une Dissertation sur l'Amérique n'est pas un Ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

vent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au sujet que les Critiques traitent, car ils ne traitent aucun sujet ; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'Art de la Critique ne me paroît guères plus avancé que du temps d'Homère : c'est réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on se sert toujours : cette routine est tellement connue, qu'on sait d'avance comment un Critique s'y prendra pour décrier tel Livre, pour noircir tel Auteur : c'est ici l'histoire du hérisson, qui n'a qu'une ruse ; mais elle est bonne, puisqu'elle consiste à piquer. Il est bien triste pour les Lettres qu'un Art, qu'on pourroit réduire en règles, ne soit jusqu'à présent qu'une calomnie mise en système. On s'étonne de ce que l'on oublie sitôt tant de critiques faites contre tant de Livres : j'en sais bien la raison, c'est qu'elles ne sont pas instructives ; car si elles étoient instructives, on s'en souviendroit long-temps. Mais, malgré tout cela, les Critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours ; car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne sont pas en état de répondre : on les laisse, pour ainsi dire, ensevelis sous leurs propres absurdités. Et cet Auteur qui alla à la Sorbonne solliciter une condamnation contre son propre Ouvrage, n'étoit pas absolument fou.



CHAPITRE XLIII.

Observation sur quelques usages des Peuples policés, & des Peuples sauvages.

J'AI dit que le Critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des Nations de notre Continent : il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux*; (*) mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques* d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître, & qui se moquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le Critique devoit indiquer dans quel endroit de son Livre, l'Auteur s'est moqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter long-temps sur les modes & les usages; mais il s'est trompé : cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches, il est encore difficile de traiter ces matières avec précision;

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 118.
Le Critique assure que les Dames en Europe *portent aux oreilles des pendeloques qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire*. Pag. 120.
Ce mot de *mâchoire* est bien dur, & la politesse veut qu'en parlant des femmes, on dise *jusqu'au bas des joues*.

hormis qu'on ne se permette d'écrire des choses triviales que les enfants n'ignorent pas.

D'abord il faut bien distinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements : les premières choquent la raison & le bon sens : toutes les autres sont très-indifférentes, puisqu'on peut les quitter en un instant, & dès qu'on s'en trouve mal ; mais quand on a une fois la tête applatie comme les Américains, on ne sauroit plus se la faire arrondir : on est contrefait & on reste contrefait, au point de n'oser se montrer dans un autre Pays que dans le sien.

Les Européans n'ont jamais adopté beaucoup d'usages qui affectent le corps ; & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles aux filles qui soit une violence faite à la Nature ; car les corps-de-jupe font partie de l'habillement : on peut y renoncer, & on n'en est point estropié.

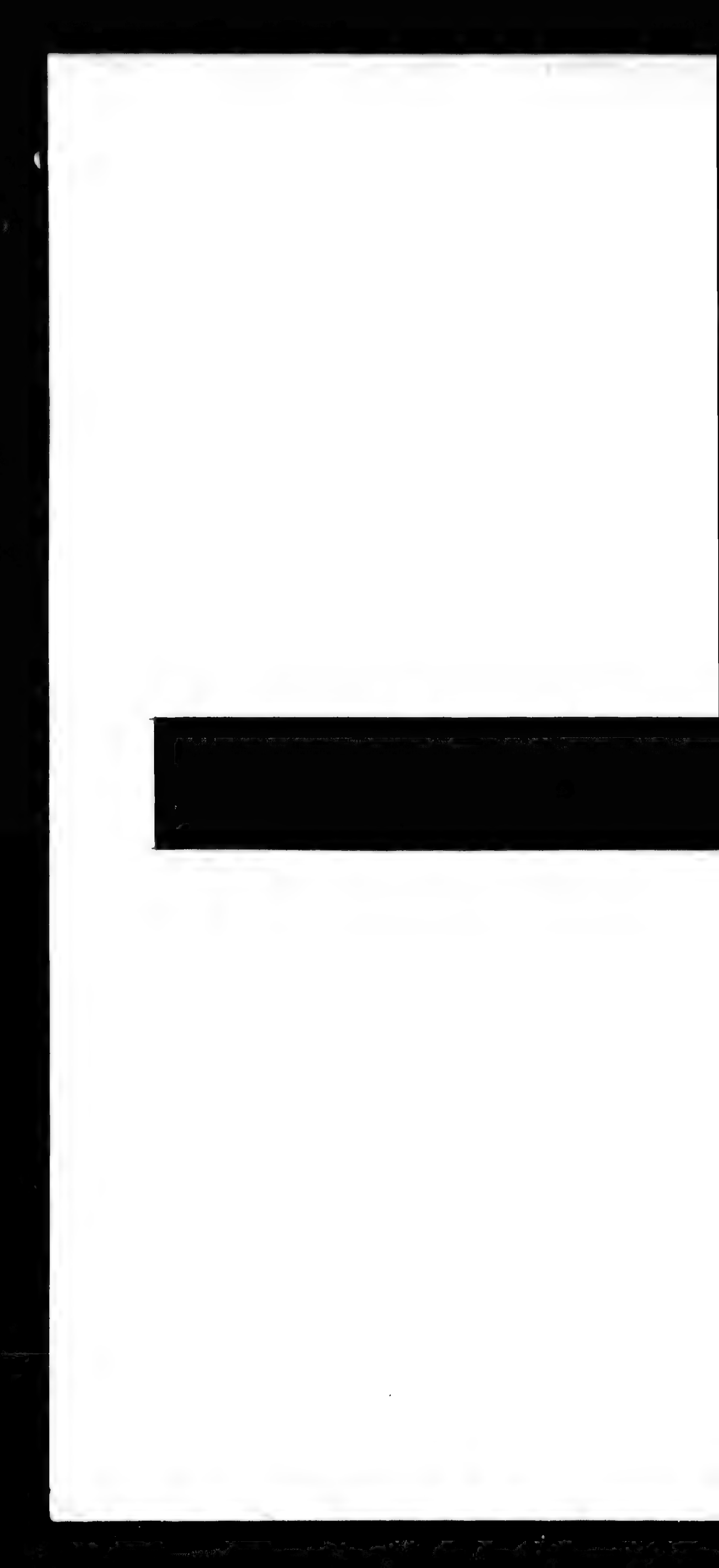
La pratique de se faire la barbe, ou de la laisser croître, est encore très-indifférente ; quoique, dans l'onzième siècle, il en résulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt qui se servirent de ce prétexte : si ce prétexte leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre ; & ce siècle étoit si barbare qu'on s'y entre-détruisoit souvent sans prétexte.

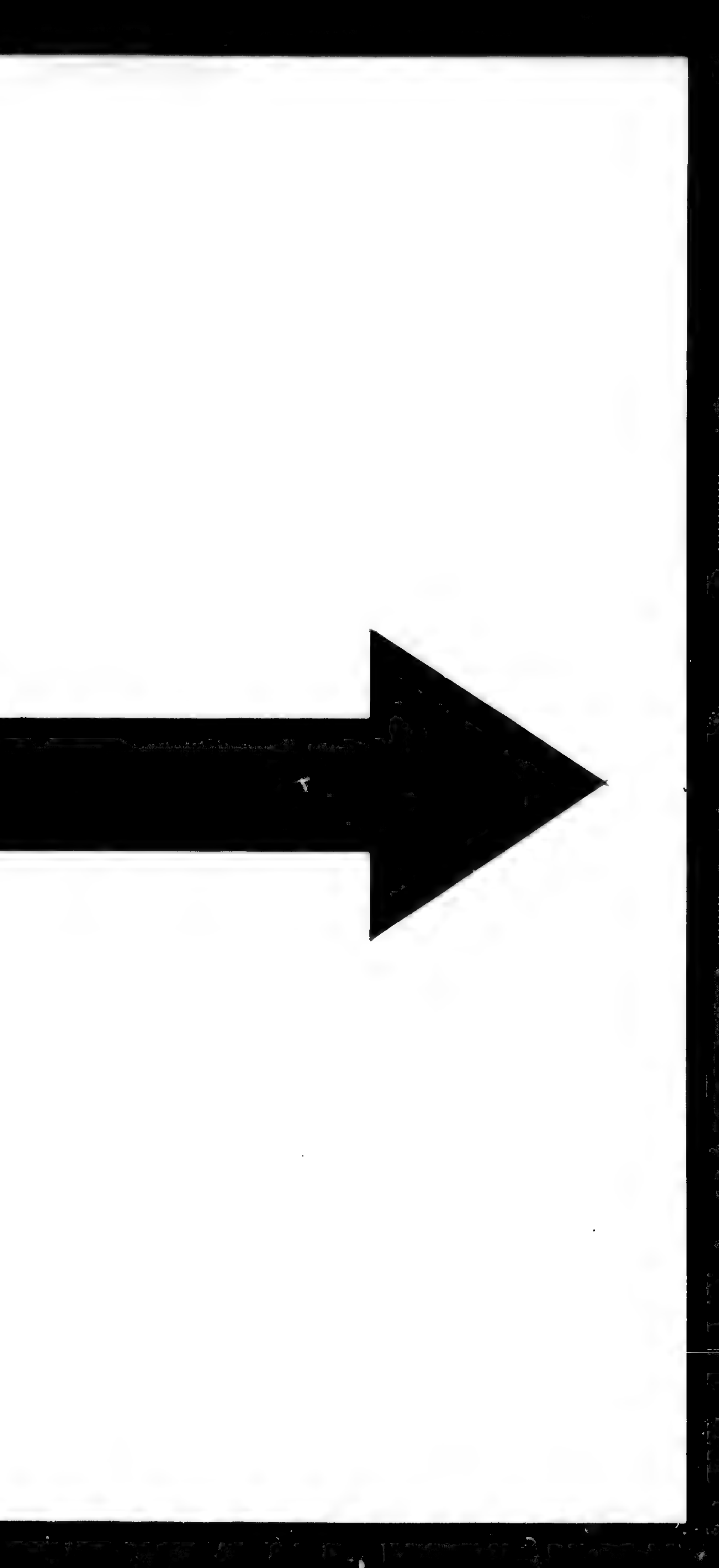
Il est encore indifférent de se teindre les cheveux, ou de les poudrer, pourvu qu'on n'y emploie point de farine. On assure que les Polonois, pour cacher la *plica*, à laquelle ils sont sujets, ont les premiers ima-

giné de saupoudrer leur tête de froment moulu : mais comme les Navigateurs ont aussi rencontré aux Terres Australes des Papons qui se blanchissent les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux [illegible] ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute [illegible] idée n'ait été suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'A[illegible] presque toutes leurs modes sont des cruautés atr[illegible] qui ne tendent qu'à rendre l'espèce humaine difforme & monstrueuse. Se percer le cartilage du nez, se faire des ouvertures dans les lèvres, se faire de profondes incisions dans les joues; s'alonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se raccourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate, ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélasmes, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts : tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain des grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches, & de gros culs postiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France sous le règne de François II. (*) Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas sur la constitution : c'étoit un vain accessoire, dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

(*) Voyez les *Essais historiques sur Paris*, *Part.* 4, *P.* 22.





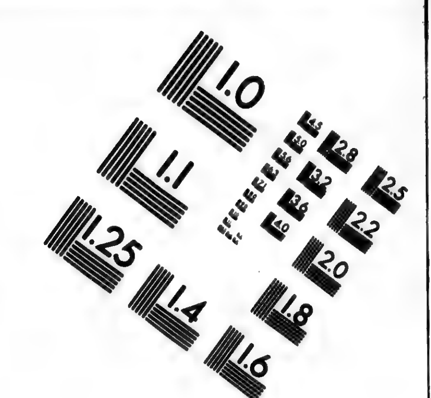
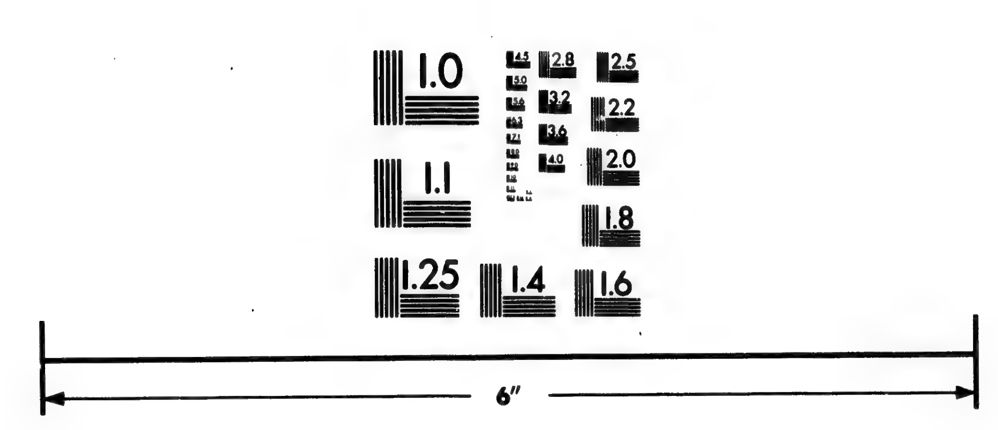
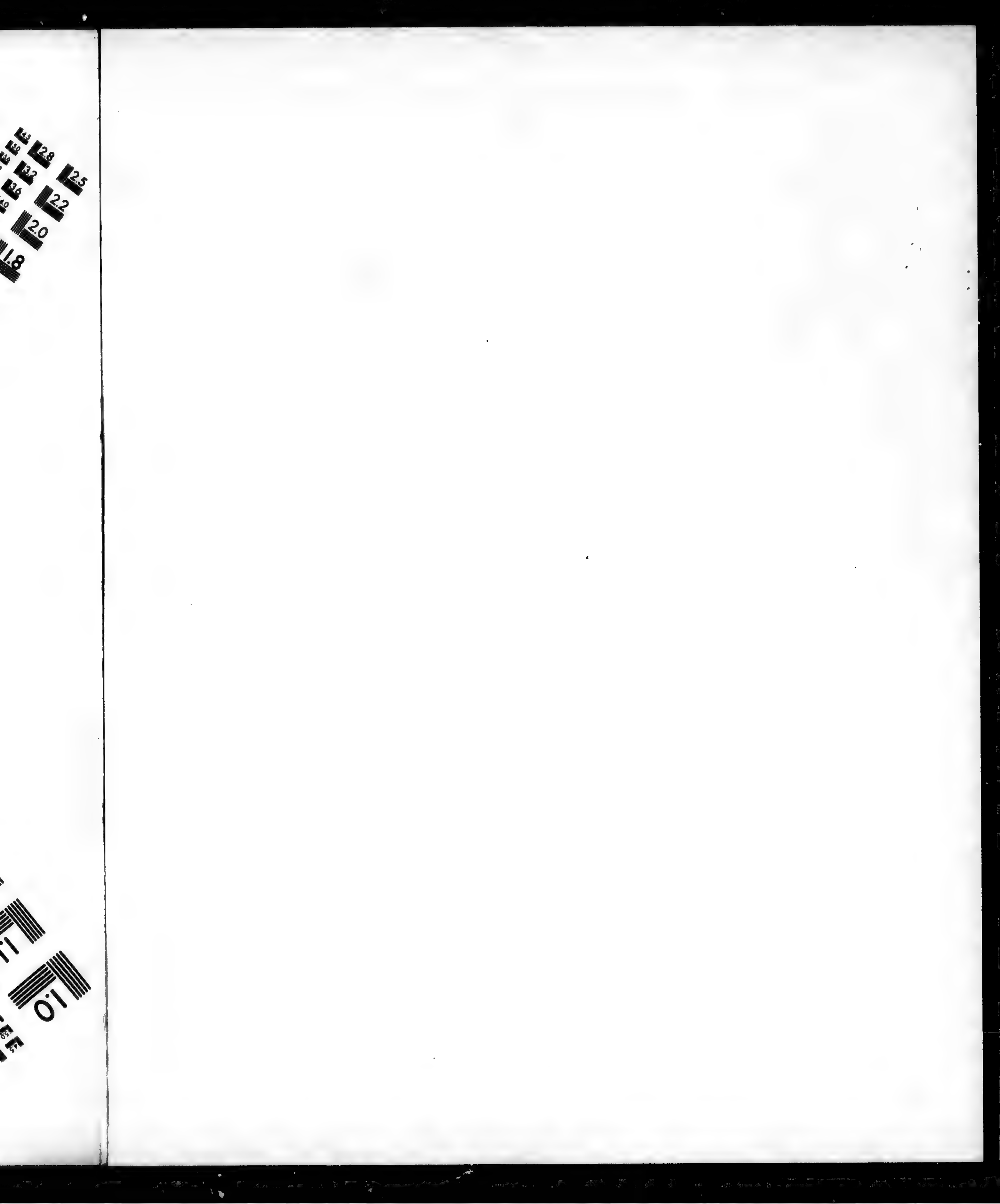


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

Il est singulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obscures forêts où ils se bâtissent à peine des cabanes, soient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bienfaits, ils s'estropient, & font essuyer à leurs enfants des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants aient la tête plate, & afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune, qui est ronde. Ces idées sont celles de tous les Sauvages du Monde : il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé; ou il lui manquera un testicule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il sera cicatrisé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nuds : ainsi leurs modes, qui ne sauroient affecter les vêtements, affectent le corps même; aussi est-ce chez les Peuples nuds que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie & en Afrique quelques usages aussi révoltants que le sont ceux des Américains; mais il seroit difficile de trouver en Asie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plupart ne renferment aucun avantage sensible, ce sont des absurdités sans effet; & dont la cause est dans un renversement complet des notions communes; car il est contre les notions communes de se faire raccourcir le cou; puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine, où l'on écrase les pieds aux filles de distinction : les Chinois ont en cela des rai-

fons qui font très-mauvaifes pour nous; mais qui malheureufement ne font pas mauvaifes pour eux. Ce Peuple a adopté un ufage cruel; parce qu'il lui manque une loi injufte: fi fes Légiflateurs avoient, par une fanction expreffe, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais penfé à écrafer les pieds aux filles; de forte qu'il eût été expédient pour ce Peuple-là d'avoir une loi injufte.

On trouve auffi à la Chine beaucoup d'hommes conocéphales, fans qu'on fache jufqu'à préfent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européans ont furpaffé le Peuple le plus fage de l'Afie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'eft pas même de notre invention: elle nous vient des Romains, (*) qui l'avoient prife des Africains & des Maures, chez qui on la pratiquoit pour des raifons de fanté. Il n'y a aucun fens à dire, comme le Critique le dit, que la perforation des oreilles fe fait dans l'idée de les agrandir en y fufpendant des bijoux: c'eft pour y fufpendre des bijoux qu'on les perce, & c'eft pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y fufpend. Au refte, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il feroit aifé de porter des oreillettes, fans fe faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laiffe pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'eft plus commun que de voir les Hiftoriens

(*) On peut voir là-deffus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie Helene.

ſe tromper, lorſqu'ils veulent découvrir l'origine des uſages qu'ils décrivent; & pour convaincre le Critique, qu'il eſt bien plus difficile qu'il ne ſe l'eſt imaginé de traiter ces matières avec préciſion, je ne citerai que l'exemple de Mr. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans ſon *Hiſtoire du bas Empire*, (*) aſſure qu'ils écraſoient le nez à leurs enfants, *afin que le caſque pût s'appliquer plus juſte à leur viſage:* je ne diſconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal inſtruits des mœurs & de la conſtitution des Tartares, qui ſont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoiſſe la figure de leurs caſques, faits d'une petite calotte avec un ourlet, (**) on conçoit qu'il eût été inutile d'écraſer le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte ſur le ſommet de la tête: il eût été plus inutile encore d'écraſer le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne ſont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

Mr. le Beau ſe trompe encore, lorſqu'il ajoute que les Huns ſe faiſoient des taillades dans le viſage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des ſcarifications, ni des balafres, mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides: ils ne

(*) *T. IV. L.* 19. *P.* 378.

(**) Voyez la deſcription des caſques Tartares, dans le Voyage du P. Gerbillon, Pag. 327.

se brûloient pas seulement de la sorte au visage; mais dans différents endroits du corps : aussi seroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches. (*) Ce Peuple-là ne connoissoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remède que l'application du feu, qui est un grand remède chez les Asiatiques; ils ont des coliques & des dyssenteries qu'on ne sauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des Pays où on écrase le nez aux enfants; mais on ne peut en alléguer d'autre raison que le caprice & les fausses idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un Voyageur, qui soutient que les Nègres simes contractent cette difformité en tettant leurs meres, dont le sein est si dur, dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne seroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le Critique se trompe à peu près dans le même sens, lorsqu'il assure qu'il y a des Peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs Provinces de l'Asie & de l'Afrique on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré; puisqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun Art méchanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui est une preuve de noblesse avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

(*) *De aere, aquis, locis.*

Ce n'eſt pas mon idée d'entrer ici dans une diſcuſſion ſuivie de tant de coutumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cauſe : je me contenterai de faire encore obſerver, qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le Critique n'a pas même diſtingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'eſt une pure imagination de ſa part, de croire que les goîtreux ſe moquent de ceux qui ne le ſont point: ils connoiſſent trop bien pour cela la ſource de leur mal, dont ils ſavent ſe conſoler, en uſant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal eſt parvenu à ſon comble, & c'eſt le bon naturel qui leur inſpire ce ſentiment de commiſération envers des malades incurables. Je ſais bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il ſeroit poſſible, ſinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfants; mais cela n'eſt pas même vraiſemblable, & un Peuple qui eſt une fois ſujet à cette extumeſcence, ne peut s'en défaire qu'en quittant ſa patrie. Les ſeize mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnèrent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Pruſſe, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs deſcendants le ſoient encore aujourd'hui. Dès la première année, quatre mille d'entr'eux moururent, (*) comme cela arrive aux montagnards qui s'établiſſent ſubitement dans les plaines : d'ailleurs un Peuple qui émigre, ne ſauroit éviter les maux attachés aux émigra-

(*) Voyez l'article de la Pruſſe dans la Géographie de Hubner.

tions, aux regrets d'avoir quitté sa Terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une Terre étrangère.

Le Critique, après avoir disserté si superficiellement sur les usages nationaux, parle aussi des goûts nationaux, & il assure entr'autres choses, qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin. (*) Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien Traité de Physiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Phisionomistes, qui est la sœur de l'Astronomie Judiciaire. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni daus des Contes, ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des Peuples de l'Europe : il ne faut pas titer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les règles de la chose du monde la plus variable. Le hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes qui l'ont retroussé, sont comme tous les autres individus de leur espèce, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le Critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques* d'une manière plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'iroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une Dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins.

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, *Pag.* 121.

CHAPITRE XLIV.

Conclusion.

Si le Critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matières qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix Chapitres; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer qu'il a changé l'état de la question, en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cents cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur, qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du Critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connoissance de cause. Premiérement, il accuse l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé*. C'est comme si on faisoit un crime à Mr. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au souper d'Annibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le Critique lui eût dit tout de même: *Mais vous ne viviez pas du temps de Christophe Colomb; vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'Isle de St. Domingue, par le Moine*

Moine Buellio : vous n'avez pas assisté au procès entre Améric ou Alberic Vespuce & Ojeda : vous n'avez pas connu personnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le Capitan Vasco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces personnages-là? En vérité cela est impardonnable.

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dix-huitième siècle, ne vivoit pas dans le quinzième siècle, ni pas encore dans le seizième. Ainsi son crime est le même que celui de Mr. Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le Journal du P. Feuillée ou celui de Frézier, qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé contre la vérité;* parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand crime à un Historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas consulté le Dictionnaire de Moréri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le Lecteur à portée de juger si ces Barbares sont des *Philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la première page de sa Dissertation jusqu'à la dernière.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-dessus de toutes les bêtes : l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil ; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ce cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît sans replique.

Or, si après cela on veut savoir à quels hommes compète le titre de *Philosophe*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *Philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes ; mais c'est confondre les idées, au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femelle, à élever ses enfants, à parler ; à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du Pays ; à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or y a-t-il dans toutes ces actions une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes ? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élèvent leurs petits, ont leur langage ; vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages ; s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien que ce ne sont là que des

opérations de l'instinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage ; & cependant il a reçu cette faculté, tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue : on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait en vain un don si précieux.

Mais, dit Dom Pernety, *si nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands stupides de tant admirer le Philosophe Bias.* (*) En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit par servi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, & avec une opiniâtreté singulière, nous ne l'admirerions non plus que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainsi les raisons qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philosophes anciens & modernes, sont précisément les raisons qui nous empêchent d'admirer les Iroquois, & tous ceux qui, comme eux, se guident par l'instinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct : or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la construction du nid où on élève les petits ; & cela est si peu un vrai tra-

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 85.

vail, qu'on peut dire que l'homme ſauvage & les bêtes ne travaillent pas; & voilà la preuve évidente, que l'homme ſauvage ne penſe pas à étendre ſa perfectibilité, qu'on ne peut abſolument étendre que par un travail indirect, c'eſt-à-dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages ſur notre Globe, ce ſeroit le plus horrible ſéjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant abſolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivières, les lieux élevés ſe couvriroient de bois, & le gibier prendroit le deſſus ſur l'eſpèce humaine, comme cela étoit préciſément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent caſtors ſur un ſeul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & déſolé, des barbares ne feroient que s'entre-détruire, & leurs guerres augmenteroient à meſure que leur pareſſe augmenteroit : plus ils ſeroient pareſſeux, & moins la terre produiroit; moins la terre produiroit, & plus ils ſe battroient pour ſe diſputer la ſubſiſtance, toujours néceſſaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnaſſiers prenoient le deſſus, ſi les ſerpents prenoient le deſſus, alors l'eſpèce humaine périroit totalement, car elle ne ſeroit jamais en état de reprendre ſur les animaux carnaſſiers & les ſerpents, la ſupériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles déſaſtres dont je viens de parler, & qui ſeroient infaillibles ſi notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages; mais un ſeul Peuple policé peut prévenir

tous ces maux : car un Peuple policé s'étend, fait des établiſſements, envoie des Colonies, & bâtit des Villes : les Sauvages, au contraire, n'envoient pas des Colonies, parce qu'ils ſont eux-mêmes une eſpèce de Colonie errante, qui ne ſe fixe nulle part, & qui ſe bat ſans ceſſe contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du Nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix, il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre ; car il s'agiſſoit de la ſubſiſtance : il falloit ſe battre par la même néceſſité qu'il falloit manger ; & ces barbares ont toujours été ſi atroces dans leur vengeance, ſi furieux dans leur colère, qu'ils n'ont jamais ſu ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de Mr. Serran de la Tour contre les Anglois, qui, pendant la dernière guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages qui tenoient le parti de la France : il eſt ſurprenant que cet Ecrivain n'ait pas compris que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant ; car les Quakers de la Penſylvanie, qui ne ſe ſont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promeſſes, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû, malgré eux, mettre à prix la tête des Sauvages. (*) Il eſt bien certain

(*) Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 livres de France ; puis à 300 livres, outre 350 qu'on payoit à celui qui faiſoit ſur eux un priſonnier. Ce ne fut qu'en 1757 que les Quakers imitèrent cette conduite, & ils commencèrent par la tête d'un Sachem Dellaware. On conçoit que les Sauvages étant en petit nombre,

que des hommes qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, & vuider un grand démêlé : ils se cachent, & se cachent tellement qu'on ne sait pas où ils sont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations, & y mettent le feu avec des mêches d'agaric, comme je l'ai dit dans le Chapitre où j'ai traité cette matière plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis qui n'ont pas le courage de se battre, & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les Loix ordinaires de la guerre : & d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix ; puisqu'on sait bien, que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfants à la mamelle, ni même aux bêtes ; & ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable : aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un Peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de la Pensylvanie, qui dirent enfin : Nous avons à faire à des loups & à des incen-

& toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils se battoient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté est de les trouver.

diaires, nos Loix nous défendent de nous battre; mais elles nous permettent de tuer des loups, & de punir les incendiaires ſuivant le Code civil, & non ſuivant le Code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du Critique, & mis tous ſes paradoxes dans leur jour, je me crois diſpenſé de devoir répondre aux injures par leſquelles il termine ſa Diſſertation, pages 132 & 133. Il en réſulte que le Critique ſait dire des injures & qu'on ſait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit, & ſuis très-charmé de le finir.

Nec luſiſſe pudet; ſed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

FIN.

AVIS

AU RELIEUR.

Le Titre du Tome III doit être mis avant la Dissertation sur les Américains, par Dom Pernety ; *& ensuite la* Défense des Recherches Philosophiques, &c. par Mr. de P***. *Ces deux Traités forment le troisième Volume.*

R.

re mis
cains,
efense
&c.
raités

